LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

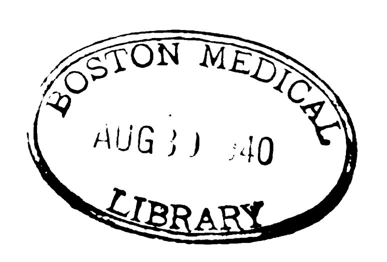
11me ANNÉE — 1871

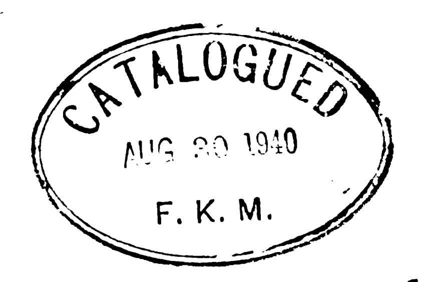
GENÈVE

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

1871


BOSTON MEDICAL
LIBRARY


CATALOGUED
AUG 30 1940
F. K. M.

N° 1. Janvier 1871. Année 11me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

La onzième année du journal *Le Magnétiseur* commençant le 1er Janvier 1871 et finissant le 1er Décembre, nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Janvier, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront *immédiatement* et *franco* les MÉMOIRES D'UN MAGNÉTISEUR, deux volumes avec portrait de l'auteur.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il ne nous reste qu'une seule collection complète des dix années du journal *Le Magnétiseur,* que nous donnerons au prix de 80 francs,

et quelques numéros séparés que nous nous ferons un plaisir d'offrir à nos abonnés qui pourraient en avoir égarés.

Nous continuerons, dans l'année 1871, à nous occuper plus spécialement du magnétisme au point de vue thérapeutique, tout en abordant cependant le côté psychologique.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal intéressant et instructif.

Nous osons espérer que nos anciens abonnés ne nous abandonneront pas; nous espérons aussi que les amis du magnétisme nous accorderont leur concours en s'intéressant à notre publication qui est à peu près la seule; et que cette année encore nous ferons quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité que nous n'avons cessé de donner à nos écrits.

C'est en restant invariablement attaché à ce système de ne présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de nos lecteurs.

C'est ainsi que nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes et propager une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre longue expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais encore à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent connaître la vérité sur une science qui, depuis son apparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

LAFONTAINE.

CORRESPONDANCE

Genève, 11 Décembre 1870.

Monsieur,

Lorsque je me décidai à m'abonner à votre journal *le*

Magnétiseur, j'avais en vue de connaître les preuves que vous cherchiez à y donner de l'existence du fluide magnétique et de ses effets curatifs; le titre *Journal du Magnétisme animal* m'indiquait que c'était là le but spécial et unique de votre publication.

Aussi c'est avec regret, Monsieur, que j'ai vu que le dernier numéro du *Magnétiseur* renfermait des articles n'ayant aucun rapport, ni de près ni de loin, avec le magnétisme, et dont le style et la tendance ont été loin de me plaire.

Je viens donc, Monsieur, vous informer que je ne veux pas, comme abonné, contribuer à la publication de telles productions, et je vous prie de cesser de m'envoyer votre journal si je suis exposé à y lire encore des articles du genre de ceux contenus dans le numéro de Décembre, articles qui blessent profondément les sentiments de sympathie que j'éprouve pour la nation allemande.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

Alph. BERNARD.

Réponse à M. Bernard

Notre étonnement n'a pas été médiocre en lisant la lettre qui précède, et nous ne nous attendions pas à la mercuriale qui nous est adressée. M. Alph. Bernard nous déclare que toutes ses sympathies sont pour la nation allemande. C'est son droit : ses opinions sont libres, et nous n'avons point à nous en occuper. Mais, qu'il se permette de vouloir nous les imposer, à nous, Français, et qu'il nous menace de ne point continuer son abonnement si nous ne condescendons à chanter les prouesses de ce roi hypocrite et de son astucieux ministre, qui se vautrent dans le sang de nos compatriotes, au nom et pour la plus grande gloire de la Providence, ceci passe la plaisanterie et n'est plus tolérable. Aussi nous nous permettons de lui répondre :

Oui, le journal *Le Magnétiseur* est un recueil spécial, consacré à l'étude du magnétisme et à la pratique de cette

*

science, et nous ne comptons pas en changer le but; mais il est des circonstances solennelles où les cœurs et les pensées sont tenues en éveil par la menace d'un grand cataclysme; quand les principes sur lesquels repose le développement moral de l'humanité sont outrageusement violés, et que la civilisation elle-même est remise en question, tout homme qui, à quelque titre que ce soit, tient une plume, a, selon nous, le droit et le devoir de faire entendre le cri de la conscience publique révoltée.

Au fond de toutes les idées, de tous les travaux, il y a, en ce moment, une question dominante, c'est de savoir si la société humaine, au lieu de s'affermir dans les voies de charité mutuelle ouvertes par le christianisme, et que les progrès des sciences et des arts ont élargi de jour en jour, sera impitoyablement refoulée jusqu'à la barbarie, par les pratiques féroces et les procédés déloyaux d'une ambition qui ne prend plus la peine de dissimuler ses détestables projets d'assujettissement de l'Europe; d'une ambition qui, en proclamant cette maxime impie et anti-sociale, que, *la force prime le droit*, fait à la loi divine la plus sanglante insulte et en est la négation la plus formelle.

Et quand les promoteurs de ces abominables doctrines ont la sacrilége impudeur de prétendre associer à leurs actes la Providence, dont ils osent invoquer le nom, on veut que les hommes pour qui les sentiments religieux ne sont pas affaire de vaines formules, mais de croyances sincères, ne soient pas indignés et ne flétrissent pas ces manifestations hypocrites!

On veut que nos sympathies soient pour ceux qui massacrent de malheureux paysans sans armes, dont le crime est de n'avoir pas reçu les envahisseurs à bras ouverts, et d'avoir refusé de leur servir d'espions; on veut que nos sympathies soient pour ces vandales qui bombardent et incendient des villes ouvertes, des villages qui ne sont pas même défendus par les habitants; on veut nos sympathies pour ceux qui, contre les lois de tous les pays civilisés, s'emparent des magistrats, des citoyens notables pour les faire servir sur les locomotives à protéger de leur

personne les convois prussiens, ou qui les emmènent, comme à Dijon, à Gray, à Vesoul, etc., prisonniers en Allemagne pour servir d'otages aux exactions ou aux vengeances que ces généreux vainqueurs n'avaient pas suffisamment assouvies en brûlant, tuant et pillant sur place ; on veut nos sympathies pour ces victoires obtenues sur une nation livrée sans armes, sans munitions, sans approvisionnements par un gouvernement indigne, et vendue par des traîtres infâmes !

Ce sont là des hauts faits qui peuvent exciter les sympathies de M. Alph. Bernard, mais ces faits nous révoltent, nous indignent. Et, sans vouloir imposer aux autres nos sentiments, mais en voulant qu'on les respecte, nous déclarons ici que toutes nos sympathies sont pour la France, notre noble et malheureuse patrie qui, à peine délivrée de son gouvernement infâme, et encore embarrassée de tous les traîtres, de tous les satrapes gorgés d'or, qui l'ont abaissée, avilie et vendue ; pour cette France qui se réveille aujourd'hui les pieds dans le sang de ses enfants, au milieu du carnage et de l'incendie, ravagée par des hordes barbares, dignes descendants d'Attila ; pour cette France qui, ne faisant appel qu'à sa propre virilité, se relève grande et fière, et combat vaillamment de sa main mutilée, improvisant une défense d'autant plus sublime qu'elle est désespérée, ne demandant qu'une chose, qu'on la laisse mourir s'il le faut, mais que sa mort soit digne.

Voilà la nation, — que M. Bernard nous permette de le dire, — qui mérite toutes les sympathies. Et quand nous ne serions pas Français, la nôtre lui serait acquise à tous les titres, en présence du noble spectacle qu'elle donne au monde.

Il en est un autre encore non moins glorieux et bien consolant pour l'humanité et que nous recommandons aux sympathies de M. Bernard. C'est celui que lui offre sa propre patrie : la Suisse, la grande, la noble, la charitable Suisse, qui aura pris à cette guerre impie la part la plus glorieuse de toutes, celle d'en panser les blessures, d'en soulager les douleurs et les misères.

A cette nation qui a tenu et tient encore si haut et si fier le drapeau de la neutralité, en même temps que celui de la civilisation moderne, la France gardera une reconnaissance éternelle et le monde entier son admiration et son respect.

Cela dit, avons-nous besoin d'ajouter que nous renoncerons sans regret à l'abonnement de M. A. Bernard, s'il faut l'acheter par notre adhésion aux hommes et aux choses pour lesquels il réclame le respect et les sympathies, et pour lesquels nous croyons nous honorer nous-même en n'exprimant que l'horreur et le mépris.

CH. LAFONTAINE.

Guérison d'une fluxion de poitrine.

Par le magnétisme

Nous trouvons dans l'*Hermès* de 1827 le traitement curieux qui suit, et que nous ferons suivre de quelques réflexions.

« Un soir, après quelques courses pénibles à pied, et dont elle aurait pu se dispenser, Madame Sponton rentra chez elle essoufflée, avec quelques frissons, les pieds froids, un point de côté, au dessous du sein gauche, une toux fréquente, mal à la tête, et crachant un peu de sang : c'était l'invasion d'une inflammation de poitrine. On la ramena sur-le-champ par son ordre à Lyon, distant de trois lieues de sa campagne.

Je fus appelé à huit heures du soir du même jour, et j'étais auprès d'elle une demi-heure après. On venait de la placer commodément dans son lit, la tête et la poitrine un peu élevées ; elle était assise, entourée de son mari, d'une amie et de deux filles de service qui lui étaient fort attachées.

Les crachats étaient écumeux, mais difficilement rendus et teints de sang sorti récemment du poumon. Le point de côté avait augmenté, il était presque insupportable ; il y avait de l'oppression, difficulté de respirer ; le

pouls était serré, mais donnant près de quatre-vingt-cinq pulsations; les yeux étaient vifs, presque étincelants; la peau un peu disposée à une moiteur symptomatique; cet état devenait alarmant.

D'abord en m'apercevant, Madame Sponton m'avait déclaré qu'elle ne voulait être traitée que par le magnétisme; je la rassurai. Toutes les personnes présentes étant extrêmement inquiètes, je leur proposai de passer la nuit avec moi auprès de la malade, pour m'aider dans tout ce que j'avais à faire pour elle, ce qui fut accepté avec un grand empressement. Je magnétisai aussitôt et convenablement quatre bouteilles vides, et j'en plaçai trois de la manière suivante : l'une entre les deux talons de la malade et les deux autres en dehors chaque coté en opposant les goulots au fond de la première. Une couverture de coton retenait dans leurs positions respectives et les bouteilles et les talons : les couvertures ordinaires furent replacées sur le tout.

Je me mis en rapport avec M. Sponton, la dame et les deux filles de service; le premier, placé à la gauche du lit, eut la main droite fixée sur le point de côté de son épouse, les doigts dirigés en bas; sa main gauche pressait la main droite de l'amie; celle-ci donnait la main gauche à l'une des filles de service, et ainsi de suite en faisant le tour du lit jusqu'à moi. Ma main gauche était appuyée immédiatement sur la tête peu couverte de la malade, mes doigts dirigés en bas et sur le front.

Avant la formation de cette chaîne, j'avais régulièrement magnétisé Madame Sponton de la tête aux pieds par-dessus ses couvertures, en insistant un peu plus vis-à-vis la région des parties affectées. Je recommandai le silence, la patience, en avertissant toutefois que si la lassitude s'emparait de l'un des anneaux de cette chaîne vivante, il n'y avait aucun inconvénient à se reposer.

On apportait à la malade, toutes les demi-heures, un demi-verre d'eau magnétisée, qu'elle buvait froide et avec avidité. A son côté gauche, à un pied de son lit et presque sous le coude de M. Sponton, je fis placer sur un tabou-

ret une grande jatte d'eau magnétisée, et dans cette jatte trempaient, par une de leurs extrémités, deux larges rubans de fil magnétisés qui se réunissaient dans leurs parties non humectées, pour faire une ceinture peu serrée autour du bas de la poitrine de la malade, embrassant aussi le point de côté.

L'intention la plus forte de la soulager et de la guérir nous animait tous. Nous restâmes dans cette position cinq quarts d'heure, au bout desquels Mme Sponton se sentit un besoin d'uriner. J'avais prévu cette circonstance et fait disposer un vase commode approprié à cet usage pour le lit.

La malade avait les pieds brûlants et la tête beaucoup moins souffrante.

— Il me semble, dit-elle, que vous m'avez un peu soulagée.

Avant que l'heure fût plus avancée, j'envoyai un domestique chercher des feuilles de vigne, les plus grandes et les plus fraîches qu'il serait possible de trouver.

M. Sponton, l'amie de la malade et moi, nous nous retirâmes un moment, pour prendre une légère collation.

On me montra ensuite les urines ; il y en avait environ une demi-pinte ; elles étaient claires et crues. — Il était onze heures du soir lorsque nous reprîmes notre première position, animés tous d'une nouvelle ardeur.

Mais au lieu de placer ma main gauche sur la tête de la malade, je tenais par son fond une bouteille vide, fortement magnétisée, dont je dirigeais le goulot en bas et sur le sommet de la tête. Nous restâmes dans cette situation, sauf deux petits repos, jusqu'à deux heures du matin. — J'étais en sueur, ainsi que mes collaborateurs ; la malade nous dit alors :

— Je romps le silence pour vous dire que je respire plus librement (ce dont je m'étais aperçu), que je suis en grande moiteur, et qu'il faut encore que vous passiez dans la pièce voisine.

En effet, malgré la transpiration qui lui était survenue, elle rendit encore une plus grande quantité d'urine que la

première fois, moins crues et moins claires. Le point de côté était diminué sensiblement; les crachats, aussi sanguignolents, étaient devenus plus abondants, plus fréquents et d'une plus facile expectoration; le pouls n'était plus serré, il était devenu souple, et donnait quatre-vingts pulsations.

Je fis cesser la chaîne et placer à nu, sur le point de côté, douze feuilles de vigne magnétisées. Je renvoyai alors tout le monde se reposer et ne gardai avec moi que la femme de chambre pour donner les demi-verres d'eau, et pour m'aider au besoin.

Jusqu'à six heures et demie du matin, je restai auprès de la malade, la magnétisant à diverses reprises de la tête aux pieds, et m'arrêtant surtout à quatre ou cinq pouces de distance du point de côté, pour renforcer l'effet des feuilles. Mme Sponton me dit :

— Ces feuilles me brûlent, mais me font un bien étonnant; voyez, je respire presque comme à mon ordinaire; mes crachats ne me déchirent plus autant et je les rends bien plus facilement (ce qui était dans l'exacte vérité).

Je conçus dès ce moment l'espérance d'une prompte guérison.

Forcé de quitter la malade pendant deux heures, j'enseignai aux personnes qui m'assistaient comment il fallait me remplacer; je leur recommandai de ne pas discontinuer l'eau magnétisée et d'observer toujours le plus grand silence.

Je revins trois heures après. Tout avait été exécuté à souhait, suivant mes prescriptions. La fièvre avait diminué; le pouls était très-flexible; la transpiration critique se soutenait; la malade avait rendu beaucoup de vents; elle avait uriné trois fois très-abondamment; elle était d'un contentement extrême ainsi que ceux qui l'entouraient.

Je dirai, pour abréger, que pendant toute la journée les mêmes soins furent donnés et eurent les mêmes résultats. La nuit suivante, la malade dormit quatre heures, par intervalles, d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, troisième jour de la maladie, je revis Mme Sponton à onze heures du matin. Les crachats étaient fréquents et abondants, teints encore légèrement de sang plus cuit, plus épais et plus ancien; la fièvre était bien diminuée, le point de côté presque dissipé. Les feuilles de vigne furent renouvelées. La nuit et la moitié du jour suivant, Mme Sponton fut soignée de la même manière A midi, elle avait eu une selle naturelle et abondante. Plus de sang, plus de point de côté; l'expectoration était facile, la fièvre avait absolument cessé; les urines étaient devenues plus colorées, plus cuites et plus fréquentes.

Mme Sponton, sentant un grand besoin de prendre quelque chose, voulait qu'on lui donnât une tasse de bouillon léger. Je m'y opposai, mais je lui dis que le mieux étant, je reviendrais le soir pour la magnétiser encore, qu'elle se tînt dans un fauteuil, et que devant moi elle prendrait un demi-verre d'eau avec du sirop d'orgeat et un biscuit à la cuillère; ce qui fut exécuté. — Dès lors, je ne vis plus Mme Sponton qu'une fois par jour, pour continuer mes soins pendant une demi-heure, diriger son régime alimentaire qui devenait facile, enfin pour être témoin d'une convalescence rapide et d'une parfaite guérison.

Ainsi, une inflammation de poitrine qui se présentait avec les caractères les plus alarmants, a été guérie complétement en quatre jours, sans autre remède que le magnétisme.

PICHER-GRANDCHAMP.

Réflexions

Nous comprenons difficilement comment M. Picher pouvait espérer atteindre le but qu'il se proposait, en alliant ainsi l'action de plusieurs personnes, différentes de constitution, de santé, de sexe, d'âge et de caractère.

Nous ne pensons pas qu'il en soit d'un malade comme d'une table qu'on veut faire *tourner* et *répondre*.

Lorsqu'on veut agir sur un corps inerte, peu importe le nombre, la qualité et la diversité des fluides; mais sur un être vivant, il en est autrement.

Que se propose-t-on en magnétisant un malade?

On veut rétablir la circulation générale en stimulant tel ou tel organe qui ne fonctionne pas, soit par accumulation, soit par privation du fluide vital; on veut faire disparaître, par cela même, l'inflammation ou l'atonie qui en est la conséquence.

La vie étant le mouvement perpétuel des fluides qui sont dans l'homme; la maladie n'étant qu'un temps d'arret, qu'une interruption dans le mouvement et la circulation des fluides, soit dans le réseau nerveux et sanguin extérieur, comme dans les névralgies, les rhumatismes, etc., etc.; soit à l'intérieur, comme dans le cas ci-dessus, où l'interruption est plus profonde, et atteint directement les principaux organes de la circulation, les paralyse, et développe une inflammation intense, dont les conséquences sont : sentiment de chaleur et d'ardeur dans la poitrine, points douloureux, difficulté de respirer, toux, expectoration de matières muqueuses souvent sanguinolentes, etc.

Il faut donc, dans un cas semblable, — du moins nous le pensons, — que l'action, pour qu'elle soit salutaire, soit *une*, *forte* et *entière*.

Ce n'est donc point, — toujours selon nous, — en cherchant à réunir, à assimiler entre eux divers fluides plus ou moins contraires, plus ou moins sains, plus ou moins intenses, plus ou moins mollement ou plus ou moins intelligemment émis, que l'on peut espérer produire une action salutaire. Tout en admettant même, — ce qui n'est pas probable, — que l'action de ces différentes personnes, ignorantes des lois du magnétisme, — ne soit pas contrariée, entravée l'une par l'autre ; — le résultat ne doit, ne peut être la santé, mais un désordre fâcheux dans tout l'organisme du malade, — car il n'y a pas unité d'action.

Quant aux bouteilles vides magnétisées, placées à droite, à gauche, aux pieds, à la tête, pendant l'action du magnétiseur ; n'étaient-elles pas des auxiliaires au moins inutiles, et qui devaient plutôt contrarier son action, en répandant au hasard un fluide non dirigé?

Cependant, malgré tout ce que ce traitement a d'irration-

nel à nos yeux, la guérison fut obtenue; — il est vrai que le magnétiseur avait d'abord, seul et sans auxiliaires, magnétisé plusieurs fois la malade ; — mais c'est un fait que nous reconnaissons avec plaisir, parce qu'il prouve la puissance curative du magnétisme, même quand il est mal compris, mal pratiqué.

Autrefois, on se servait aussi d'auxiliaires, de baquets magnétiques armés de tiges de fer, qu'on s'appliquait sur là partie malade ; d'arbres magnétisés auxquels pendaient des cordes dont on s'entourait, en se plaçant dessous et en se donnant les mains. Des guérisons ont été obtenues par ces moyens, mais furent-elles bien le résultat du magnétisme, ou l'imagination n'en a-t-elle pas été la principale cause ?

Dans toutes les maladies guéries aux traitements des baquets, des chaînes, des arbres magnétisés, nous ne voyons pas de véritables maladies, de maladies aiguës ; telles que fluxion de poitrine, pleurésie, fièvres malignes, typhoïdes, cérébrales, varioles, etc. Nous reconnaissons des indispositions légères, des états nerveux, des névralgies, des douleurs rhumatismales extérieures ou intérieures, etc., etc., dans lesquelles souvent l'imagination joue le principal rôle, tantôt comme calmant, tantôt comme excitant.

Les guérisons de maladies sérieuses qui ont été obtenues à cette époque, l'ont toutes été par des traitements directs et particuliers sur des malades isolés, et non sur des malades assis en commun autour des baquets ou aux chaînes magnétiques.

Cela se conçoit : Le magnétisme curatif n'étant que la transmission du fluide vital d'un homme sain et fort dans l'économie d'un homme malade, il faut que cette transmission soit intelligemment dirigée sur les organes affectés; et pour qu'il en soit ainsi, il faut qu'elle soit *une*, et soumise à une *seule* volonté, et non le résultat d'une combinaison de plusieurs personnes, qui toutes, malgré elles, peuvent avoir et ont des idées divergentes et des fluides plus ou moins dissemblables.

Mesmer, Puységur, Tardy de Montravel, Deleuse, Dupotet ont toujours traité les malades séparément. Quand ils ont fait des chaînes de magnétiseurs, pour essayer d'agir plus fortement sur un malade; quand un seul magnétiseur a essayé de traiter plusieurs malades ensemble, ils n'ont employé ces moyens que comme essai et comme expérimentation.

Les résultats n'ont jamais été satisfaisants; et quand, par un de ces hasards qui se rencontrent quelquefois, ils ont, en expérimentant ainsi, obtenu une guérison, ils se sont bien gardés de la présenter comme conséquence générale et qui devait être prise pour règle.

Nous avons toujours combattu ces moyens comme irrationnels. Nous n'avons traité les malades qu'en les magnétisant séparément, n'employant aucun autre auxiliaire que l'eau magnétisée, soit en compresse, soit en boisson, et nous pouvons le dire hautement, nous avons souvent, très-souvent et presque toujours guéri.

Ch. LAFONTAINE.

Du Magnétisme médical.

Hôpital magnétique de Londres

Le meilleur moyen de fermer la bouche aux détracteurs intéressés du magnétisme médical, et de dissiper les préventions ou l'ignorance, c'est de porter à la connaissance du public les résultats positifs obtenus en divers pays, par ce nouveau mode de traitement.

Le baron Du Potet a publié, dans son journal, les cures remarquables faites à *l'Hôpital magnétique* de Calcutta, dirigé par le docteur Esdaile depuis 1846.

Le même journal a donné le détail des 196 guérisons obtenues en 1833 par le commandant Laforgue, à Pau, guérisons consignées dans un rapport envoyé à l'Académie royale de Médecine par M. Charonceuil procureur à la cour des comptes.

Le docteur *Charpignon*, d'Orléans, a présenté un résumé des nombreux traitements magnétiques qui ont été

exécutés ou dirigés par le marquis de Guibert, de 1834 à 1840, dans le dispensaire qu'il avait établi dans sa propriété de Font-Château, près de Tarascon (1).

Voici de nouveaux faits à l'appui de la valeur thérapeutique du magnétisme, faits d'autant plus importants qu'ils sont attestés par des personnes dignes de foi, et nous arrivent d'un pays où la froide observation est plus en honneur que l'imagination et l'hypothèse.

Nous les empruntons au dernier rapport que vient de publier le comité de l'*Hôpital magnétique* de Londres, hôpital fondé, il y a 21 ans, par le docteur Elliotson, et dans lequel près de quatre mille malades ont été traités de 1849 à 1869.

Cet hôpital est sous la direction d'un comité médical qui se réunit une fois par mois, et d'un comité de dames patronesses. Ceux dont la contribution atteint le chiffre de dix guinées (250 fr.) ont le droit d'envoyer chaque année un malade dans l'établissement. Ceux qui ne souscrivent que pour une guinée (25 fr.), ne jouissent de ce privilége que pendant les douze mois qui suivent leur souscription.

La plupart des malades sont traités gratuitement; il en est cependant qui payent une finance proportionnelle à leur état de fortune. Cette finance est exigée à la fin de chaque semaine.

Les magnétiseurs affectés à l'infirmerie sont au nombre de quatre, parmi lesquels une femme, pour les soins à donner aux malades de son sexe.

Le rapport officiel publié à Londres en 1869 indique, parmi les 24 membres du comité actuel, le comte de Dunraven président, les lords Abinger, Hougton, et le lieutenant colonel Topham, le docteur Chandler superin-

(1) Sur 3315 malades, dont 1194 hommes et 2125 femmes, traités à Font-Château, 1448 furent guéris, 375 soulagés, 504 n'éprouvèrent aucun changement, et 487 ne firent pas connaître le résultat du traitement. 424 hommes et 1259 femmes donnèrent des signes variés de somnambulisme. (Charpignon, p. 274).

tendant médical, plusieurs banquiers et un comité de sept dames.

Le docteur Whateley, archevêque de Dublin, avait été, pendant dix ans, le président de cette infirmerie magnétique. Il publia, en 1863, un mémoire remarquable en faveur du magnétisme calomnié et ridiculisé par des adversaires intéressés ou ignorants.

« Ce mémoire, dit M. Jefferson, provenant d'un homme aussi instruit et occupant une si haute position dans l'Eglise, tranquillisera la conscience de ceux qui considèrent le Mesmérisme comme la conséquence d'une intervention de Satan. On nous avait appris à rattacher au Démon tout ce qui se fait de mauvais sur la terre; il paraît dès lors qu'il a changé de vocation, puis qu'il n'est résulté que du bien du Mesmérisme. »

Le collége royal de Dublin avait défendu aux étudiants et aux licenciés de s'occuper d'homœopathie et de magnétisme. L'archevêque signale ce décret tyrannique comme une mesure émanant plutôt d'un corps de métier (*trades-union*), que d'un collége savant. Le savant prélat termine sa lettre par ces lignes :

« Au milieu du dégoût et de la honte que font éprouver de semblables procédés, il y a une consolation pour les défenseurs du magnétisme; c'est que ses détracteurs n'osent pas s'en rapporter à la décision de la *raison* et de l'*expérience*, et recourent à des expédients propres à défendre les bonnes comme les mauvaises causes. »

Consultons donc l'expérience, d'après le sage conseil de l'archevêque, et revenons au rapport officiel du comité.

« L'infirmerie magnétique de Londres fut fondée, il y a vingt ans, dans le but de répandre les bienfaits du magnétisme dans toutes les classes de la société. Le comité est fier de pouvoir constater, que durant cette période, un bien immense a été produit pour l'humanité souffrante, car sur environ quatre mille malades, dont la plupart avaient recouru en vain à l'art médical, un grand nombre a été guéri ou notablement soulagé. »

Le chiffre de 4000 malades, dans une période de 20 ans,

donne une moyenne de 200 par année. Le rapport que nous avons sous les yeux comprenant les cinq dernières années (de 1865 à 1869), devrait donc embrasser un millier de traitements. Plusieurs volumes n'auraient pas suffi à cette énumération. Aussi le comité s'est-il borné à en mentionner trente-trois parmi les cas les plus variés pour la *nature* des maladies, *l'âge* et le *sexe* des malades, et la *durée* des traitements.

Voici le résumé du tableau synoptique que nous avons extrait des détails contenus dans les rapports de ces 33 traitements :

Le nombre des femmes y est double de celui des hommes (22 contre 11).

L'âge maximum est de 68 ans; le minimum, de 9 ans.

Cinq malades ont dépassé cinquante ans; six n'ont pas atteint l'âge de vingt ans.

Quant à la *durée* des traitements, les trois plus courts sont de 10 minutes, de 2 jours et de 3 jours, et les trois plus longs, de 9 mois 4 jours de 1 an et 4 mois, et de 2 ans et 9 mois et demi.

En retranchant les deux traitements exceptionnels dont la durée dépasse une année, on arrive, pour les 31 restants, à une *durée moyenne* de 2 mois et 5 jours.

Au sujet de la *nature* des maladies traitées, on trouve, plusieurs névralgies plus oú moins anciennes ; une surdité datant de deux ans ; une sciatique; une douleur dans la tête et les membres remontant à deux ans ; trois cas d'hystérie dont un compliqué de catalepsie; plusieurs maux de dents et de gencives; un cas de danse de St -Guy datant de deux ans ; une bronchite chronique de 8 mois ; une paraplégie avec courbure de l'épine dorsale; une maladie oculaire durant depuis 22 ans ; un rhumatisme chronique des mains et des pieds, datant de 18 mois ; un cas de douleur et de raideur dans un bras, depuis deux ans ; une fracture de poignet et un rhumatisme chronique ; une débilité nerveuse compliquée de dyspepsie depuis une année, etc., etc.

La plupart de ces malades avaient déjà suivi un ou

plusieurs traitements médicaux sans aucun résultat, soit à domicile, soit dans divers hôpitaux de Londres ou d'autres villes. Plusieurs même avaient été déclarés incurables par leurs médecins ou par les chefs de ces hospices.

Sur ces 33 malades, 29 se sont présentés devant le comité de l'infirmerie magnétique, en se déclarant guéris; 4 ont témoigné d'une notable amélioration.

Trois devinrent somnambules pendant le traitement. L'un d'eux prédit exactement le jour de sa guérison.

Voici maintenant quelques guérisons qui méritent d'être particulièrement signalées:

William Jones, âgé de 26 ans, fut atteint d'une paraplégie avec courbure de l'épine dorsale, après plusieurs chutes répétées sur le dos, de 1866 à 1868. Après avoir consulté plusieurs médecins et employé, sans succès, divers remèdes, il fut admis à l'hôpital de Londres, où les ventouses augmentèrent le mal. Il alla ensuite se faire traiter, pendant quatre mois, dans un autre hôpital, où il fut déclaré atteint d'une paraplégie avec abandon complet de forces. Cette médication étant demeurée encore sans aucun résultat, il se fit admettre à l'hospice des paraplégiques, où il fut soumis, deux fois par jour, à un traitement galvanique, et enfin déclaré complétement incurable.

Il recourut alors au traitement magnétique, en désespoir de cause, comme c'est le cas ordinaire des malades, qui finissent par où ils auraient dû commencer.

Après un mois de traitement à domicile par Mme Squire, le paralytique put mouvoir ses orteils. Cinq semaines plus tard, il pouvait se tenir debout sur ses jambes. Quinze jours après il marchait autour d'une table ronde en s'appuyant, d'un côté sur son rebord, et de l'autre sur des chaises. Un mois plus tard, il put se promener hors de la maison à l'aide de deux cannes. Alors le traitement à domicile fut suspendu, et le malade se rendit lui-même à l'infirmerie magnétique pour terminer la guérison. Madame Squire continua à le magnétiser. Son état s'amé-

liora graduellement, et il put bientôt marcher avec une seule canne. Enfin, le 22 Juillet 1868, c'est-à-dire après un traitement de seize mois, dont sept à domicile et neuf à l'hôpital magnétique, il vint remercier le Comité d'une guérison qu'il appelait lui-même miraculeuse, et se voua à la profession de cocher. Sa guérison s'est maintenue depuis cette époque.

Cet exemple, qui n'est point isolé du reste dans l'histoire thérapeutique du magnétisme, montre ce qu'on peut obtenir avec de la persévérance. Cette vertu est surtout utile aujourd'hui, où la plupart de ceux qui s'adressent au magnétisme ont été déjà plus ou moins éprouvés ou affaiblis par de longs traitements *pharmaceutiques*, et se trouvent généralement dans de fâcheuses conditions hygiéniques, par ignorance ou par défaut de ressources.

Mais il est hors de doute que les cas de guérison seront considérablement plus *nombreux* et moins *longs*, lorsque les malades commenceront par le traitement magnétique, et sauront l'appuyer par une hygiène intelligente, au lieu d'attendre que le mal soit invétéré, et que les remèdes violents et quelquefois les poisons de la médecine officielle, aient ruiné l'économie et rendu la réaction vitale difficile ou impossible.

En terminant l'analyse de ce rapport, nous en citerons quelques passages qui méritent d'être signalés :

« Sur le continent, le somnambulisme semble être le « but principal du magnétiseur, et le spectateur l'oc- « cupe autant que le malade. Pour nous, le spectateur « n'est rien et le malade tout. Une série de passes et de « manipulations bienfaisantes, avec ou sans sommeil, selon « que le cas se présente, est notre seule méthode...

« Si un phénomène se présente spontanément, nous ne « le rejetons pas, mais nous ne le provoquons pas. Si, « par exemple, le somnambulisme, la clairvoyance, la pré- « diction, etc., etc., se produisent naturellement, nous « nous servons de ces phénomènes pour le traitement des « maladies, aussi longtemps qu'ils peuvent être utiles, mais « nous ne nous appuyons pas sur eux avec une confiance

« illimitée. Car nous savons combien ces manifestations « sont souvent incertaines et peu dignes de confiance. C'est « pour cela que notre système de traitement ne s'appuie « pas sur cet ordre de faits, bien qu'ils appartiennent aussi « à la nature. C'est aussi ce qui différencie la méthode des « magnétiseurs français et allemands, de celle qui est sui- « vie dans l'infirmerie magnétique de Londres. »

Une direction aussi prudente, non moins que les résultats thérapeutiques obtenus pendant vingt ans et les hauts patronages de cet hôpital, devaient y attirer un grand nombre de malades, malgré le scepticisme des uns et la critique intéressée des autres. — Aussi le nombre des demandes d'admission dépasse-t-il aujourd'hui celui des places disponibles.

A cette occasion, le rapport exprime le regret que la mort du fondateur de l'établissement, le Dr Elliotson, et celle de plusieurs de ses généreux soutiens, ait notablement diminué ses ressources financières, et rendu sa position difficile, en présence de besoins croissants. Il faut espérer que d'autres donateurs généreux remplaceront ceux qui ne sont plus, et que ce n'est pas au moment où la misère va grandir en Europe, sous l'influence d'une déplorable guerre, qu'il convient de rétrécir ou de fermer les asiles de la souffrance.

Un hôpital magnétique est en formation à Paris, depuis une année. Un autre est en projet dans la Suisse française. Celui de Londres ne peut pas laisser tomber le drapeau de Mesmer, si heureusement porté pendant vingt ans.

En attendant que les autorités sanitaires daignent s'occuper du magnétisme médical, que du moins la philanthropie vienne au secours des malades pauvres ou peu favorisés de la fortune, et que le peuple, qui supporte partout le plus lourd fardeau des douleurs humaines, ait aussi partout à sa disposition un moyen facile et peu coûteux de soulager ses misères.

E. Raoux,

Président de la Société de Magnétisme de Lausanne.

Société de Magnétisme de Lausanne

Comme on l'a vu par le rapport inséré dans *le Magnétiseur* d'Août (p. 161), la Société de Lausanne, qui va entrer prochainement dans sa troisième année d'existence, ne demeure pas dans l'inaction. En attendant le compte-rendu général de ses travaux pendant l'année actuelle, nous dirons que, jusqu'au mois de Septembre, elle s'était réunie seize fois, avait entendu de nombreuses communications sur les traitements magnétiques à domicile, traité par écrit plusieurs questions spéciales, exécuté un grand nombre d'expériences physiologiques et theurapeutiques, participé à deux cours d'application et reçu plusieurs membres effectifs et plusieurs membres honoraires, parmi lesquels plusieurs médecins. Les événements politiques ont causé une suspension momentanée de ses séances générales, mais plusieurs traitements particuliers continuent, et de nouveaux membres ont demandé leur admission. Les réunions générales vont recommencer sous peu. Nous publierons prochainement le rapport de l'année 1870.



N° 2. Février 1871. Année 11me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — RECHERCHES SUR LES NOTIONS QUE LES ANCIENS ONT EUES DU SOMNAMBULISME. — SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE LAUSANNE, APERÇU HISTORIQUE.

Recherches sur les notions que les anciens ont eues du somnambulisme.

On a souvent accusé Mesmer de ne point avoir connu le somnambulisme ; c'est une erreur que ses détracteurs ont cherché à propager. Mesmer, homme judicieux et savant, quoiqu'on en ait dit, révélateur et fondateur du magnétisme animal, qu'il avait retrouvé, sous divers noms, dans les ouvrages des anciens sur les sciences occultes, sciences trop négligées et trop peu appréciées de nos jours, n'avait point voulu exposer ses successeurs et ses partisans à se perdre eux et le magnétisme, en leur révélant les effets du somnambulisme, qui, *tous vrais*, malgré *leur invraisemblance*, devaient les entraîner au-delà de la vérité, et les perdre par l'impossibilité de les produire à volonté.

Mesmer avait compris que le magnétisme devant bouleverser et renverser les théories scientifiques que les savants du jour appelaient science, il ne fallait d'abord leur présenter, à eux, et au public, que des effets simples, que tous pouvaient apprécier ; supposant avec raison que, si les savants étudiaient le magnétisme, ils trouveraient forcément le somnambulisme, qui, étant leur découverte ostensible, deviendrait le fait propre de leur science, et qu'ils



l'admettraient comme une preuve rationnelle de leur science.

Mesmer, savant lui-même, connaissait trop l'esprit des savants, pour ne pas comprendre qu'une fois sur la voie, ces messieurs feraient des recherches et trouveraient ce que chacun pouvait, avec un peu de persévérance, trouver aussi.

C'est ainsi qu'en cherchant un peu, il avait trouvé chez les anciens toutes les preuves du magnétisme et du somnambulisme, dans les ouvrages d'hommes scientifiques connus et estimés de tous.

Ainsi Scaliger, qui vivait au quinzième siècle, avait donné un commentaire sur le *Traité des songes* par Hippocrate, qui présente une application frappante à la plupart des phénomènes du somnambulisme.

La réunion des preuves qu'il avait accumulées mérite qu'on les signale (1).

« Lorsque l'âme, dit-il, s'est déliée par le sommeil, non pas précisément des liens du corps, mais du service grossier de ses différentes parties, c'est-à-dire de l'obligation de marcher, de s'asseoir, de courir, etc, elle se retire en elle-même, comme dans un port, à l'abri des tempêtes. Toute à elle, *elle voit et connaît tout ce qui se passe dans l'intérieur, c'est à-dire dans le corps ; alors elle se peint comme des couleurs, de la figure, de la quantité des choses qu'elle trouve dans cet intérieur. C'est par ces affections qu'elle explique assez bien l'état du corps.* Et c'est encore ce que répète Hippocrate, toujours d'accord avec lui-même, dans son livre 3 *du Régime*, lorqu'il dit *que les affections qu'éprouve le corps, l'âme les voit très bien, les yeux fermés* (2).

« Enfin ajoute-t-il, cette faculté de l'âme a été examinée et reconnue par Galien et par plusieurs sages, qui non-seulement ont cherché à en faire l'application dans la

(1) *Julii casaris Scaligeri de insomniis commentarius in librum Hippocratis.* Giessae, 1600, in-12.

(2) Hippocrate, *de Victu,* lib. 3. Genève 1657, page 370.

médecine, mais ont été jusqu'à voir dans cette opération quelque chose de divin (1). »

Galien, en effet, se sert presque des expressions d'Hippocrate, pour expliquer l'action et la prévision de l'âme dans les songes ; il atteste même qu'il doit une partie de son expérience aux lumières qui lui avaient été transmises par les songes (2).

On retrouve donc dans ce qui vient d'être dit des songes tout ce qui se rencontre dans le somnambulisme : — un état particulier de l'âme au milieu de l'engourdissement des sens ; — une clairvoyance supérieure à celle qui a lieu dans la veille; — une connaissance de l'intérieur du corps, qui met à même d'indiquer des remèdes salutaires, etc. — Il n'y a pas de doute que sous ce nom générique de *sommeil, de songes*, les anciens n'aient entendu principalement le somnambulisme, qui n'est en effet qu'un état de veille dans le sommeil.

Je ne sais si je me trompe, mais il ne me paraît pas possible d'expliquer autrement ces expressions d'Hippocrate : *l'Ame alors voit ce qui est à voir, entend ce qui est à entendre*, etc. Dans les songes proprement dits, on ne voit pas, on n'entend pas ; — on croit voir, — on croit entendre : — ce sont des illusions. — Le somnambule magnétique, au contraire, voit effectivement, les yeux fermés ; — entend parfaitement, les oreilles closes ; — et, d'après ce qu'il voit et ce qu'il entend, donne souvent une solution plus prompte et plus lumineuse que lorsqu'il est éveillé (3).

On conçoit suffisamment, par ce que nous venons de dire, que les songes dont il s'agit ici, ne sont pas de ces songes vagues, fantastiques, dont les interprétations occupaient autrefois les devins, et dont la solution ne dépendant d'aucuns principes certains, était à la merci du caprice des interprètes.— Nous parlons de ces prévisions bien circonstanciées, bien claires, qui ont lieu dans l'état

(1) Scaliger, p. 19.
(2) Scaliger, p. 10.
(3) Hippocrate, *de Insomn.* Versio jal Scaliger, page 17.

de sommeil, et que les anciens comprenaient sous le nom générique de *songes*.

Cette théorie qui, pendant le sommeil, dégage l'âme des sens, la recueille en elle-même, et lui donne alors plus d'énergie, n'est pas seulement celle d'Hippocrate et de Galien, elle est encore celle de plusieurs philosophes anciens.

Elle est celle du poète Lucrèce.

« Le sommeil, dit-il, naît en nous quand la force de « l'âme répandue dans la machine *se retire en partie à* « *l'extérieur, et en partie se concentre davantage et s'élève* « *dans la région supérieure* (1). »

Elle est celle de Pline le naturaliste. Cet auteur, parlant du sommeil, termine en disant :

« Ce serait ici le lieu d'examiner si l'âme, pendant le « sommeil, a quelque connaissance de l'avenir et com- « ment cela arrive? — De telles prévisions sont-elles l'effet « du hasard? — S'il fallait raisonner par les exemples, il « y en aurait autant à citer pour que contre. Quant au « sommeil en lui-même, ce n'est autre chose *qu'une re-* « *traite de l'âme au milieu d'elle-même* (2). »

Xénophon s'exprime d'une manière plus positive :

« Rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil, « mais c'est principalement pendant le sommeil que l'es- « prit de l'homme déclare sa divinité. — *Il aperçoit même* « *alors, ce qui doit arriver. C'est qu'alors il est moins appe-* « *santi par ses chaînes* (1). »

Aristote, dans son traité de la divination par les songes, examine si l'âme, dans les songes, peut prévoir l'avenir. Il met le raisonnement en balance avec l'expérience. S'il a peine à croire à ces sortes de songes, il convient que l'opinion contraire n'est pas à mépriser et que les faits sont pour l'affirmative. Mais il ne veut pas qu'on les attribue à la divinité. Nous sommes de son avis et nous

(1) Lucrèce, lib. 4.
(2) Pline, *Hist. natur.*, lib. 10.
(3) Cyrop, liber 8.

ne pouvons admettre aucune influence supérieure. Il fait d'abord cette singulière objection :

« Si les songes, dit-il, qui présagent l'avenir, venaient « de la divinité, pourquoi ne seraient-ils pas le partage « exclusif des sages, des personnes vertueuses? Pourquoi « seraient-ils communs à tous les hommes en général, et « assez souvent *aux hommes simples et de la dernière classe* « *du peuple?* (1) »

Nous pourrions répondre, nous magnétiseur, qu'il ne faut pas confondre l'âme elle-même avec le corps, que si un imbécile nous parait tel, ce n'est qu'extérieurement; mais que dans l'intérieur, l'esprit a toute sa rectitude; que dans l'état de songe, l'âme n'est plus soumise au fardeau qui l'affaisse pendant la veille, qu'elle agit seule alors et s'élève à la connaissance de ce qu'elle a intérêt de connaître.

Mais Aristote donne lui-même une réponse satisfaisante :

« C'est que les gens simples n'ont pas ordinairement la « tête pleine de soins ou d'affaires. C'est un champ dé- « sert et vide de pensées. Leur esprit n'en est que plus « susceptible d'impression, *il suit avec docilité le moteur* « *qui le dirige* (2). »

Il est extrêmement curieux de voir comment Aristote, qui ne veut pas, avec raison, qu'on fasse intervenir la divinité dans ces sortes de songes, entend les expliquer naturellement.

Il observe d'abord que l'événement prédit peut souvent n'arriver que *par un effet du hasard :* cela est possible. Mais il ajoute que *les songes sont quelquefois eux-mêmes la cause de l'événement* (3).

Aristote pense que : « De même que les opérations de « la journée, surtout quand elles ont été faites avec une « certaine activité, se continuent en dormant, et sont le « principe des songes qui nous les retracent; de même il

(1) Aristote, *De divin. per somn*, *Cap. I.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

« est possible que des impressions reçues en songe pen-
« dant le sommeil agissent sur notre esprit et déterminent
« nos actions le jour pendant la veille (1). »

Ce raisonnement d'Aristote n'est pas hors de vraisemblance. On connaît toute la force de l'imagination ; frappée vivement par un songe, elle ne voit plus, elle n'agit plus que dans le sens dont elle a été affectée, et amène par là, sans qu'on s'en aperçoive, l'événement prédit. Ainsi une victoire, une maladie, la mort même peuvent devoir leur origine ou leur principe à un songe.

Mais sans sortir du somnambulisme, ces crises si exactement prédites pour arriver à tel jour, à telle heure, à telle minute, n'ont-elles été prédites que parce qu'elles doivent arriver? ou plutôt n'arrivent-elles pas souvent parce qu'elles ont été prédites? Rien qui agisse avec plus d'énergie sur l'économie intérieure que l'imagination ; rien de plus *ponctuel* et de plus *périodique* que ses *phénomènes*. On pourrait en citer une multitude d'exemples.

Au reste, Aristote convient, que la situation intérieure du corps peut influer sur les songes, et faire prévaloir les crises qui doivent arriver.

« Dans le sommeil, dit-il, quoique les sens soient en-
« gourdis, si une sensation quelconque pénètre dans notre
« intérieur, elle agit avec beaucoup plus de force que lors-
« que nous sommes éveillés ; ainsi, par exemple, si un
« petit bruit se fait entendre pendant le sommeil, on s'i-
« magine qu'il tonne, que la foudre tombe ; si on ressent
« un peu de chaleur dans quelque partie du corps, on
« croit marcher sur des charbons ardents, ou se trouver
« au milieu d'un brasier. Cela tient à deux causes : l'une
« relative au bruit ; c'est que pendant la nuit l'air, en gé-
« néral, est plus calme, et transmet plus facilement le son
« le plus léger. L'autre relative au sommeil : c'est qu'alors,
« dans la stagnation des autres sensations, celles qui agis-
« sent sur l'âme ont beaucoup plus de force et d'énergie ;
« alors les impressions qui sont petites paraissent être
« grandes. On peut donc alors saisir ce qui échapperait

(1) Aristote, *Ibid.*

« dans la veille. Les commencements dans les maladies « comme dans tout le reste sont faibles, et dès lors peu « sensibles ; mais s'ils se dérobent au tumulte du jour et « à l'inattention des sens, ils doivent être plus évidents la « nuit, et faire présager, dans les songes, les maladies ou « les affections qui doivent se developper dans le corps (1). « Les songes, conclut Aristote, peuvent donc être tantôt la « *cause* et tantôt le *signe* de ce qui doit arriver. »

Voilà qui est bien pour les songes, dont nous avons les *principes en nous-mêmes* ; mais, pour les songes qui sont détachés, *éloignés de nous*, pour les événements avec lesquels nous n'avons aucune liaison, comment en avoir la connaissance et en faire la révélation ?

Ici, Aristote se rapproche de Mesmer, il tient absolument le même langage : il admet un fluide qui reçoit et transmet les mouvements et les impressions.

D'abord il rejette les *simulacres* de Démocrite, qui s'écoulant de tous les corps et voltigeant dans l'air, venaient, suivant ce philosophe, frapper l'imagination pendant le sommeil, et lui présentaient le tableau des objets extérieurs.

Aristote veut que les objets extérieurs ne parviennent à l'imagination dans les songes que par le mouvement que les objets eux-mêmes impriment au *fluide* environnant, mouvement qui se communique de proche en proche jusqu'à la personne endormie. Il faut écouter Aristote lui-même :

« De même, dit-il, que lorsqu'on frappe l'air, la partie « frappée communique aussitôt la commotion à une autre « partie, et que, la percussion cessant, le mouvement « n'en continue pas moins d'avancer progressivement, « quoique la cause de la percussion ne soit plus présente ; « de même rien n'empêche que certains mouvements, « certaines sensations ne parviennent à l'âme, qui dort, « et ne lui soient communiqués par les objets extérieurs, « dont Démocrite faisait agir les simulacres et les dépouil- « les. On conçoit que ces impressions seront reçues et « senties beaucoup mieux la nuit que le jour, parce que

(1) Aristote, *ibid.*

« le jour elles peuvent être brisées ou détournées par « l'agitation ou le trouble de l'air, tandis que, pendant la « nuit, l'air est plus calme et moins tourmenté par les « vents. Ajoutez à cela que dans le sommeil on sent, « mieux que dans la veille, les petites émotions intérieu- « res. Ce sont ces impressions qui apportent, pendant le « sommeil, les visions qui mettent dans le cas de préju- « ger sur les choses mêmes d'où sont émanées les impres- « sions (1). »

En donnant l'air comme intermédiaire, pour transmettre à l'âme les impressions émanées des corps, Aristote suppose évidemment la nécessité d'un fluide communicateur, car les raisons qu'il présente pour faire admettre l'air se trouveraient en défaut à chaque instant, puisque, la nuit comme le jour, l'air peut être agité par les vents et les tempêtes, et que les courants sont brisés ou détournés par les montagnes, les édifices et mille autres obstacles. Les partisans du magnétisme substitueront à l'air le fluide magnétique, et la doctrine d'Aristote se trouvera la même que la leur.

Aristote remarque que les songes et prévisions qui ont pour objet des personnes qui nous sont chères, ou avec lesquelles nous avons des liaisons intimes, ont ordinairement plus de certitude et de réalité. Pourquoi ? « Parce « que, dit-il, les amis sont toujours inquiets les uns des « autres. Et, comme de très-loin ils se reconnaissent et « se sentent, en quelque sorte, beaucoup mieux que les « autres, il n'est pas étonnant qu'ils reconnaissent et sen- « tent aussi les mouvements qui sont émanés d'eux, car « les impressions des choses plus familières sont aussi « plus connues (2). »

Aristote remarque aussi que les personnes *mélancoliques* ont souvent des visions et pronostiquent l'avenir. « Ceci tient, dit-il, à la véhémence de leur tempérament. « Ils s'élancent au loin au-devant des impulsions, en sai- « sissent avec la plus grande rapidité les rapports, l'en-

(1) Aristote, *capit. 2.*
(2) Aristote, *capit. 2.*

« chaînement, et, du tout, forment aussitôt le résultat « dans leur imagination (1). »

Voilà la doctrine d'Aristote sur les prévisions qui ont lieu dans le sommeil, dans l'état de crise ou d'extase. Par là, il se rend raison de ces prédictions qu'il a bien de la peine à admettre, mais dont l'expérience le force malgré lui de convenir.

Nous ne rapporterons point ici ce que dit Cicéron dans son traité de la divination ; il ne veut pas qu'on croie aux songes, même les plus clairs, *clara somnia* ; il ne veut pas qu'ils présagent l'avenir ou puissent donner connaissance des événements éloignés, et lui-même cependant fournit les exemples les plus propres à renverser son opinion en citant le songe d'Alexandre-le-Grand, et celui que fit à son sujet Marcus Quintus son frère.

Nous n'entendons point adopter toutes les opinions des anciens ; nous avons voulu seulement prouver que les phénomènes que nous offre le somnambulisme ne sont pas nouveaux, et étaient connus des grands hommes de l'antiquité.

Société de magnétisme de Lausanne.

APERÇU HISTORIQUE.

Vers la fin de l'année 1868, M. Ch. Lafontaine de Genève, invité par M. R.... à venir donner à Lausanne une séance de magnétisme au bénéfice des inondés de la Suisse orientale, y produisit une grande sensation. De nouvelles séances lui furent demandées et eurent lieu peu de temps après, ainsi qu'un cours pratique de magnétisme qui fut donné à l'hôtel du Belvédère, au mois de Janvier 1869.

Parmi les nombreux auditeurs qui suivirent ce cours, dont chaque leçon avait assez d'attrait pour les retenir de 8 à 11 heures du soir et quelquefois jusqu'à minuit, quatorze des plus zélés, parmi lesquels douze messieurs et deux dames, se réunirent le 6 Février, et jetèrent les fondements de la *Société de magnétisme de Lausanne.*

(1) Aristote, *capit. 2.*



Les quatorze fondateurs virent bientôt leur nombre s'accroître; un comité de huit membres, dont six messieurs et deux dames, fut constitué sous la présidence de M. le professeur Raoux; un règlement fut proposé et discuté dans plusieurs assemblées générales, et des séances hebdomadaires bien remplies se succédèrent pendant tout l'hiver.

La jeune société eut la bonne chance d'être guidée et encouragée dans ses premiers essais par M. Lafontaine, que des traitements magnétiques appelèrent fréquemment à Lausanne dans les premiers mois de 1869, et par un de ses élèves, M. Zaugg, qui s'y rendit aussi, à plusieurs reprises, dans le même but. Ensorte qu'un grand nombre de séances furent en réalité une continuation des intéressantes leçons expérimentales du maître et de l'un de ses meilleurs élèves. L'objet essentiel de ces séances était *l'application du magnétisme au soulagement et à la guérison des maladies*, et malgré la tentation assez naturelle chez des commençants, de se préoccuper surtout de son côté mystérieux et merveilleux, la direction pratique, positive et utile prévalut toujours. Le règlement fut même appelé à sanctionner les recommandations expresses du comité à l'endroit du somnambulisme, de l'extase et du spiritisme dont il fut interdit de s'occuper dans les séances. Les sociétaires furent engagés, selon la recommandation de M. Lafontaine, à ne jamais *chercher* à endormir les malades, et à se comporter avec la plus grande prudence quand le sommeil magnétique survenait naturellement.

Enfin l'attention de la Société fut très-particulièrement attirée par son président, sur l'absolue nécessité de compléter le traitement *magnétique* par le traitement *hygiénique*, sous peine de n'obtenir aucun résultat sérieux, et de courir au devant des déceptions et du découragement.

Pendant cette première période, qui dura environ six mois, la Société concentra ses expériences et ses travaux sur le magnétisme *médical*, employé, soit directement par les procédés de Deleuze et de M. Lafontaine, soit indirectement au moyen de *l'eau magnétisée*.

Cette dernière étude fut même particulièrement poursuivie par MM. Z. et R... dans une série d'expériences sur l'eau *bouillie*, *filtrée*, *distillée*, et provenant de la pluie ou de diverses sources.

Peu de temps après la publication du savant ouvrage du Docteur Tony Moilin, qui fut particulièrement étudié par quelques-uns de ses membres, la Société entra en relation avec un élève du baron du Potet, M. Gérard, praticien distingué et rédacteur de la *Revue magnétique*. Le journal et les ouvrages de l'auteur parisien furent lus avec autant de profit que d'intérêt par quelques membres, qui provoquèrent diverses expériences sur la *chaîne* et la *pile* magnétiques, au double point de vue de la thérapeutique et de la physiologie.

Un autre disciple du baron du Potet vint donner à Lausanne des séances et des cours de magnétisme qui furent suivis par plusieurs membres de la Société et par de nouveaux élèves, lesquels vinrent plus tard grossir ses rangs. Les malades qui furent traités à Lausanne par M. Ragazzi, pendant et après ses cours, fournirent à plusieurs sociétaires l'occasion de porter un jugement éclairé sur la valeur pratique de sa méthode.

Enfin, pour compléter et faciliter son éducation magnétique, la Société organisa une *bibliothèque*, avec des ouvrages achetés, offerts en don ou prêtés.

Telles sont les circonstances particulièrement favorables au milieu desquelles la *Société de magnétisme* de Lausanne se développa dans le courant de sa première année d'existence.

La conséquence naturelle de cette grande variété d'enseignements théoriques et de méthodes indiquées dans les auteurs ou expérimentées sur des bien-portants et sur des malades, par des magnétiseurs de profession, fut, chez quelques sociétaires, une tentative d'*éclectisme*, chez d'autres un partage plus ou moins arrêté entre les différents procédés mis en œuvre. Dans l'état où se trouvent encore la science et l'art du magnétisme, cette tendance éclectique est toute naturelle, car ce n'est qu'en soumettant

chaque système et chaque méthode à l'expérience de la physiologie et surtout de la thérapeutique, que l'on pourra découvrir les meilleurs moyens de combattre les causes et les effets morbides, et d'en empêcher le retour.

Les séances de la Société se divisaient ordinairement en quatre parties, consacrées, la première à l'administration et à la distribution des ouvrages de la *bibliothèque* ; la seconde, aux diverses *communications* des personnes qui avaient traité quelque malade ou fait quelque expérience intéressante ; la troisième, à la lecture ou à l'exposition verbale des *rapports* sur différentes questions de magnétisme théorique ou pratique ; enfin la dernière, à des essais de médication sur des sociétaires momentanément indisposés ou sur des malades amenés à la séance.

Ces séances avaient lieu deux à trois fois par mois, et duraient habituellement deux heures.

Voici quelques-uns des sujets qui y ont été traités de vive voix ou par écrit, dans le courant de la première année :

1° *Nécessité d'ajouter le traitement hygiénique au traitement magnétique*, par M. E. R.

L'auteur developpe verbalement cette double thèse que les efforts du plus habile magnétiseur seront partiellement ou totalement paralysés si le malade se trouve placé dans de trop mauvaises conditions hygiéniques, tandis que sa guérison sera considérablement facilitée par un régime convenable, l'air pur, la propreté, la tempérance, l'exercice proportionné aux forces, des habitations salubres, des vêtements en rapport avec les saisons, etc.

2° *Etude sur l'automagnétisation, ou la magnétisation de soi-même*, par M. E. R.

L'importance si capitale et cependant si méconnue d'attaquer les maladies dans leur racine, donne une très-grande valeur pratique à l'automagnétisme, puisque cette intervention permet d'étouffer rapidement le germe de beaucoup de désordres qui deviennent souvent très-graves. La santé et la longévité remarquables des magnétiseurs de profession, pourrait bien se rattacher, en partie du moins, à l'usage

qu'ils font de l'automagnétisme. M. B. R. cite plusieurs guérisons rapides obtenues par ce moyen, dans des cas où la gravité des symptômes annonçait l'invasion d'un désordre sérieux. Les Egyptiens connaissaient cet art utile, dont l'empereur Vespasien savait aussi faire usage. Que d'indispositions et de désordres sérieux seraient ainsi arrêtés dès leurs premiers syptômes, en voyage, dans l'isolement, et surtout pendant la *nuit*, où l'éclosion des maladies est bien plus fréquente que pendant le jour !

3° *Rapports verbaux sur l'insomnie sans cause appréciable.*

Encore ici les anciens sont nos maîtres, car ils rendaient un culte à *Morphée*, divinité bienfaisante dont nous nous moquons aujourd'hui, et qui s'en venge cruellement par l'insomnie dont elle afflige la génération moderne. Lorsque les moyens conseillés par l'*hygiène* sont demeurés sans effet contre ce grave désordre, on a quelquefois obtenu de bons résultats par l'orientation du lit dans le sens du *méridien magnétique ;* (ce que conseillaient déjà le chevalier de Reichembach et le docteur Fischweilher de Magdebourg); par la magnétisation directe du lit ou des vêtements de nuit ; par une boisson aqueuse ou alcoolique magnétisée dans ce but spécial ; par des magnétisations directes au moment du coucher, etc., etc. Mais plusieurs de ces moyens ayant échoué dans d'autres cas, le sujet reste à l'étude.

4° *Rapport écrit sur la nouvelle théorie magnétique du Dr Tony Moilin,* par M. de C.

Entre les praticiens qui traitent les savants de rêveurs, et les savants qui traitent les praticiens d'empiriques, il y a une position raisonnable à prendre. Elle consiste à chercher un mariage fécond dans l'union de la science et de l'expérience. C'est le but qu'a poursuivi le Dr Moilin; c'est aussi l'un des buts de la Société magnétique de Lausanne. Voilà pourquoi elle a mis à l'étude le livre du Dr Moilin, et a fait quelques expériences sur le *diamagnétisme.* M. R.... a même écrit à l'auteur pour lui demander

des explications, et d'utiles indications théoriques et pratiques lui ont été fournies.

Le magnétisme *ondulant*, le magnétisme *diffusé*, le *diamagnétisme*, les *poses*, les *frictions*, les *passes* attractives, répulsives, alternatives et les divers moyens ingénieux appliqués par le Dr Moilin aux inflammations, aux paralysies et aux nécrobioses des cellules, méritent un sérieux examen, et la Société maintient ce sujet au nombre de ceux dont elle devra continuer à s'occuper.

5° *Rapport verbal sur le pharmaco-magnétisme*, d'après le Dr Charpignon, par M. L. S.

En magnétisant une personne au travers d'une substance pharmaceutique bien caractérisée (ipecacuanha, laudanum, aloës, iode, colchique, etc.), le docteur Viancin a obtenu les mêmes résultats qu'en administrant ces substances à l'intérieur ou par application directe. Cette singulière influence, plus dynamique encore que celle de l'homœopathie, a été baptisée du nom de pharmaco-magnétisme. Le docteur Charpignon, qui en cite plusieurs exemples remarquables dans la *Physiologie, la médecine et la métaphysique du magnétisme* (page 59), a obtenu aussi des résultats analogues. Mais les expériences ne sont pas encore assez nombreuses pour en déduire des conclusions scientifiques. Il faut les répéter et les contrôler avec soin, car lorsque la loi de ce phénomène sera définitivement établie, « une ère nouvelle s'ouvrira pour le magnétisme thérapeutique, » comme le dit très justement le docteur d'Orléans.

6° *Rapport verbal sur le vrai et le faux magnétisme, ou du magnétisme en bonne compagnie*, par M. E. R.

Le public ne connaissant guère le magnétisme que par les réclames des charlatans, les supercheries des fausses somnambules, et les calomnies de quelques médecins, cet agent est tombé dans un discrédit aussi injuste que fâcheux pour la santé générale. M. Charles Hue le remet à sa véritable place et le relève dans l'opinion des plus exigeants, en réunissant de nombreux témoignages favorables, parmi les notabilités *médicales*, *ecclésiastiques*, *scientifiques* et *littéraires*. (Les docteurs Rostan, Deslon, Fouquier, Cloquet,

Husson, du Planty, Elliotson, etc.... ; les archevêques de Reims et de Dublin ; les abbés Bautain, Loubert, Faria, Lacordaire, etc... ; Alexandre Dumas, Jules Favre, Victor Hugo, Louis Blanc, Alphonse Karr, de Tocqueville, Georges Sand, de Girardin, Proudhon, le Czar Alexandre I[er], etc., etc.). Tous ceux qui parlent du magnétisme sans le connaître, et le nombre en est grand, emploieraient mieux leur temps en lisant les 100 pages de la brochure instructive et impartiale analysée dans ce rapport. Ils y verraient que si le charlatanisme bat de la grosse caisse autour du drapeau de Mesmer, les amis du magnétisme sérieux et scientifique ne se trouvent pas en mauvaise compagnie.

7° *Rapport écrit sur le procédé magnétique appelé Electro-jama*, par M. F. R.

Après avoir rappelé l'origine de cette méthode apportée du Canada en 1851, M. R... en expose les procédés et les résultats. En confirmation des succès obtenus par M. Joly de Québec, succès attestés par le baron du Potet dans son *Journal du magnétisme* (année 1851, p. 641), il raconte une guérison remarquable obtenue par lui, en une seule séance, dans un cas de paralysie partielle du bras, remontant à cinq ans. Bien que l'Electro-jama ait été particulièrement appliqué au traitement des affections dentaires, M. F. R. en croit l'emploi efficace dans la plupart des autres maladies où le magnétisme est indiqué. Plusieurs sociétaires citent des cas de guérisons obtenues par ce moyen.

8° *Rapport verbal sur le traitement de l'indigestion*, d'après M. Gérard, magnétiseur à Paris, par M. E. R.

Le procédé employé avec succès et recommandé par le rédacteur de la *Revue magnétique* (année 1869, page 324), a une grande analogie avec celui de l'*Electro-jama*, puisqu'il consiste dans l'établissement d'un *courant* nerveux, entre la base du crâne ou le centre de la vie cérébro-spinale et l'estomac, près du centre de la vie végétative. Ce courant a une plus grande efficacité lorsqu'il est créé par deux mains étrangères ; mais, en l'absence de se-

cours extérieur, le sujet peut se traiter lui-même par les procédés de l'automagnétisation.

Dans les séances qui suivirent cette exposition, plusieurs sociétaires, qui avaient fait l'essai de cette méthode, déclarèrent en avoir obtenu d'excellents résultats.

9° *Divers entretiens sur la démagnétisation.*

La Société a mis plusieurs fois à l'étude la question controversée de l'opportunité de la démagnétisation, et des meilleurs moyens de l'obtenir.

D'accord sur la nécessité de démagnétiser les sujets *bien portants*, afin d'éviter des accidents plus ou moins graves, et quelquefois même la mort, les deux écoles de M. Lafontaine et du baron du Potet ne sont plus du même avis lorsqu'il s'agit des *malades*. La première recommande de magnétiser longtemps les sujets malades, au moyen du contact des pouces, du regard et des passes, et de *les dégager* ensuite avec soin. La seconde se passe du toucher, raccourcit notablement la durée de l'action, n'exige pas l'intervention fatigante du regard, et *laisse le fluide magnétique dans l'organisme*, sauf à l'y répartir également en dégageant la tête ou tel autre organe où il se serait trop accumulé. Les membres de la Société n'ont pas fait encore assez d'expériences, sur le terrain de la thérapeutique, pour juger de la valeur comparative des deux méthodes en les employant alternativement, mais ils présument que l'opportunité de ce choix pourrait bien dépendre du tempérament du magnétiseur, de la constitution du malade, de la nature et de la durée de la maladie. Cette question demeure donc aussi à l'étude.

Tels sont les principaux sujets traités, oralement ou par écrit, dans les assemblées générales de la Société, pendant l'année 1869.

Terminons par quelques mots relatifs aux *expériences physiologiques* et *thérapeutiques* faites durant la même période.

L'un des buts de la Société de Lausanne étant la *vulgarisation du magnétisme médical*, les expériences qui

l'ont particulièrement occupée ont porté sur les traitements collectifs, soit au moyen de la *pile psychologique*, soit au moyen de la *chaîne*.

1° *La pile humaine ou psychologique* (1), employée avec succès dans les hôpitaux de l'Inde, et recommandée par le docteur Bertrand et par M. Girard, n'a pas donné de résultat appréciable dans les expériences tentées à Lausanne. Un sujet lucide, assistant à l'un de ces essais, a déclaré que la cause de l'insuccès tenait à la présence, dans la pile, d'un *sceptique malveillant*, qui brisait l'harmonie des autres magnétiseurs. Ces piles pouvaient aussi pécher par le nombre trop considérable des couples, ou par leur manque d'homogénéité magnétique, ou par la distraction de l'un d'eux, ou par l'insuffisance du magnétiseur principal placé devant les sujets à influencer, ou par l'émotion de ces sujets eux-mêmes, en présence de cette accumulation présumable de force. D'ailleurs, ces insuccès *physiologiques* ne prouvent rien contre une possibilité de succès *thérapeutiques*, succès affirmés par le docteur Bertrand, le docteur Esdayle, Deleuze, Gerard, etc.

2° Les expériences *physiologiques*, faites sur un groupe de sujets bien portants, ont été plus heureuses. Un seul magnétiseur, agissant sur six, huit ou dix personnes placées en cercle ou en ligne droite devant lui, a toujours produit des résultats appréciables, (augmentation ou diminution du pouls, sommeil, rires nerveux involontaires, pleurs, gêne dans la respiration, céphalalgie, transpiration, frisson, paralysie partielle, crises nerveuses chez les sujets sensitifs, etc., etc.). Ces résultats ont toujours été notablement augmentés par l'addition de la *musique intentionnellement magnétisée*, indication précieuse, qu'on devrait mettre à profit dans les applications médicales.

3° Quelques membres de la Société ont fait de curieuses expériences sur le *traitement des plantes* au moyen du magnétisme direct et de l'arrosement quotidien avec de l'eau magnétisée. Les résultats obtenus par l'un d'eux ont été si surprenants que son jardinier, ne pouvant en croire

(1) C'est le nom que lui donnent M. Gérard et le Dr Bertrand.

ses yeux, ne put expliquer que par un sortilége la résurrection d'une fleur presque entièrement désséchée. Plusieurs dames ont aussi obtenu quelques succès en magnétisant des fleurs et des fruits. Un sociétaire annonce qu'il a toujours augmenté le volume des fruits qu'il soumettait à l'action magnétique. Leur qualité était aussi améliorée, et la maturité était plus hâtive.

4° De nombreuses applications de l'*Electro-jama* et du procédé de M. Gérard pour le traitement des indigestions, ont été faites par quelques sociétaires. Une dame s'est particulièrement distinguée sous ce rapport, et a guéri ou soulagé beaucoup de maux de dents, de névralgies et de rhumatismes très-douloureux.

5° Le *magnétisme médical* a fait son introduction dans *la famille* de quelques sociétaires, qui ont traité, souvent avec des résultats heureux, quelques indispositions et divers accidents, sans l'intervention d'aucun homme de l'art. Ce ne sont pas seulement les parents qui ont soulagé ou guéri leurs enfants au moyen du magnétisme ; ce sont aussi les jeunes membres de la famille qui ont magnétisé, quelquefois avec succès, leur père, leur mère, leurs frères ou leurs sœurs. C'est sur ce terrain que le Mesmérisme peut rendre surtout des services, en attendant que le corps médical suive partout l'exemple de celui de la Russie. Outre les considérations de suppression de dépense, chose importante pour le grand nombre, ce traitement pouvant être employé dès l'*origine* du mal, a bien plus de chance d'en triompher. Sous le régime actuel, le traitement arrive presque toujours *trop tard*, parce qu'il est coûteux et souvent pénible. Avec le magnétisme on peut l'attaquer dans son germe, sans frais, sans médicaments, sans difficulté matérielle ; et si l'on ne réussit pas toujours, on n'a pas du moins aggravé la maladie par des remèdes intempestifs ou toxiques.

6° Dans un assez grand nombre de séances générales, les sociétaires ont fait des expériences très intéressantes sur l'*insensibilité*, la *catalepsie*, la *paralysie* des *membres*, de la *langue*, de la *mâchoire*, des nerfs *acoustiques* et

même des nerfs *optiques*, ainsi que sur la *transmission de pensée*, la *vue du fluide* diversement coloré dans l'eau magnétisée ou autour du corps et des mains des magnétiseurs. (Od de Reichembach, etc.)

L'un des sujets qui fut employé dans ces expériences, donna même des preuves certaines de *lucidité subjective*, en indiquant la nature de sa maladie qui remontait à trois ans, le remède à employer, et le jour de la guérison. (Voir le *Magnétiseur* de Novembre 1869, page 221.)

7° Mais le plus grand succès obtenu en 1869, est relatif à la *clinique gratuite* organisée vers la fin de l'automne, et dirigée, sous le contrôle d'un docteur en médecine de Lausanne, par un membre honoraire de la Société, M. B. Ragazzi de Genève. Voici le résumé du rapport officiel adressé par M. Raoux à la rédaction de la *Revue magnétique* de Paris (Voir le n° du 15 Février 1870) :

« Pendant les mois d'Octobre et de Novembre 1869, 17 malades ont été traités à Lausanne par la chaîne magnétique. Parmi ces 17 malades, dont 10 femmes, 6 hommes et un enfant, depuis l'âge de 9 ans jusqu'à celui de 81 ans, plusieurs étaient atteints de deux et quelques-uns de trois affections. Plusieurs avaient été déclarés incurables par la science officielle ; d'autres étaient épuisés par de longs traitements pharmaceutiques. La plupart se trouvaient dans des conditions hygiéniques très-défavorables, sous le rapport des habitations, des vêtements, de la nourriture, des professions, etc. Les conditions extérieures étaient en outre très-mauvaises. Le traitement, qui dura près de 40 jours, donna les résultats suivants, résultats attestés par des déclarations verbales en présence du comité, par des témoignages écrits et signés, et par un rapport du médecin qui avait contrôlé cette expérience (1) :

« Six améliorations ; cinq résultats nuls ; trois guérisons partielles ; deux guérisons complètes ; une aggravation.

(1) Le rapport du médecin, celui du comité et les déclarations signées par les malades, sont entre les mains du président, qui les tient à la disposition de ceux qui désireraient en prendre connaissance.



« L'action thérapeutique du magnétisme ne se manifestant souvent qu'*après* la suspension du traitement, cas habituel dans les cures d'eaux minérales, les 17 malades dont on vient de parler ont été interrogés un mois après la cessation du traitement magnétique. »

Au sujet de l'aggravation mentionnée ci-dessus, il est bon de remarquer qu'elle est relative à une personne de 54 ans, atteinte depuis dix ans de rhumatisme, de toux et d'oppression, que le traitement de plusieurs médecins, accompagné de nombreux remèdes, n'avait pu guérir. Cette aggravation des symptômes morbides, après six semaines de magnétisation, pour un mal datant d'une dixaine d'années, n'était évidemment que la *crise* habituelle, c'est-à-dire l'effort que fait la nature pour expulser la cause du désordre. Tout porte donc à croire qu'un traitement plus prolongé aurait fait aboutir la cure à son résultat ordinaire, le soulagement ou la guérison.

Tels sont les principaux travaux de la Société de Lausanne en 1869, dans le domaine de la *théorie*, et dans celui de l'expérimentation *physiologique* et *thérapeutique*. Ses travaux ont continué en 1870. Mais la longueur de cet article ne nous permet pas d'en entreprendre ici l'énumération. Nous dirons seulement, pour ceux qui s'intéressent aux progrès du magnétisme médical, qu'une nouvelle Société, composée déjà de 19 membres, et présidée par MM. Ragazzi, vient de se constituer dernièrement à Genève.

Deux autres sont en projet dans le canton de Vaud, ainsi qu'une infirmerie magnétique à Genève. Le magnétisme sérieux, pratique et populaire gagne donc visiblement du terrain dans la Suisse française, malgré les attaques injustes et peu réfléchies dont il a été l'objet.

E. Raoux, *président*.

N° 3. Mars 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — PARAPLÉGIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — CORRESPONDANCE, PAR M. CABANE. — DISCOURS DE M. GUIDI. — UN NOUVEAU JOURNAL. — UN NOUVEAU MAGNÉTISEUR.

Paraplégie guérie par le Magnétisme.

Il est en médecine, comme dans l'histoire, des temps, des faits qui étonnent et semblent sortir de l'ordre des choses d'ici-bas. Telle est la cure dont nous allons donner un résumé, et que nous prenons au docteur Despine, d'Aix en Savoie, qu'il a publiée lui-même en entier, dans un ouvrage trop souvent négligé (1).

Mlle *Estelle* L. était âgée de onze ans, lorsqu'elle fut adressée au docteur *Despine* par le docteur *de Castella* de Neuchâtel, qui disait dans sa lettre :

« Je vous envoie une jeune et intéressante demoiselle affectée de paralysie, suite du ramollissement de la moelle épinière, que j'ai eu infiniment de peine à combattre et qui va réclamer vos soins et vos eaux salutaires. Sa cure sera probablement fort longue et exigera beaucoup de ménagements. Vous serez peut-être dans le cas d'appliquer de nouveaux *moxas* ou boutons de feu le long de la colonne vertébrale..... Vous serez frappé de la sensibilité excessive de toute la surface cutanée et de la douleur que produit la plus légère pression sur les apophises épineuses des vertèbres.....

Cette jeune fille, d'une rare intelligence, eut à cinq ans

(1) *De l'emploi du Magnétisme*, par le docteur Despine, 1 vol. in-8°, Germer-Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

une rougeole et en même temps une fièvre accompagnée de symptômes effrayants, qui lui firent donner le nom de *fièvre cérébrale*. Elle en fut guérie, sauf qu'elle resta sujette à de très-fréquents maux de tête; elle fut atteinte de douleurs rhumatismales qui la firent envoyer à la campagne.

En jouant avec une petite amie de son âge, elles se tenaient par les deux mains, en se portant fortement l'une et l'autre en arrière en se tiraillant; les mains se lâchèrent et Estelle tomba assise par terre avec une telle secousse, que la commotion générale s'étendit dans tout son petit être, et fatigua singulièrement les régions dorsales et lombaires du *rachis*. Elle avait alors neuf ans. Mais bientôt Estelle perdit ses forces, se plaignit du dos, accusa une douleur entre les homoplates et au-dessous, prit peu à peu mauvaise mine, le ventre gros et tendu, etc., etc.; on y fit attention et ce fut vers le milieu de Décembre 1834, qu'on s'en occupa sérieusement. Le docteur Castella fut appelé, il reconnut une bouffissure universelle, des stries de sang dans les urines et un dérangement total dans les fonctions digestives. On employa des bains qui semblèrent soulager, mais l'enfant avait une grande répugnance à marcher et à se tenir debout sur ses jambes.

Son état s'aggravait de jour en jour; le mal de tête augmentait sensiblement; il s'y joignit bientôt une toux nerveuse, des suffocations, des douleurs aiguës à l'estomac et au ventre, ainsi que dans toute l'étendue du coffre thorachique, puis une impressionnabilité excessive sur toute l'étendue de la peau, et différents autres phénomènes insolites et singuliers. On crut qu'en la forçant à marcher dans la chambre, à prendre l'air, etc, on obtiendrait quelque amendement; mais ce fut le contraire, et il résulta du premier essai qu'on en fit, une telle augmentation de céphalalgie et d'oppression, qu'on n'osa pas en tenter un second. Cette toux et l'oppression continuèrent à revenir périodiquement tous les jours à la même heure (c'était de quatre à cinq heures après midi), pour ne cesser qu'à dix ou onze heures du soir.

Différents médecins furent appelés, d'autres consultés à Paris; mais dans une maladie aussi obscure, qui se manifestait avec des symptômes aussi graves, tous se contentèrent de faire *la médecine du symptôme.* En conséquence, on recourut successivement et selon l'urgence, aux frictions, anx fomentations, aux sangsues, aux loochs, aux vésicatoires, aux amers, aux sinapismes, etc., etc.

Il y eut une légère amélioration; l'enfant put un peu marcher et sembla devoir atteindre une guérison. Mais cet état fut trompeur, l'amélioration s'arrêta net, sans savoir pourquoi ni comment, bientôt après il survint une marche rétrograde, et ensuite de l'exacerbation dans tous les phénomènes maladifs. Tout ceci se passait en 1835.

On continua les vésicatoires, les frictions balsamiques, sans amélioration; en Janvier 1836 la toux convulsive se trouvant portée au plus haut degré de force et d'intensité causait des souffrances intolérables à la malade, et les personnes présentes craignaient à chaque instant de la voir suffoquer. La malade demanda qu'on lui permît de manger un peu de neige; en désespoir de cause on le lui permit. Mais quel ne fut pas l'étonnement de tous, quand on vit que deux jours d'un semblable régime avaient suffi pour dissiper radicalement cette toux si opiniâtre et si alarmante!!!

Cependant la pauvre petite malade se trouvait forcée de garder le lit, par suite de la faiblesse de ses membres inférieurs. En Mars, cette paralysie continuait à s'aggraver de plus en plus et le *rachis* était devenu si douloureux qu'elle ne pouvait s'asseoir sur son lit, son corps se courbait en arc et semblait s'affaisser sur lui-même.

N'ayant aucune amélioration malgré les moxas et tous les autres moyens employés, on se décida à partir pour Aix-les-Bains, comptant sur les eaux. On y arriva le 19 Juillet.

Dans le voyage, la malade était constamment couchée dans une grande corbeille d'osier, à fond plat, faite exprès pour ce triste voyage ; car il eût été impossible de la placer assise. Couchée même sur un plan horizontal,

on ne pouvait l'y maintenir sans la matelasser de toutes parts, de manière à éviter toute espèce de ballottement et toute secousse. Elle était recouverte, dans sa corbeille, de duvets et d'édredons de tous côtés, malgré l'excessive chaleur qu'il faisait alors, car on se trouvait au cœur de l'été; et de plus, on fut obligé de tenir constamment fermées les glaces de la berline pendant tout le voyage.

On arriva à Aix et voici l'état dans lequel le docteur Despine la vit. Estelle était obligée de rester toute la journée couchée sur un lit de laine et de plumes, enveloppée de ouate et de duvets, souvent encore réchauffée par des cruches pleines d'eau chaude. La tête ne pouvait se soutenir d'elle-même; il fallait qu'elle fût appuyée, soutenue, et cela constamment, avec des carreaux de plumes et de crin. On ne la levait que pour faire son lit. Sa mère seule pouvait la remuer sans lui causer d'horribles souffrances; aussi se passait-il souvent plusieurs jours sans qu'on osât le faire.

Estelle ne mangeait rien jusqu'à midi; elle ne supportait ni viande, ni bouillon; la constipation était habituelle. Les glaces et les sorbets faisaient sa principale nourriture, et jamais ils ne lui causaient de mal.

Les douches avaient été prises sans trop de fatigue; puis il survint des nausées, un violent mal de tête; cependant les eaux et l'électricité ajoutée, produisirent un peu d'amélioration, qui fut suspendue par les premiers froids.

Le docteur Despine avait parlé du magnétisme; il désirait le joindre au traitement. On s'y était opposé, surtout la malade; cependant elle y consentit. En voici les premiers résultats donnés par le docteur.

La malade se trouvait placée sur une bergère et étendue de toute sa longueur, sauf la tête, qui était relevée sur des coussins par un angle de 20 à 25 degrés. Elle était enveloppée de son double duvet et avait les pieds enfoncés dans un sac de plumes; contre ce sac était placée une cruche de grès, remplie d'eau bouillante. Je commençai par de grandes *passes longitudinales*, de la tête aux pieds, en faisant quelquefois des *jetées* et des *pauses*; et le

tout sans toucher la malade, mais à la distance de deux pouces. Ces *jetées* et ces *pauses* étaient faites au sinciput, aux tempes, aux yeux, aux pommettes, sur le trajet carotidien et sur celui des nerfs de la huitième paire, me reposant parfois sur l'épigastre, etc., etc., et m'arrêtant aux mains de temps à autre, en pressant légèrement les pouces.

Estelle avait ri, causé et plaisanté de cette opération avec toutes les personnes présentes (et avec moi-même), soit avant de la commencer, soit à son début, et je ne fus pas peu étonné lorsqu'après une vingtaine de minutes de magnétisation, ma jeune malade cessant tout à coup de rire et de plaisanter, se mit à me dire : — « M. DESPINE, « votre magnétisme réussira beaucoup mieux que je ne le « croyais d'abord ; je sens que votre fluide a sur moi une « action que je ne connaissais pas..... je commence à « voir de petits grains bleuâtres devant mes yeux..... et « quand vos doigts passent par dessus, ils deviennent tout « rouges. Mais si vous faites des *jetées*, je les aperçois « comme un éclair..... Continuez quelques minutes en- « core..... je sens que votre fluide m'endort d'une ma- « nière graduelle et fort extraordinaire pour moi..... » Après une heure et demie de magnétisation non interrompue, Estelle me dit : — « En voilà assez pour aujour- « d'hui..... je vais me réveiller..... à demain..... à la « même heure..... je vous prie..... »

Un instant après la malade se réveille, en éprouvant une petite secousse presque générale..... Elle bâille, étend les bras, et se met à dire à sa maman, toute étonnée qu'elle était d'elle-même..... « Eh !..... bonjour, vous autres! ! ! « — mais maman, où suis-je donc?.... qu'est ce donc « qui s'est passé?.... Il me semble sortir d'un grand « rêve..... mais je me trouve bien..... très-bien..... je « me trouve tout autre que je n'étais tantôt; oh! si c'est « le magnétisme qui me cause cela, je n'en ai plus peur... « à demain, M. DESPINE, à demain, je vous prie..... à de- « main..... à demain. »

Le lendemain Estelle fut électrisée, mais je fus obligé de

diminuer la force des décharges, et de les restreindre à deux tours de plateau seulement, pour ne pas renouveler les spasmes et les lipothymies des jours précédents, tant son impressionabilité s'était accrue.

Nous magnétisâmes comme la veille; mais l'action magnétique fut bien plus prompte.

A la quinzième minute, *les petits grains de feu* ont reparu. Estelle alors a demandé, pour hâter et *approfondir* son sommeil, de grandes passes longitudinales de la tête aux pieds; l'insufflation sur les doigts et dans la main; peu d'action magnétique au sinciput, mais beaucoup sur la face. Elle a demandé ensuite de passer rapidement sur la poitrine et l'épigastre, de s'arrêter à l'hypogastre, et de prolonger les passes sur les extrémités inférieures, en s'arrêtant davantage sur les genoux et les coude-pieds. — « Comme votre fluide est chaud, Monsieur le Docteur, me disait-elle; comme il monte droit « à la tête, l'échauffe d'abord, puis le feu descend par la « colonne vertébrale, des deux côtés, et se répand ensuite « dans tout le corps. Si nous avançons demain comme « aujourd'hui, dans moins de trois jours, je crois que je « m'endormirai complétement, car je le suis presque aux « trois quarts... Ah! Monsieur DESPINE comme votre fluide « est chaud! il me pénètre jusqu'à la moelle des os!!! La « bouteille d'eau chaude ne m'est plus nécessaire, ni les « duvets non plus... éloignez-les, je vous prie, jusqu'à ce « que je sorte de ma crise..... qu'on ne fasse pas de « bruit..... Vous chuchotez, Mesdames, eh bien, je vous « entends tout haut..... Tout le monde me fatigue ici, « sauf M. DESPINE... qu'on s'éloigne donc, et, si vous voulez me demander quelque chose, demandez-le par « M. DESPINE... et moi, je vous répondrai de même par « lui... Cachez la lumière, je vous en prie; elle me tracasse (1); demain, il faudra l'enlever beaucoup plus tôt, « et faire le plus grand silence..... Maman! maman!....

(1) Cependant Estelle avait eu les yeux fermés dès les premières *passes* de la séance, et ne les avait point ouverts dès lors.

« éloigne-toi, je t'en prie, tu me fais mal (1). Ah, mon « bon Monsieur DESPINE!!! remerciez, s'il vous plaît, « HENRIETTE BORGEAT d'avoir bien voulu se laisser magné- « tiser devant moi..... je lui en serai reconnaissante toute « ma vie... »

Entrant ensuite dans quelques détails sur ce qu'elle éprouvait, elle ajoute : — « Maintenant, Monsieur DESPINE, « il faut continuer le magnétisme tous les jours, il m'est « préférable, en ce moment, aux bains et aux étuves... il faut « continuer l'électricité également, mais pas trop forte, « je vous en prie!! De retour à Neuchâtel, il faudra me « donner beaucoup d'asperges... Mais, mon cher Monsieur « DESPINE, on me trompait autrefois, on les faisait cuire « dans du bouillon de viande!!! Ah! l'on ne sait pas tout « le mal que cela m'a fait!! Promettez-moi bien qu'on ne « me trompera plus... je ne demande jamais que ce qui « me convient le mieux..... qu'on me donne donc dans « l'avenir tout ce que je demanderai, sauf des *boulettes* « *frites*..... pour cet objet-là, que je demanderai peut- « être, parce je les aime beaucoup, je ne veux pas qu'on « m'en donne absolument..... et il faudra, à cet égard, « résister à toutes mes sollicitations, quelque pressantes « qu'elles soient (2). Oh! pour cette fois-ci, je vois que « j'avance dans le somnambulisme, et je crois que je serai « bientôt cataleptique..... Attendez, Monsieur DESPINE, il « me semble que je vous vois, quoique mes yeux soient « bien fermés... Et toi, maman, oui... oh! te voilà bien « avec tes mains croisées et tes bras serrés... A votre tour, « Mademoiselle AMÉLIE; vous c'est plus difficile!!!... En- « core des passes Monsieur DESPINE, cela me plonge de « plus en plus dans mon sommeil..... Prenez-moi souvent « les pouces. Je sens que votre fluide a plus d'action

(1) Mme L*** s'était approchée d'Estelle, sans savoir que son atmosphère magnétique ne convenait pas à sa fille dans l'état nerveux où elle se trouvait.

(2) Tout ce qui est indiqué par des guillemets, contient les propres expressions de la malade, Elles ont été écrites à l'instant même par sa mère sur ma prière.

« par là, il monte des bras à la tête, descend au *creux* de « l'estomac qui en éprouve un certain frémissement; il « descend ensuite au bas de la colonne vertébrale et là, « je le sens se diviser en deux pour se rendre aux pieds... « Mais, ne nous occupons pas des jambes aujourd'hui, « tâchons d'amener le véritable sommeil, en continuant « les grandes passes qui me déchargent tout à fait la tête. « Quand vous touchez le menton et le cou, c'est singu- « lier!... mes yeux se ferment comme une boîte... Cepen- « dant je vous vois, Monsieur DESPINE; et vos doigts, « quand ils passent sur moi, me semblent tout en feu et « comme de véritables éclairs. »

A dix heures et quart, Estelle se réveille tout à coup, après un petit moment de silence. Et c'est avec les mêmes phénomènes, les mêmes dispositions, la secousse, et le même étonnement que la veille.

Mlle Estelle avait passé une très-bonne nuit, et, dès le matin, elle fit demander trêve pour l'électricité, mais réclamer le magnétisme pour le soir.

Il serait trop long de décrire tout ce qui s'est passé de remarquable chez notre intéressante malade, dès que le **Magnétisme** a joué un rôle dans son traitement. Chaque jour nous a présenté de nouvelles merveilles qui se liaient de l'une à l'autre comme les anneaux d'une longue chaîne. Cependant, comme il est indispensable d'en connaître la filiation, pour se faire une juste idée de la marche de la nature dans le développement graduel des phénomènes de l'Extase, de la Catalepsie et du Somnambulisme, je les grouperai par époques, afin de mieux en saisir l'ensemble, et je renverrai aux notes les détails qui allongeraient trop cette curieuse observation, sans y être indispensables. On trouvera dans ces notes des choses fort remarquables qui caractérisent le génie de ces maladies; génie qui a un type spécial pendant l'état de crise : type que j'ai retrouvé dans les vingt et plus d'histoires de cette espèce que j'ai recueillies depuis quinze ou vingt ans. Ce génie spécial est marqué par l'élévation des pensées, le choix des expressions, la justesse des idées et la promptitude des ju-

gements. Il est, sans doute, modifié par les circonstances et l'éducation ; mais, chez tous ces malades, il est tellement saillant et caractérisé, qu'un médecin qui en a vu un seul, et qui l'a un peu étudié, ne saurait s'y méprendre.

Chez Estelle, comme chez tous, j'ai rencontré une indépendance absolue de la pensée et la volonté la plus inflexible... sentiment, sans doute, inspiré aux somnambules par la promptitude de leur jugement: résultat naturel du développement si extraordinaire de leur intelligence dans un état qui leur fait embrasser, tout à la fois, le passé, le présent et l'avenir, pour tout ce qui les concerne personnellement. De là cette irascibilité extraordinaire quand on les contrarie..., ne pouvant pas concevoir, sans doute, que ceux qui les entourent ne voient pas comme eux, dans des choses qu'ils voient si bien et si clairement eux-mêmes. De là donc cette volonté inflexible dont la seule contradiction peut leur faire le plus grand mal... De là encore l'esprit d'espièglerie qui se manifeste dans ce singulier état et qui fait que le malade cherche à mettre en défaut tous ceux qui veulent le taquiner ou le prendre en défaut lui-même.

Nous terminons ce résumé par une lettre du Docteur **Despine** au Docteur Bottex, de Lyon, qui nous donnera une idée de la guérison de Mlle Estelle :

« Mme L*** et sa petite Estelle ont été fort sensibles à votre aimable souvenir ; venez donc les voir ici, mon cher **Bottex**, car il serait trop long de vous écrire tout ce qui s'est passé dans ce petit être, depuis qu'un heureux hasard, que j'appellerai providentiel, a conduit son excellente mère au désir de la soumettre à un traitement par le magnétisme, dans le seul but de savoir *si nous pourrions obtenir le somnambulisme, et si, dans cet état, la malade ne saurait point indiquer des moyens plus efficaces que ceux qu'on avait employés jusqu'alors*... Eh bien ! cette petite Estelle, si frileuse, et qui, entourée de duvets, d'ouates et d'édredons, grelottait encore au milieu de l'été ;

cette petite Estelle, qui marchait à grands pas, depuis deux ans, vers une paralysie universelle ; elle qui, depuis quinze mois, gisait sans mouvement dans son lit, paralysée dès la ceinture en bas, et qui avait été traitée par tous les médecins comme ayant un *spinitis*, une maladie *Pott*, une faiblesse radicale de la charpente osseuse du tronc ou le ramollissement de la moelle épinière ; elle qui, après quatre ou cinq mois de traitement fait à Aix, sous mes yeux et fort méthodiquement, par bains, douches, massage, liniment, étuve, brosse et électricité, était encore *cul-de-jatte* et pouvait à peine exécuter quelques mouvements d'extension, de flexion, d'abduction des pieds et des orteils... eh bien ! ce petit être si souffreteux, qui ne pouvait soutenir sa pauvre tête que sur des carreaux de plumes inclinés à 45 degrés, bien doux, bien matelassés,... ce petit être, dis-je, que vous avez vu si pâle, si étiolé.., ayant été soumis à quelques passes magnétiques le 22 Décembre pour *la première fois*, est devenue somnambule le 25. Le 30, elle s'assied sur son lit, et le 31 elle se lève, marche seule et vient offrir à Madame sa mère, placée en ce moment à l'extrémité de la chambre, une petite corbeille de fruits qu'elle avait fait préparer pour ses étrennes, s'assied sur les genoux de cette bonne mère (chose qu'elle n'avait pu faire depuis plus de deux ans), la caresse, etc., etc.

« Le lendemain (1er Janvier) elle parcourt toute la maison ; le 3, elle se promène au jardin, n'étant recouverte que d'une robe légère d'été et de sa chemise de flanelle ; elle court dans la neige nu-pieds, par un froid de 7 à 8 degrés Réaumur au-dessous de zéro, dit *qu'elle n'a nullement froid, tant s'en faut*... Le 10, elle me fait sa première visite chez moi et à pied ; les 11, 12 et jours suivants, elle en fait plusieurs aux diverses personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt, etc., etc.

« Dans toutes ses crises, jusqu'au commencement de Février, elle a eu constamment les paupières fermées et *clouées* (comme elle les appelle). Dès lors, en s'étudiant elle-même *intuitivement*, pendant son sommeil magnéti-

que, elle a trouvé le moyen de se faire ouvrir les yeux spontanément, et c'est *mécaniquement* qu'elle y est parvenue (si je puis ainsi m'exprimer) en se faisant elle-même des passes magnétiques et en exerçant sur elle-même *des pressions méthodiques et spéciales* avec les doigts, dirigée par le seul instinct (car elle n'a aucune connaissance d'anatomie) sur les points ou régions de la face où il existe des *nodus* ou ganglions nerveux, ayant entre eux des rapports de connexion ou de sympathie dont la petite malade n'avait assurément jamais eu la plus légère notion.

« Depuis cette époque, mon cher confrère, Estelle a régularisé ses crises d'une manière fort remarquable. Elle se lève ordinairement entre 9 et 10 heures du matin et va se coucher entre 9 et 10 heures du soir, agissant pendant ces douze heures de *crise active* de somnambulisme comme si elle était dans le plus parfait état de santé, au point que personne ne la croirait malade en ne la voyant que dans cet état..... Mais quand la crise est passée, Estelle reprend sa paraplégie, elle redevient frileuse; c'est à peine si elle peut se tenir assise au lit, soutenue par des coussins ou des oreillers, et elle retombe dans toute son impressionnabilité dermoïde, dont vous avez été témoin à **Aix**; ce qui fait qu'elle ne permet qu'à sa bonne mère et au médecin de la toucher le long du dos et jusqu'aux orteils.

« Cependant, mon cher **Bottex**, depuis qu'Estelle peut exercer ses forces musculaires, les membres frappés de paralysie ont pris un sensible développement, le teint s'est animé. Elle a maintenant un *teint de lys et de roses*, au lieu d'un teint pâle et décoloré, comme vous l'avez vu à **Aix.** Toutes les fonctions ont repris leur cours ordinaire comme dans sa primitive santé. Elle mange de tout en crise et avec appétit. Elle n'a plus besoin de laxatifs ni de *remèdes* comme précédemment, et quoique, après la cessation du somnambulisme, notre petite malade redevienne paraplégique comme auparavant, l'ensemble de sa santé ne laisse pas que de gagner toujours quelque chose après chacune de ses crises, de sorte qu'en dernière analyse nous devons finir par une complète guérison...

« Toutefois, mon bien estimable ami, si vous ne pensez nous venir voir qu'à l'époque de la saison des bains, ne croyez pas que nous veuillons vous attendre pour guérir. En effet, si les choses continuent à cheminer comme elles ont fait depuis deux mois, vous pourriez bien être obligé d'aller chercher nos dames à Neuchâtel, si vous pensez devoir douter des tours de force de notre Estelle et n'être convaincu, comme saint Thomas, qu'après en avoir été le témoin oculaire.

« D. DESPINE. »

Correspondance

NIMES, 24 Mars 1871.

Cher Monsieur,

Je viens, après un long silence, que rendent bien excusable les terribles événements que notre pauvre France vient de traverser, renouer nos bonnes relations.

J'ai bien souvent regretté, pendant le cours de cette guerre épouvantable, que l'on ne soit pas encore parvenu à déterminer par des moyens infaillibles et sûrs la lucidité parfaite chez les somnambules. Que de services le magnétisme, s'il avait fait ce progrès, aurait pu nous rendre et nous rendrait toujours !

S'occupe-t-on sérieusement de ce côté psychologique du magnétisme ? Fait-on tous les efforts possibles pour arriver à la conquête de l'*espace* et du *temps ?*

Il me semble que cette question mériterait bien de figurer à l'ordre du jour des séances de la Société de Lausanne, car il serait profondément regrettable que l'on renonçât à une si belle étude, et si utile, sous prétexte que la lucidité est une chose insaisissable qui se présente lorsqu'on ne la cherche pas, qui se montre souvent rebelle aux efforts les plus désespérés, et qui, pareille à une cavale indomptée, se cabre sous l'audacieux qui prétend la conduire.

Qu'un magnétiseur habile, mais tenace, acharné, lorsqu'il se trouve en présence d'une lucidité parfaite, étudie

minutieusement, scrupuleusement, les conditions et les circonstances au milieu desquelles cette lucidité s'est produite : Quel est l'état moral, l'état physique, l'état intellectuel de l'opérateur ? Quels sont l'état moral, l'état physique, l'état intellectuel du sujet ? Quel est l'état atmosphérique, quel est l'état hygiénique du lieu où l'on se trouve placé ? De quelle nature sont les objets qui vous entourent et que l'on porte sur soi ? Degré de sensibilité, d'impressionnabilité nerveuse du sujet à l'état normal ; quantité de fluide émis, direction donnée à ce fluide, proportions dans lesquelles on l'a répandu, parties du corps sur lesquelles on l'a projeté, dose que chacune de ces parties en a reçue, etc., etc., etc.....

Une foule de choses en apparence insignifiantes peuvent avoir une grande influence sur le résultat de l'opération ; c'est pourquoi rien, absolument rien ne doit être négligé.

J'ai la conviction que, si la question de la lucidité était mise à l'ordre du jour permanent, et que s'il était mis, de la part des amis du progrès, un acharnement frénétique, désespéré, à sa solution, nous arriverions à lui façonner un mors, à la posséder en maîtres.

J'ai dernièrement remarqué dans Raspail un procédé dont il recommande l'application et constate l'efficacité dans certaines affections. Je veux parler de l'usage des peaux d'animaux vivants et de sang fumant.

La peau que vous arrachez à la bête et que vous appliquez immédiatement sur la partie du corps affectée produit un grand soulagement. Pourquoi ? Parce que cette peau, n'est-ce pas, est encore tout imprégnée d'un fluide vital dont vous vous emparez par voie d'absorptien et qui, ajoutant une nouvelle vigueur à vos tissus, vient en aide à votre santé, qui triomphe du mal. Le même phénomène se produit et par la même cause lorsqu'on soumet la partie malade au jet de sang qui s'échappe de la plaie d'une bête.

Pour nous, adhérents du magnétisme, le fait est clair et indiscutable, mais lui, Raspail, comment va-t-il essayer de nous le faire comprendre ?

« Lorsque deux personnes sont en contact, l'équilibre tend à s'établir dans leur état de santé : ainsi supposez une personne saturée de mercure par l'abus du traitement mercuriel; si d'elle s'approche, jusqu'au contact, une personne parfaitement saine, le corps de celle-ci humera le mercure renfermé dans le corps de l'autre jusqu'à ce qu'il soit également répandu dans les deux corps. La personne primitivement affectée sera donc débarrassée d'une grande quantité du poison minéral.

« Et cela, dit-il, est aisé à comprendre : l'élément de corruption dissous et concentré dans une certaine quantité de sang se délaie et perd de son degré d'intensité suivant la quantité de sang qui vient se mettre en contact avec le premier.

« C'est pourquoi la peau *toute chaude* d'une bête quelconque appliquée sur votre corps s'emparera de l'élément vicieux qu'il renferme jusqu'à parfait équilibre. »

Et pourquoi, je vous prie, M. Raspail, faut-il que le sang ou la peau de la bête soient chauds ? Vous qui voulez tout expliquer, comment glissez-vous sur cette condition de chaleur vitale, qui est une condition *sine quâ non ?*

Si ce n'est que la chaleur abstraite qui est nécessaire, eh ! mon Dieu, nous la donnerons artificiellement à votre peau de bête. Mais alors l'effet ne se produira plus !

Comment ! ce n'est donc pas la chaleur en elle-même, la pure, la seule, l'unique chaleur, qui guérit ?

C'est donc quelque autre chose que vous redoutez de nommer et dont la chaleur n'est qu'un état symptômatique ?

Oui, ce qui guérit, ce n'est pas le sang ni la peau chaude, ou plutôt la faculté d'absorption de la peau et du sang à tel degré thermométrique, c'est le fluide vital qui s'échappe, comme par évaporation, de ces matières séparées de la source de vie et dont votre corps bénéficie, réellement alors par voie d'absorption.

Si ce n'était ce fluide vital qui se dégage de la peau en train de mourir, et qui ne s'y retrouverait plus, à cause

de cela, dans quelques heures, qu'importerait d'employer cette peau maintenant plutôt que tout à l'heure, puisque la chaleur intrinsèque, Raspail vous le dira lui-même, n'a pas la propriété curative?

Et, d'ailleurs, prenez un chat bien portant, enfermez-le dans une température glaciale, puis, lorsqu'il aura la peau suffisamment froide, arrachez-la pour vous l'appliquer sur le corps.

Avec la peau froide vous obtiendrez le même résultat qu'avec la peau chaude.

Et voyez vers quel abîme nous pousse Raspail. Imaginez que le monde le considère comme son oracle. Ne voyez-vous pas la société devenir impossible et l'homme fuir son semblable avec une farouche défiance?

Le corps sain absorbe la corruption. Vite cachons-nous dans des lieux reculés, loin de tout contact! Revenons aux glands de nos pères! Femmes, votre rôle est terminé sur cette terre, nous n'aurons plus de génération.

Parlez-moi au contraire du magnétisme. Il ne veut pas, lui, que la corruption souille, gangrène, la pureté; il veut que la pureté purifie la corruption.

Et il a bien raison; où en serions-nous, bon Dieu, sans cela! Au moins le magnétisme n'est pas incompatible avec l'esprit de charité. Ne vous sentez-vous pas prêt à sauter au cou de vos amis pour les embrasser, dans le secret espoir de bénéficier, s'il y a lieu, de la richesse de leur tempérament, sans craindre de les infecter, en échange!

— Votre journal a déjà donné l'hospitalité à une étude sur le haschisch. Avez-vous lu, sur ce sujet, le poëme en prose de Charles Baudelaire, le bizarre, le terrible écrivain, le vrai magicien ès-lettres?

Ce poëme, qui a paru sous ce titre : *Les Paradis artificiels*, est une étude savante, d'une agréable fantaisie, morale, pleine du plus piquant intérêt. Si vous voulez le reproduire, je m'engage à vous l'adresser en feuilleton de mois en mois.

L'ouvrage est de 65 pages du format de la bibliothèque

à 3 francs de Michel Lévy (c'est, par conséquent, plus petit que le format de votre journal.)

J'ai la conviction que vos lecteurs, même après ce que vous avez déjà publié sur le haschisch, trouveront le plus grand intérêt à lire les *Paradis artificiels*, ouvrage peu connu, mais plein de charmes.

Tout à vous, votre bien dévoué

L. CABANE.

Discours prononcé par le professeur Dr François Guidi

Dans la première séance de Magnétologie donnée dans la Salle Bossel, à Bucharest le 27 Janvier 1871

Ce n'est pas à un entretien amusant que j'ai eu l'honneur de vous inviter; mais à une séance d'études sérieuses et d'observations scientifiques, dans laquelle je me propose de vous présenter les plus merveilleux phénomènes de la sublime et humanitaire découverte de Mesmer, du magnétisme animal et du somnambulisme magnétique.

A ceux qui repoussent le Mesmérisme, parce qu'il est devenu dans les mains des charlatans un moyen d'exploitation et de fraude, je réponds que le charlatanisme, cette lèpre hideuse, a envahi le domaine du magnétisme, comme il a envahi et envahira toujours celui de toutes les nouvelles découvertes.

Mais ne peut-on examiner une doctrine sans s'occuper de l'indignité de ceux qui la prêchent faussement?........ Ne peut-on pas laisser les charlatans pour ce qu'ils valent, les fausses sybilles pour ce qu'elles sont, et aller dégager les vérités importantes qui se mêlent à leurs aberrations ou à leurs mensonges?... Derrière la fausse science, il y a, je ne crains pas de l'affirmer, une science réelle; au milieu des extravagances et des égarements, il y a des faits extraordinaires, des facultés étonnantes, de véritables merveilles.

C'est à l'école des faits que l'on apprend à connaître la vérité; c'est par l'observation de ce qui se manifeste à nos sens que nous pouvons parvenir à découvrir les arcanes que la nature dérobe à notre premier aperçu. Souvent les théories les plus brillantes sont dues à l'observation des faits les plus simples.

Dans ce siècle où toutes les écoles ont écrit sur leur drapeau, en lettres de lumière, le mot *progrès*, pourquoi au mot *magnétisme* des esprits vétilleux, moutonniers, se sont-ils récriés, sans même vouloir donner de bonnes raisons pour motiver leur opiniâtre incrédulité?...

Eppure si muove, a dit *Galilée.*

Et pourtant le magnétisme existe! Et pourtant le jour est proche où l'humanité toute entière sera heureuse de profiter de ses grands bienfaits!

Cette étude est non-seulemet la magie de la science, mais encore la science de la magie. Toutes les intelligences d'élite de l'antiquité, spécialement parmi les Indiens et en Egypte, visitaient cette source d'émotions et de merveilles, et demandaient à ce sphinx, à cet oracle, l'explication des énigmes et la clef des mystéres. Chez les Grecs, il y avait, dans le temple d'Esculape, les *dormeurs (somniatores)* que les disciples de ce dieu magnétisaient, et dont ils se servaient pour découvrir les causes des maladies et en indiquer les remèdes. Les apôtres du christianisme *posaient les mains sur les malades et les malades étaient guéris.*

Dans les temps modernes, après les études du grand médecin-philosophe Mesmer, le temple du magnétisme n'est pas déserté. Il y a des croyants qui pratiquent le culte. Il y a des courages qui commandent l'estime. Il y a des partisans célèbres, médecins et sommités dans la science : les Commissaires qui ont signé en 1831 le Rapport de l'Académie royale de Médecine de Paris, qui assura une éclatante victoire au magnétisme : et Deleuze, Rostan, Georget, Husson, Cloquet, Broussais et Arago en France; Frank, Kiesser, Hufeland, Lippich et Reichenbach en Allemagne; Despine en Savoie; Jobard en Bel-

gique; Grégory en Ecosse; Eliottson et Esdaille en Angleterre; Panizza, Malfatti, Orioli et Verati en Italie, et mille autres savants qui ont reconnu la vérité et l'importance d'une doctrine qui a déjà rendu tant de services à l'humanité souffrante.

Que les ennemis du magnétisme vital-humain s'évertuent dans leur suffisance et leur mépris; que les bateleurs empiriques exploitent la crédulité du public; que des cerveaux débiles s'amusent dans leurs nébuleuses rêveries; mais toujours il y aura des mains pures et des cœurs charitables qui feront descendre la santé sur les malades par des *passes magnétiques;* des voix éloquentes qui proclameront les immenses avantages apportés par la lucidité du somnambulisme. A la clarté de cette lumière, qui laisse voir des horizons ignorés, des perspectives inconnues, l'âme, se dégageant en partie de la matière, montre son origine immortelle et divine; extatique, pélerine éthérée, elle semble s'élever jusqu'au trône de l'Eternel, voyage à travers le temps et l'espace et nous apporte de sublimes inspirations et révélations.

C'est la foi, c'est la loi du Magnétisme que j'aime à voir proclamer sans cesse, parce que cette loi est loi d'amour et d'harmonie; parce que cette croyance élève l'esprit en donnant le génie de la forte volonté et de la bienveillance fraternelle; soulage les souffrances humaines; est lumière parmi les ténèbres pour abattre les superstitions et les préjugés. Avec le courage et l'enthousiasme de la conviction, à ce principe j'ai consacré mes longues études, mon avenir, ma vie toute entière. Convaincu par les faits de la vérité et de l'utilité de la plus belle découverte des temps modernes, c'est par les faits que je me propose de convaincre les autres. Pour la bonne réussite de mes expériences, étant dans ce cercle homogène et vraiment magnétique, je compte sur votre sympathie, sur vos dispositions bienveillantes. Cherchons le vrai, cherchons les moyens de faire tout le bien possible, étudions ensemble le perfectionnement physique,

intellectuel et moral, qui un jour sera l'effet immanquable des forces magnétiques bien étudiées et généralement appliquées.

Prof. F. GUIDI.

La nouvelle orthographe.

Programme officiel (1).

Nous avons annoncé, dans le *Magnétiseur* de Novembre dernier, la prochaine publication d'un nouveau journal, ami du progrès et disposé par conséquent à combattre la routine médicale et à plaider la cause du magnétisme. Les événements politiques ayant retardé son apparition, le comité de rédaction vient de publier, en attendant et par une heureuse idée, un *programme spécimen* de cette réforme orthographique, adoptée par des néographes compétents de la Suisse et de l'étranger. En sorte qu'en parcourant les 46 pages qui composent cette brochure, le lecteur a, du même coup sous les yeux, le précepte et l'exemple, la règle et son application typographique.

Dans un moment où l'ignorance des peuples qui se donnent ou qui acceptent des gouvernements personnels est si cruellement châtiée, tout ce qui peut chasser plus rapidement la nuit des cerveaux humains et activer l'élévation du niveau intellectuel des multitudes, doit être accueilli avec faveur. Or la suppression des difficultés orthographiques est évidemment dans ce cas, puisqu'elle détruit le principal obstacle à la vulgarisation de la *lecture* et de l'*écriture*, conditions premières de tout développement intellectuel.

Pour ne parler que de la France, où la moyenne de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est de *33 pour cent*, ce qui donne un total de plus de *dix millions* de citoyens totalement incultes, quelle portée immense n'aurait pas la diminution de ces déplorables ténèbres, causes de tant de

(1) In-12, de 46 pages, en vente à Lausanne et à Genève, au profit de la Société néographique suisse et étrangère. Prix 50 c.

malheurs privés et publics? Voilà pourquoi la transformation de l'orthographe savante ou greco-latine, en orthographe *populaire*, doit être considérée comme un pas bien plus grand qu'on ne se l'imagine, sur le chemin du progrès moral et du progrès matériel des multitudes. Deux alliés puissants hâteront le succès de cette réforme : l'intervention des *femmes* et celle des *travailleurs*, qui y sont plus particulièrement intéressés. Sauront-ils profiter de l'occasion et ne pas rester plus longtemps inactifs?

Un nouveau magnétiseur à Genève.

M. Lafontaine fils, qui, en Août dernier, s'était enrôlé dans l'armée pour combattre l'invasion des Prussiens, étant rentré dans Paris aux préliminaires de la paix, fut obligé, il y a un mois, de s'échapper comme un criminel pour éviter d'être conduit à Mazas par les agents de la Commune, auxquels il refusait tout service comme garde national pour aller combattre l'armée de l'ordre.

M. Lafontaine fils exerçait le magnétisme depuis plusieurs années à Paris, où il avait fait de fort belles cures.

M. Lafontaine fils, arrivé à Genève, se propose de continuer avec dévouement sa profession de magnétiseur.

Il a institué un **traitement magnétique gratuit,** depuis **onze heures jusqu'à une heure,** et déjà plusieurs malades ont éprouvé les bienfaits de son action.

Plein de santé, jeune (37 ans), ayant des connaissances acquises, et s'appuyant sur la vieille expérience de son père, M. Lafontaine fils peut et doit faire beaucoup de bien à tous ceux qui s'adressent à lui. Il demeure **rue de Malagnou, n° 1, au 1er, maison Challet-Venel.**

M. Ch. Lafontaine père continue ses traitements magnétiques, rue du Mont-Blanc, 9.



N° 4. Avril 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — Des causes morales des maladies, par Ch. Lafontaine. — Opinion de Charles Fourier sur le Magnétisme. — Correspondance, par M. Cabane. — La transfusion du sang. — Un charmeur de reptiles. — Un cheval boiteux guéri par une prière et par le Magnétisme. — Opinion, par Lafontaine. — Un nouveau Magnétiseur.

Des causes morales des maladies.

Nous avons cité dans le numéro précédent du journal la guérison d'une paralysie, faite à l'aide du magnétisme par le docteur Despine, à Aix, en Savoie, en 1836 et 1837.

Cette paraplégie, qui devenait une paralysie générale de tout le corps, qui avait résisté à tous les moyens que la science possédait et à l'application intelligente des eaux d'Aix, réputées excellentes pour les paralysies, devait être la conséquence d'un état nerveux tout particulier, qui n'a pas été et qui n'est pas encore aujourd'hui ni expliqué, ni assez étudié. Les causes en sont encore ignorées, ou du moins personne, jusqu'à ce jour, ne les a indiquées. Il serait pourtant bien intéressant pour la science et pour l'humanité que les recherches de ces causes eussent lieu d'une manière suivie.

Les médecins en réputation, sommités de la science, qui sont généralement appelés dans des cas pareils, sont trop envahis par une nombreuse et riche clientèle, qui réclame les secours de leurs lumières, pour pouvoir se consacrer à étudier les causes d'une maladie pareille, qui demande des soins assidus de tous les jours, et pendant

longtemps, par la diversité des phénomènes qu'elle présente, par les accidents instantanés qui lui sont inhérents, qui bouleversent, renversent toutes les lois établies jusqu'à ce jour par la physiologie, que messieurs les savants regardent comme immuables.

Ces messieurs devraient enfin se décider à reconnaître que, n'ayant étudié que la matière, ils n'ont jamais rien compris à la nature de l'homme, à sa vie double, à l'influence d'une des parties sur l'autre. N'ayant jamais trouvé sous leur scalpel que la matière, qui, analysée chimiquement, leur donne tant de carbone, tant d'azote, tant de fer, etc. N'ayant jamais trouvé ce fluide nerveux, vital, impondérable, insaisissable, qui est l'intermédiaire entre les deux parties, qui les lie, qui les anime en les vivifiant même par le mouvement; ils n'ont jamais pu, ils ne pourront jamais comprendre ni expliquer la vie tant qu'ils ne voudront point admettre que l'homme est un composé de deux parties distinctes entre elles, qui se dominent l'une l'autre, selon qu'elles ressentent l'une ou l'autre les impressions, soit extérieures, soit intérieures, soit matérielles et physiques, soit psychologiques et spirituelles.

L'homme, étant un composé, doit ressentir de deux manières, analogues à sa double nature, soit dans l'état normal de santé, soit dans l'état anormal de maladie.

Les médecins ne traitent généralement une maladie que d'après les symptômes qu'ils reconnaissent dans la matière; ils tiennent peu ou point de compte de ces effets moraux, qui bouleversent une constitution des plus fortes, et qui en font leur esclave. Les médecins ne connaissent point le moteur de la vie : ils le cherchent où il n'est pas, et, dans leur impuissance à le trouver, ils le nient. Ils devraient se souvenir cependant que tout ce qu'ils ont déclaré faux a, depuis, été reconnu vrai.

Dans la vie commune de l'homme, l'esprit ou l'âme, si l'on préfère ce mot, joue un rôle important, si ce n'est le principal. Si l'âme est atteinte par une émotion, un sentiment, etc., le corps ou la matière en éprouve à l'instant le contre-coup, Ainsi nous voyons des épilepsies, des

convulsions, des folies, etc., se déclarer à la suite de frayeurs ou de chagrins ; nous voyons même des éruptions sur tout le corps produites par la même cause; nous voyons aussi des personnes prendre le choléra, la petite vérole, en apprenant que ces maladies sévissent dans la localité qu'elles habitent. On voit au contraire des hommes dont l'esprit est fort et courageux, toucher, soigner ces malades, respirer sans crainte tous les effluves viciés, tous les miasmes fétides qui s'exhalent de ces malades, et n'en être affectés d'aucune manière.

L'esprit domine la matière : c'est pourquoi la science médicale, qui ne peut attaquer que la matière, éprouve tant d'échecs. Elle voit la maladie, elle en reconnaît les symptômes, mais elle ne voit pas la cause. Cette cause impalpable lui échappe. Quand donc la science, qui ne voit partout que l'action de la matière, tiendra-t-elle compte de l'élément spirituel? quand voudra-t-elle reconnaître l'action indépendante de l'esprit, et le rôle important qu'il joue dans l'économie ?

Ainsi, dans la maladie d'Estelle, il y avait une cause insaisissable pour les médecins, parce qu'elle était dans l'esprit ; nous en avons la preuve par l'état dans lequel Estelle se trouvait lorsqu'elle était magnétisée, état qui lui donnait la force de marcher, de se lever, de manger et de boire comme tout le monde, ce qu'elle ne pouvait plus faire aussitôt réveillée et sortie du somnambulisme. Quelle était cette cause? elle n'était pas physique, assurément. Quelle était donc cette cause immatérielle? quelle était cette pensée? cette abstraction? comment pouvait-elle agir pour provoquer cette paralysie, cet état indéfinissable, que tant d'hommes de science ne purent combattre avec succès? que se passait-il dans ce corps, qui n'était plus, pour ainsi dire, qu'un cadavre, avant que le magnétisme, provoquant le sommeil et le somnambulisme, ne le relevât, fort, insensible au froid, agissant, marchant, vivant? Etait-ce la matière qui avait subi cette transformation? Non, puisqu'au réveil, quand le magnétisme cessait, l'inertie, la paralysie et les douleurs repa-

raissaient aussi intenses. Qu'était-ce donc ? quelle était la cause de ces phénomènes ? quel sera le médecin qui, le bistouri à la main, en disséquant ce petit corps, trouvera la cause que nous cherchons ?

Non, il faut nous résigner ; le médecin ne reconnaissant que la matière, n'attaquant que la matière, ne peut nous être d'aucune utilité ; il faut chercher ailleurs, il faut chercher en nous-même, pour trouver cette cause immatérielle, cet esprit, cette âme, qui, dominant la matière, la fait mouvoir, ou la paralyse à son gré.

Les anciens philosophes attribuaient tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre ou expliquer à la puissance divine. Ils étaient de meilleure foi que les philosophes de nos jours, qui trouvent plus simple et plus court de nier les faits qu'ils ne peuvent expliquer.

Si nous connaissions mieux les lois de la vie, si nous pouvions pénétrer tous les mystères de l'action vitale, si les incompréhensibles et merveilleuses fonctions du système nerveux nous étaient toutes révélées, les faits les plus extraordinaires ne seraient plus pour nous que de simples phénomènes physiologiques.

Instrument direct des facultés intellectuelles et morales, le système nerveux est, pour ainsi dire, l'homme tout entier : c'est celui qui reçoit toutes les impressions, qui commande tous les mouvements ; c'est lui qui anime les innombrables ressorts dont le jeu constitue le mécanisme de toutes les fonctions ; les fibres nerveuses pénètrent toutes les autres fibres organiques, et il n'est pas une action vitale qui n'ait sa cause, son point de départ, sa raison d'être dans une fibre nerveuse ; il n'en est pas une qui ne trouve partout, dans l'arbre nerveux, une route ouverte dans tous les sens.

Le système nerveux n'est pas cependant le principe direct de toutes les actions vitales ; il n'est que l'instrument matériel d'un être doué d'une nature plus noble et plus élevée, d'une substance immatérielle, en un mot, d'une AME, vérité démontrée par la raison et le sentiment ; cependant il n'en est pas moins certain que l'AME ne peut

rien, dans cette vie terrestre, sans le secours du système nerveux, dont l'action et la coopération sont indispensables dans toutes les manifestations du sentiment et de la pensée. La vie insaisissable pour nous, au point de vue du principe dont elle émane, ne peut nous laisser pénétrer quelques-uns de ses secrets que par l'instrument qui en transmet les actes. C'est dans cet instrument que nous pouvons prendre, en quelque sorte, *l'âme* sur le fait. En descendant ainsi de la métaphysique à la physiologie, toutes les manifestations de *l'âme*, les miracles du sentiment et de la pensée, se réduisent à des actes organiques, et les influences morales et les influences physiques ne sont toutes que des mouvements matériels qui agissent réciproquement les uns sur les autres.

Nous pouvons concevoir de cette manière, comment un sentiment, une émotion, une pensée, peuvent produire des effets physiques quelquefois saisissants, puisque tout se réduit à des actions cérébrales qui retentissent simultanément ou successivement dans divers appareils organiques. Si la physiologie avait atteint ses dernières limites, si, par un progrès que l'esprit seul conçoit, il ne nous échappait aucun des innombrables rapports qui peuvent s'établir entre les divisions et les subdivisions des fibres de l'arbre nerveux et celles des autres appareils organiques, nous trouverions tous les secrets de l'âme dans les mouvements qu'elle commande, alors nous connaîtrions la cause et l'enchaînement de tous les faits; nous les verrions naître, se propager et se correspondre, suivant les lois prévues; ils perdraient à l'instant le caractère merveilleux qui tient à l'ignorance, qui nous en dérobe la source ou la filiation.

(La suite au prochain numéro).

Ch. Lafontaine.

Opinion de Charles Fourier sur le Magnétisme.

Le génie du fondateur de la doctrine sociétaire n'est demeuré étranger à aucun des éléments essentiels de la

nature humaine. Un de ses disciples, M. Harel, membre fondateur des sociétés phrénologiques de Paris et des Côtes-du-Nord, s'exprime ainsi, au sujet du *magnétisme*, dans un ouvrage trop peu connu, et qui mériterait d'être lu attentivement par les amis du bien public (1).

« Notre état social est si mal organisé, que l'intérêt particulier est toujours en opposition et en combat avec l'intérêt général ; il met perpétuellement l'homme aux prises avec sa conscience, et, comme avant tout, il faut vivre, les médecins s'opposeront tant qu'ils le pourront à l'emploi d'un moyen si simple, quelquefois si prompt, et presque toujours d'une merveilleuse efficacité.

« Cependant ce sont presque tous des hommes de mérite, dont j'ai toujours recherché la société. C'est la classe où j'ai trouvé le plus de véritable philanthropie, le plus de connaissances positives et le plus de philosophies dans l'esprit ; ce sont les plus avancés parmi les avancés. Dans une association, les médecins peuvent être payés en raison de la conservation de la santé ; et dans la nôtre, où ils seront payés à l'année, ils n'auront pas intérêt à prolonger la maladie ou à ne pas employer les meilleurs moyens curatifs.

« Un homme au coup-d'œil d'aigle, un homme qui (je le crois) possédait aussi la seconde vue, Charles Fourier, dans son *Nouveau monde industriel*, après avoir trouvé par son système des analogies dans le sommeil somnambulique et dans la lucidité des somnambules les plus fortes preuves de l'immortalité de l'âme ; après avoir dit qu'on n'avait pas jusqu'à ce moment su utiliser, de la manière la plus heureuse, un agent qui ne pouvait d'ailleurs recevoir toute sa perfection que dans les phalanstères, s'exprime ainsi :

« Le magnétisme, quoique moyen très-certain, et qui
« sera généralement employé en harmonie, ne peut pas
« faire de progrès en civilisation. Il est trop entravé par
« des vices matériels inhérents à cette société.... Mais il

(1) *Ménage sociétaire* ou moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense. In-8o de 212 pages, 1839, librairie sociale, rue de l'Ecole-de-Médecine, 4, à Paris.



« sera en grande vogue, en grande utilité dans l'harmonie.
« A cette époque, les médecins seront trop riches pour
« s'alarmer, comme à présent, de la découverte des remèdes.
« Leur bénéfice alors s'établira en raison de la santé géné-
« rale; ils n'auront plus à redouter, mais à désirer l'in-
« vention d'antidotes efficaces dont s'effraie la cupidité
« civilisée. »

M. Harel ajoute un peu plus loin :

« Le célèbre Pigault-Lebrun, qui est mort ayant quatre-vingt et quelques années, écrivait aux rédacteurs de l'*Hermès magnétique*, que c'était au magnétisme qu'il devait le recouvrement de ses forces et sa longévité; il l'appelait sa *fontaine de Jouvence.* »

« Le duc de Grammont, capitaine des gardes, avait, en 1830, par l'emploi du même moyen, recouvré un si grand surcroît de forces, que Charles X, tout étonné de le voir suivre sans fatigue toutes ses chasses, lui demanda la cause d'un si grand changement; et si le duc de Grammont a dit la vérité au docteur qui le magnétisait, Charles X devait aussi en faire l'essai. Quant au docteur, il suffit de dire que c'était Chapelain, pour n'avoir aucun doute de sa véracité; c'est un franc et loyal Breton incapable de mensonge et de charlatanerie. »

« .... J'avais été toute ma vie sceptique et moqueur au sujet du magnétisme, et je crois que j'aurais toujours résisté, si je ne m'étais décidé à opérer moi-même. J'ai beaucoup magnétisé et j'ai eu le bonheur de faire des somnambules d'une rare lucidité, qui voyaient dans le temps et dans l'espace, ce que les Ecossais appellent la seconde vue. Je ne parlerai pas des nombreuses guérisons que j'ai obtenues, soit directement par le magnétisme, soit indirectement par mes somnambules; mais j'affirme hautement que le magnétisme n'est point une chimère. »

« Plus tard ce sera la médecine de famille. »

« Combien sont curieux les phénomènes magnétiques! combien ils sont dignes de la méditation du philosophe! n'y eût-il que l'action de la pensée sur la pensée, des réponses précises faites vocalement à des demandes faites

mentalement! il faut nécessairement qu'on soit spiritualiste quand on a vu de pareils faits. »

« Quant aux vieillards, voici les conseils utiles que je leur adresse : Ne magnétisez pas, ou faites-le avec beaucoup de modération; en magnétisant, on donne une partie de ce fluide vital, qui est plutôt en moins qu'en plus chez les personnes d'un âge avancé. J'ai été victime de mon zèle à cet égard; c'est pourquoi j'en ai abandonné tout à fait l'exercice.

« Mais si vous trouvez une personne dans la vigueur de l'âge, et jouissant d'une bonne santé, d'*une moralité reconnue* et d'une grande bienveillance, priez-la de vous magnétiser; soit que vous cherchiez à recouvrer des forces qui vous abandonnent, soit que vous cherchiez le moyen de guérir une foule de maladies chroniques, qui font souvent le désespoir des malades, vous pourrez en obtenir les plus heureux résultats. (Pag. 80 à 93.) »

Correspondance.

NIMES.

Monsieur,

J'ai reçu les numéros de Juin et de Juillet de votre journal le *Magnétiseur*.

Le premier m'est parvenu pendant mon séjour à Vichy, et le second a été pour moi le signal de votre retour à Genève; car j'avais appris votre absence par M. Barthélemy.

Je me hâte donc de vous remercier doublement: et pour le journal et pour la connaissance de M. Barthélemy, que je vous dois.

Il vous aura probablement fait part de notre tentative infructueuse de magnétisation sur un sujet rebelle.

Après quinze jours d'efforts nous n'étions parvenus qu'à un sommeil magnétique rarement amené, mais constaté par des épreuves d'insensibilité.

Ce sujet, que nous avons abandonné, est le même dont je vous ai déjà parlé, et qui, à mon premier essai de

magnétisation, fut pris de contractions violentes accompagnées de sanglots et de larmes.

Durant mon séjour à Vichy, j'ai eu à me féliciter de la connaissance de M. Barthélemy; car, en suivant ses instructions, j'ai pu guérir, presque instantanément, deux migraines, et, à deux reprises, des douleurs d'estomac produites par une mauvaise digestion.

Nous avons ici un homme qui, comme le docteur anglais dont parle votre numéro de Juin, comme le zouave Jacob, comme Jésus-Christ, et bien d'autres, guérit immédiatement par l'imposition des mains et par le contact.

Seulement il a une spécialité: il ne guérit que les entorses et les foulures. Ne pourrait-il pas guérir d'autres maux s'il prenait la peine d'essayer ?

Je connais ce sorcier. Il a la physionomie dure : le nez a la forme du bec de l'aigle, le front large et plat révèle une puissante volonté; les sourcils droits et fortement accentués surplombent des yeux caves d'où jaillit, sans effort de sa part, je ne sais quoi de sévère et de pénétrant.

Contraste bizarre : cet homme qu'on pourrait, avec de pareils traits, croire audacieux et méchant, a la douceur et la timidité d'une jeune fille.

Pourquoi ?

Peut-être sent-il sa puissance et craint-il d'incommoder de son influence ceux qu'il approche.

Il guérit le membre luxé par le membre correspondant de sa personne.

Vous êtes-vous foulé le pied droit, c'est avec son pied droit qu'il vous guérira; est-ce votre main gauche qu'une entorse a paralysée, il vous guérira avec sa main gauche.

Guérison radicale, immédiate.

Je connais un jeune homme qui a souffert plusieurs mois d'une entorse: on a épuisé toutes les pommades, tous les cataplasmes, toutes les lotions, que sais-je?

Pas de soulagement : il fallait conserver l'écharpe.

On songe à mon sorcier. Il arrive, salue timidement,

s'assied devant le patient, étend la main une minute, fait une friction en forme de croix sur la partie luxée, et tout est dit.

Le patient remue le bras sans douleur, et jette son écharpe.

Il n'a plus rien senti depuis.

Avec une charge aussi accablante, il y a quelques siècles, mon pauvre sorcier eût pris le chemin du bûcher. Mettre le diable dans les flammes n'est-ce pas le rendre à son élément?

Aujourd'hui le ridicule remplace le bûcher: Le progrès est bien douteux.

Quoiqu'il en soit, nous sommes en quête, avec M. Barthélemy, d'un sujet propice, et il n'est pas si aisé que cela d'en trouver, surtout à Nimes, crétinisée entre toutes par le préjugé.

Si nous avons le bonheur de réussir dans nos recherches, nous ne manquerons pas de vous en faire part et de vous tenir au courant de nos petits exploits.

En attendant que la Fortune (Fors) nous seconde,

Je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre dévoué

L. Cabane.

La transfusion du sang.

M. Raynaud, médecin de Paris, vient de sauver un malade en lui infusant de son propre sang. A ce propos, le docteur Nélaton raconte une curieuse anecdote :

Je pense, dit-il, que cette opération délicate (la transfusion du sang) peut ranimer une personne affaiblie par une abondante hémorrhagie.

Il y a environ vingt-cinq ans, j'étais chirurgien à l'hôpital Saint-Louis. Une nuit, vers deux heures du matin, l'interne de service frappe à ma porte, me réveille, et, un peu effaré, me dit : La jeune malade qui a été délivrée ce matin vient de mourir à la suite d'une abondante perte de sang.

J'étais étendu tout habillé sur mon lit. Je pus donc me rendre immédiatement auprès de la jeune femme. Elle paraissait morte au premier abord.

En regardant de plus près, je m'écriai : — Mais elle n'est pas morte !

En effet, je venais de reconnaître que le cœur battait encore, bien que très-faiblement. Quant au pouls, il était insaisissable.

Je réfléchis un instant sur ce que j'avais à faire, non sans éprouver une certaine anxiété. Enfin, voyant la chaleur abandonner les extrémités, et la malade marcher cette fois vers une mort certaine, je pris une décision. La pensée d'opérer la transfusion du sang traversa mon esprit.

A peine eus-je exprimé tout haut cette pensée que ce fut à qui, parmi les internes qui m'entouraient, m'offrirait de son sang.

Je me souviens d'un excellent gros garçon joufflu, respirant une santé parfaite, mort depuis, hélas ! — car je vous parle de vingt-cinq ans, — qui me dit : « Je vous en prie, prenez moi un peu de sang, j'en ai beaucoup, j'en ai trop. » Ce brave enfant, c'était Dufour. Son père vit encore ; c'est le docteur Dufour, de Villefranche.

Aussitôt je me mis à l'œuvre avec le seul instrument que j'eusse sous la main ; c'était, en petit, celui que Molière a osé produire sur la scène.

Le jeune étudiant fut saigné, et son sang recueilli, maintenu à la température normale qu'il y a dans le corps humain, fut défibriné. Alors j'en pris une certaine quantité dans l'instrument, et, ayant ouvert la veine du bras de la jeune femme, j'injectai à plusieurs reprises, et par petites doses, le sang de mon interne.

Bientôt nous constations que le pouls renaissait comme par enchantement. La chaleur ranimait les membres. Au bout de quelques minutes, la malade ouvrait les yeux et pouvait parler.

On la laissa reposer. Le lendemain matin, j'avais hâte de connaître l'état de notre malade. Tout allait à souhait, et les jours suivants le mieux continua.

Les journaux de l'époque parlèrent beaucoup de ce fait, que je communiquai à la Société de chirurgie.

Longtemps après, je recevais encore de nombreuses communications de mes collègues de la province. Ils me faisaient part d'essais analogues qu'ils avaient tentés sur des malades et qui avaient pleinement réussi.

Naturellement, chaque fois qu'il s'est agi de transfusion, on en a exagéré les bienfaits; il est si difficile de rester dans la mesure, c'est déjà fort beau, on veut mieux encore, et le mieux est l'ennemi du bien.

De tous temps, il s'est trouvé des vieillards qui ont cru pouvoir puiser une nouvelle jeunesse dans un sang d'emprunt. Mais, chez le vieillard, ce n'est pas seulement le fleuve qu'il faut revivifier, ce sont aussi les canaux du fleuve et le reste.

Tenez, ceci me remet en mémoire une anecdote que vous retrouverez dans l'histoire de Sismondi. Il s'agit d'un pape, je ne sais lequel, qui, sur la fin de ses jours, voulut recommencer à vivre. On essaya de la transfusion du sang, et elle ne réussit pas.

Mais voici le plaisant de l'affaire. On prit le sang d'un enfant israélite, soit qu'on n'eût pas trouvé de chrétien qui voulût donner du sien, soit parce qu'on ne voulait pas risquer un chrétien, bien qu'il n'y eût rien à redouter. Toujours est-il que le pape mourut. — C'était justice. — Mais l'on ne manqua pas de dire que c'était le sang d'Israël qui l'avait tué.

La simple et pourtant merveilleuse opération décrite par M. Nélaton fut pratiquée à Lyon, sous nos yeux, en 1851, dans des circonstances analogues à celles où l'a faite l'illustre chirurgien parisien. M. Desgranges opéra; le sang fut fourni par un interne, M. Lardet, aujourd'hui docteur à Thoissey (Ain), et la jeune femme fut sauvée.

(*Salut public*, de Lyon).



Un charmeur de reptiles

Nous lisons dans un numéro du *Banner of Ligth,* de Boston, l'un des organes les plus sérieux et les plus répandus du spiritualisme en Amérique :

« Des Moines, Jowa, 7 Juin 1870.

« Il existe dans notre ville un adolescent qui est par lui-même un des grands phénomènes du siècle. Il peut manier les serpents, les scorpions, les scolopendres, etc., avec une parfaite impunité. Les plus grands serpents à sonnettes sont ses favoris, ses jouets ; il les enroule autour de lui, caresse leur langue fourchue et folâtre avec les dix ou douze écailles bruyantes ou sonnettes qui forment le bout de leur queue ; il porte journellement des scorpions sur sa poitrine, des guêpes dans les manches de sa chemise, et des frelons dans ses poches, sans recevoir la moindre piqûre de ces animaux. A l'aide de quelques paroles magiques il appelle à lui, dans les endroits solitaires de la forêt ou dans tout autre endroit écarté, infesté de reptiles, des quantités de serpents qui lui *obéissent* ; il les prend, les manie, et, à son commandement, ils restent sans bouger du lieu où il les met ; et, bien qu'il s'en éloigne quelquefois pendant plusieurs heures, à son retour, il les retrouve toujours à la même place où il leur a ordonné de rester. Il apprivoise aussi instantanément les souris et les rats les plus sauvages.

« Ce jeune magicien affirme que le pouvoir de charmer les animaux lui est donné par les esprits. »

Un cheval boiteux guéri par une prière et . . . . . par le Magnétisme.

Un de nos amis, que nous connaissons depuis vingt ans, nous contait, il y a quelques jours, qu'il y a soixante ans, voyageant à cheval pour ses affaires, son cheval s'était mis à boiter dans la dernière journée. Arrivé à l'auberge, il envoya chercher le maréchal-vétérinaire, qui pensa que

le cheval avait un fer mal placé. Il y remédia et fut très étonné que le cheval boitât tout aussi bas après le changement qu'il avait opéré.

Notre ami se désolait dans la cour de l'auberge, car il désirait partir le lendemain, et il en voyait l'impossibilité.

Un homme s'approcha de lui et lui proposa de guérir à l'instant son cheval : il accepta avec joie.

L'homme mit la main sur la croupe du cheval du côté où il boitait, et, au bout d'un instant, il récita une prière, passa le pied plusieurs fois sur la jambe et le pied malade du cheval ; tout à coup il s'arrêta et dit : Votre cheval est guéri.

On fit marcher le cheval, il ne boita plus et parut très-content et très-dispos.

Ces deux faits ne nous étonnent nullement, nous avons produit nous-même des faits analogues. Seulement nous ne les attribuons pas aux mêmes causes que ceux qui les racontent; c'est en cela que nous différons avec eux.

Pour nous, l'action de l'homme sur le cheval boiteux est toute magnétique. Quand un animal ou un homme est atteint d'une douleur dans une jambe ou dans un bras, nous posons une main soit sur l'épaule, soit sur la hanche; nous nous concentrons en nous-même pour émettre le fluide vital, comme l'homme qui prie se concentre dans sa prière, qui le met dans le même état que celui dans lequel nous nous trouvons. Lui et nous, agissons avec une volonté intense, le fluide envahit le membre malade, il ramène la circulation interrompue par n'importe quelle cause, il rétablit l'équilibre chez l'homme ou chez l'animal. C'est un fait des plus simples, des plus naturels et qui se présente chaque jour; il n'est donc point nécessaire d'attribuer aux *esprits* ou à des causes surnaturelles ces effets journaliers.

Nous avons guéri des chevaux, des chiens en passant les mains sur les membres douloureux ou gonflés.

Quant aux charmeurs de serpents, c'est aussi par un acte magnétique, la fascination et l'émission du fluide, tant par les yeux que par le son, que ces effets s'obtiennent.

Les reptiles sont eux-mêmes de grands magnétiseurs, de grands fascinateurs; la couleuvre, le crapaud, par le regard, attirent l'oiseau et le font descendre de branche en branche jusqu'au moment où ils peuvent le saisir.

Nous avons fait souvent des expériences sur les reptiles et nous pourrions nous donner, nous aussi, comme charmeur et possédant des esprits à nos ordres. Mais en vérité les hommes sont étonnants, ils préfèrent toujours chercher au dehors et dans un autre monde ce qu'ils ont en eux-mêmes; ils prétendent être religieux en s'appelant spiritualistes ou spirites, et ils ne comprennent pas que leur manière de faire est la négation même du spiritisme avec tous leurs bons ou mauvais esprits. Qu'ils se persuadent donc une bonne fois qu'ils ont en eux un *esprit*, une *âme* qui, dans certains moments, dans de certaines conditions, jouit des facultés qui lui sont inhérentes et qui sont bien supérieures à celles que les spiritistes présentent et accordent à leurs esprits qu'ils divisent en supérieurs et inférieurs.

Descendez des nuages et remontez des caves où vous prétendez rencontrer des revenants, laissez cela aux siècles antérieurs et marchez en avant avec votre raison et votre bon sens. Etudiez-vous, et vous reconnaîtrez que vous possédez en vous une âme, un esprit bien supérieur à tous ceux que vous inventez tous les jours.

CH. LAFONTAINE.

Un nouveau magnétiseur à Genève

M. Lafontaine fils, qui, en Août dernier, s'était enrôlé dans l'armée pour combattre l'invasion des Prussiens, étant rentré dans Paris aux préliminaires de la paix, fut obligé, il y a un mois, de s'échapper comme un criminel pour éviter d'être conduit à Mazas par les agents de la

Commune, auxquels il refusait tout service comme garde national pour aller combattre l'armée de l'ordre.

M. Lafontaine fils exerçait le magnétisme depuis plusieurs années à Paris, où il avait fait de fort belles cures.

M. Lafontaine fils, arrivé à Genève, se propose de continuer avec dévouement sa profession de magnétiseur.

Il a institué un **traitement magnétique gratuit**, depuis **onze heures jusqu'à une heure**, et déjà plusieurs malades ont éprouvé les bienfaits de son action.

Plein de santé, jeune (37 ans), ayant des connaissances acquises, et s'appuyant sur la vieille expérience de son père, M. Lafontaine fils peut et doit faire beaucoup de bien à tous ceux qui s'adressent à lui. Il demeure **rue de Malagnou, nº 1, au 1er, maison Challet-Venel.**

M. Ch. Lafontaine père continue ses traitements magnétiques, rue du Mont-Blanc, 9.



No 5. Mai 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Le numéro de Mai ne paraissant qu'en Juillet, nous en profitons pour indiquer que l'intérêt des obligations du journal LE MAGNÉTISEUR, échu le premier Juillet 1871, sera payé à présentation du coupon, dès le premier Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le premier Juillet 1871, se fera devant les porteurs des obligations, le 10 Juillet, à trois heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire, qui pourra assister alors au tirage.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

Des causes morales des maladies

Suite (1).

L'étude de l'homme a été de tout temps l'objet des plus profondes méditations, et le célèbre précepte : — *Nosce te*

(1) Voir le numéro d'Avril.

ipsum, — prouve que l'antiquité la plaçait au premier rang.

Étudier l'homme dans sa vie, nous semble l'unique moyen d'arriver à le connaître; mais pour y parvenir, il faut savoir d'abord ce que c'est que la vie, et malheureusement, à cet égard, nous avons peu de lumières. Il est hors de doute que la nature contient dans ses éléments le principe de la vie individuelle de tous les êtres; mais quels sont ces éléments? La physique ne nous l'apprend pas. Et il semble que ses hautes théories devraient commencer par là, pour en déduire ensuite l'explication des composés. La physiologie manque de base et se trouve réduite dans ses systèmes à nous indiquer les effets à la place de leur cause, en nous montrant la vie dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit.

La vérité est qu'on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, et qu'on ignore même de quel élément elle se compose.

Cependant, la cause du mouvement et de la chaleur semble être le principe de la vie, et les physiciens, en abandonnant la découverte des mouvements premiers, ont réduit la théorie de la lumière et de la chaleur à de vaines hypothèses, qu'eux-mêmes ne présentent plus comme des vérités absolues. Cependant la physiologie, en attendant qu'elle sache ce que c'est que la vie, prend pour point de départ le jeu de l'organisation sans en connaître le moteur, et se borne à fonder ses systèmes sur des effets dont la cause reste ignorée. La phychologie est encore moins avancée; car faute de lumières sur l'union de l'être spirituel à la matière, elle s'est trouvée réduite à étudier les facultés de l'intelligence, comme si elles s'exerçaient indépendemment du corps, tandis qu'elles n'agissent ici-bas qu'au moyen des organes.

Ainsi la physique renonce à chercher l'élément du mouvement, qu'elle ne sait où trouver, et cependant le mouvement est l'agent universel de la nature.

La physiologie ignore ce que c'est que la vie, dont elle prétend expliquer les phénomènes; et la phychologie, ne

connaissant pas l'union de l'esprit à la matière, étudie les facultés spirituelles, comme si l'on rencontrait quelque part, sur la terre, des âmes agissant sans corps.

Tel est l'état de l'instruction : il me semble qu'il n'a rien d'assez satisfaisant pour justifier le dédain avec lequel on accueille les explorations tentées dans de nouvelles voies.

Sentir et penser sont des facultés que notre âme exerce sur la terre tant que la vie la retient dans un corps. Ces facultés sont spirituelles, et par leur nature diffèrent tellement des propriétés de la matière, que l'accès leur en serait impossible sans le secours des organes. Sans eux, en effet, tous les efforts de la volonté ne dérangeraient pas un atôme.

Les facultés spirituelles, qui n'ont aucune action immédiate sur la matière, manifestent par là même, une nature essentiellement différente.

La faculté de sentir a deux usages ; elle nous rend aptes à recevoir des sensations et à en provoquer ; et cet échange de sentiments, quoiqu'il ne se manifeste, en ce monde, que par l'intermédiaire des corps, n'en appartient pas moins exclusivement aux âmes.

Il est nécessaire de bien distinguer l'usage de ces deux natures de sensibilité ; car les fonctions de la sensibilité sensuelle nous arrivent du dehors, tandis que les émotions de la sensibilité morale naissent intérieurement. Les premières sont dues à l'action du corps sur l'âme, et les secondes à la réaction de l'âme sur le corps. La vie, en leur servant d'intermédiaire, se partage aussi en deux modifications dont l'une appartient au mouvement organique, et l'autre obéit à la volonté.

La première de ces modifications vitales est connue sous le nom de *fluide nerveux*. Celui-ci met notre sensibilité sensuelle en rapport avec l'affectibilité organique. Tant que nous sommes ici-bas, notre sensibilité sensuelle, enveloppée dans le fluide nerveux, ne s'exerce qu'à l'occasion des objets terrestres, dont il traduit les impressions en sensations que notre âme reçoit aussitôt; tandis que

les émotions de l'âme sont traduites en mouvements physiques pour le corps.

Les sensations de la sensibilité sensuelle nous attachent à la terre et bornent nos désirs aux intérêts matériels de la vie; nos affections morales, au contraire, nous les font souvent oublier et nous atteignent quelquefois avec tant de puissance qu'une mort soudaine en est le résultat; car c'est ainsi qu'on meurt de douleur ou de plaisir.

L'homme, dont l'intelligence s'est développée dans l'étude des hautes sciences dues à la sensibilité sensuelle, telles que les mathématiques et l'astronomie, conçoit difficilement, pour l'ordinaire, la spiritualité de son âme, tandis que celui que des affections morales dominent, la sent davantage et la comprend mieux. Cela vient de ce que le premier nourrit ses pensées dans les relations du corps avec l'âme, et le second dans celles de l'âme avec le corps.

La sensibilité sensuelle est passive, et notre volonté a peu d'empire sur les sensations qu'elle nous procure; car le fluide nerveux auquel nous les devons, est soumis aux lois d'une circulation organique qui appartient exclusivement au corps.

La sensibilité morale, au contraire, est active; elle reçoit l'influence de la volonté et lui obéit jusqu'à un certain point, en sorte que nous pouvons en diriger l'emploi; soit en nous y livrant, soit en nous y refusant.

Sentir, c'est exister passivement; mais aimer ou haïr, c'est vivre, c'est faire un usage actif de son existence; et l'âme est libre de donner à son existence l'emploi que sa volonté détermine.

La puissance de penser appartient à l'âme; mais le travail des pensées se fait dans le cerveau, et chacun sait que l'exaltation morale exerce un puissant empire sur le corps.

Une pensée peut désorganiser la vie, provoquer des accidents et des maladies sérieuses devant lesquelles la médecine reste impuissante, la cause étant morale.

De même, les affections morbides des principaux orga-

nes de la vie, telles que ceux de la poitrine, du foie, et surtout de l'utérus chez les femmes, réagissent puissamment sur le moral des malades.

De même aussi, quand l'âme veut s'abandonner à sa sensibilité, au lieu de retenir la vie, elle la livre et la laisse échapper sans faire un effort pour la retenir. Les accidents dépendant du mal physique sont provoqués et compliqués par cet abandon du moral qui ne réagit plus et laisse éteindre la vie.

C'est ainsi que chez une de nos malades paralytiques, Mlle de Landerset, dont l'exaltation morale et la sensibilité étaient extrêmes, une pensée vint un moment détruire tous les bons effets du magnétisme. J'étais, après quelques mois, parvenu à la faire marcher (1), à faire même des promenades sans fatigue, lorsque, le lendemain d'une assez longue course, ses forces commencèrent à diminuer, et bientôt elle ne put se soutenir sur ses jambes.

Ne comprenant rien à cette rechute sans motifs apparents et voyant la jeune malade d'une tristesse morne, j'engageai la mère à interroger sa fille, qui, après bien des difficultés, lui avoua qu'elle avait été saisie par des scrupules religieux et qu'elle ne voulait plus continuer le magnétisme. La pauvre mère, qui avait eu l'espérance de voir sa fille guérie, pleurait et se désolait.

J'allai voir le Directeur de la malade, qui, heureusement, était un homme d'esprit et de science (2) : je lui expliquai le cas ; il vint, démontra facilement à la jeune fille que le magnétisme avait une cause naturelle comme ses effets ; que les démons n'y étaient pour rien, et qu'elle devait et pouvait en toute sécurité continuer son traitement, qui, déjà, avait donné de si heureux résultats. Le moral fut calmé, remonté, et aucune autre pensée fâcheuse n'entrava le traitement, qui eut pour fin une guérison

(1) Voir l'*Art de magnétiser*, par Ch. Lafontaine. 1 vol. in-8° 3me édition, 1860, chez Germer Baillière, libraire, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

(2) L'abbé Mermillod, qui, depuis, est devenu Evêque.

complète, qui, certes, n'eût pas eu lieu, si cette pensée, qui accablait l'âme de la malade, n'eût pas été dissipée.

Chez Estelle, chez cette jeune enfant si intelligente, si impressionnable, qui était moralement et physiquement une véritable sensitive, s'ouvrant ou se fermant sous l'empire d'une idée comme sous celui d'une sensation physique ; le moral devait être une cause jointe à celles physiques. L'enfant avait-elle conscience de cette cause morale, nous n'osons le dire, car souvent le malade la subit inconsciemment, sans s'en rendre compte ; de même que les hystériques, les hypochondriaques ne se rendent point compte de la cause physique, qui chez eux, provoque ces tristesses profondes ou ces rires immodérés.

Dans les maladies, deux sortes de causes existent donc, les unes morales qui viennent de l'âme, souvent inconnues même aux malades, et que les médicaments ne peuvent atteindre ; les autres physiques, sur lesquelles les médicaments peuvent avoir une action, mais qui souvent deviennent nuls ou malfaisants, contrariés qu'ils sont par les causes morales.

La médecine reste donc impuissante dans bien des cas, elle qui ne peut agir que sur la matière. Aussi s'arrête-t-elle devant ces doubles causes qui se trouvent presque toujours réunies dans les maladies nerveuses, maladies qui font son désespoir, car si elle veut insister, elle provoque des accidents et une aggravation de la maladie.

Aussi les médecins disent-ils emphatiquement : C'EST NERVEUX. CE QUI VEUT DIRE : JE N'Y PUIS RIEN.

Mais le magnétisme, dont l'action naturelle se fait sur le système nerveux qu'il envahit, détruit aussi bien la cause morale de la maladie que la cause physique. Le système nerveux étant l'instrument direct des facultés intellectuelles et morales, recevant toutes les impressions, commandant tous les mouvements, étant en quelque sorte, l'homme tout entier, se trouve alors sous l'empire du magnétisme et subit l'action du fluide vital, qui, par sa double nature agit en même temps sur les causes différentes, en provoquant l'équilibre dans la circulation générale, et

par cela même, l'harmonie dans les deux éléments qui composent l'homme.

Ainsi les causes morales qui existent dans presque toutes les maladies, sont un obstacle infranchissable pour la médecine, qui ne possède aucun moyen de les atteindre; et sont au contraire une cause de succès pour le magnétisme, qui par sa nature composée, les atteint et les détruit sans les connaître.

Ch. Lafontaine.

Fête mesmérique à Bologne.

Nous lisons dans le journal *La Salute* (la Santé) de Bologne, quelques mots sur la fête donnée le 23 Mai à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mesmer. Peut-être, est-ce la seule qui ait eu lieu, car nous ne pensons pas qu'à Paris, dans les circonstances si tristes où nous nous trouvons, la Société magnétique, si elle existe encore, se soit réunie pour cette fête.

« La fête de Mesmer, donnée le 23 Mai par la Société magnétique résidant à Bologne, s'ouvrit à 5 1/2 heures par un splendide banquet; le concours des sociétaires fut nombreux. Le président, professeur Pierre d'Amico, les vice-présidents, docteur François Franzoni, et le jurisconsulte Callimaco Dagnini, lurent des discours de circonstance, des lettres, des poésies envoyées par des sociétaires étrangers, afin d'être dignement représentés à la fête; des vivats et des applaudissements chaleureux leur fut adressés.

« Puis on fit des expériences magnétiques, qui réussirent d'une manière surprenante. Un concert vocal remporta des applaudissements répétés. Le bal couronna la fête, qui se prolongea jusqu'à 3 1/2 heures du matin. Le concours des Sociétaires intervenus, fut nombreux ; la plupart d'entre eux étaient décorés de la médaille d'argent. — La fête fut splendide et ne laissa rien à désirer. »

DE LA MAGIE

Nous empruntons cet article sur la magie, à la *Teratoscopie du fluide vital et de la mensambulance,* par Hannapier. Cet ouvrage est peu connu, et renferme des aperçus sérieux sur la physiologie et la psychologie; il démontre avec science et exactitude l'impossibilité des communications avec les esprits et les revenants.

Rien ne ressemble mieux à la magie, si ce n'est elle-même, que les phénomènes qui résultent de la mensambulance, et c'est la seule raison qui m'engage à en dire ici quelque chose.

Avant d'entrer en matière, je dois observer que ceux qui disent qu'en thèse générale, il n'y a point de miracles en ce monde, croient encore moins à la magie qu'aux miracles. Secondement, je n'examinerai point s'il est possible qu'il y ait eu des magiciens ou sorciers, parce que la religion ne nous permet pas d'en douter : témoins les magiciens du roi Pharaon, qui imitaient les miracles de Moïse.

On dira peut-être qu'en entreprenant de parler sérieusement de la magie, c'est donner une preuve, ou du moins une forte présomption que je ne suis pas sorcier. — Je ne suis ni sorcier, ni philosophe, je ne suis ni assez sot, ni assez orgueilleux pour me croire l'un ou l'autre. Cependant, il y a eu des hommes plus sorciers que moi, c'est-à-dire plus instruits, qui ont fait de très-savants traités sur la magie; mais aucun, sans doute, n'en a attribué l'origine à la mensambulance; ainsi, sous tous les rapports, je pourrai dire certaines choses dont ces savants auteurs n'ont point parlé. On dira peut-être encore qu'il faut avoir bien du courage ou bien peu de honte pour traiter un pareil sujet, dans un siècle de lumière comme celui dans lequel nous vivons. Il est plus honteux d'être incrédule par respect humain et contre sa conscience que

d'être trop crédule, ou même superstitieux, de bonne foi ou par ignorance.

La *Magie* est d'autant plus difficile à définir qu'elle est plutôt un don de la nature qu'une science que toute personne puisse acquérir : peu de personnes ont la même idée de la magie.

Les uns sont persuadés que la magie n'existe que dans la crédulité, l'ignorance ou dans la superstition de ceux qui sont assez dupes pour y croire; les autres, qu'elle est une science uniquement diabolique; d'autres, enfin, s'imaginent qu'il suffit d'être adroit filou ou hardi charlatan pour exercer la magie; ce dont tout le monde convient, c'est que les temps d'ignorance ont été les plus féconds en sorciers.

J'ai sous les yeux une énumération effrayante (qui date de ce temps d'ignorance) de sorciers condamnés aux flammes, et qui prouve qu'en trois mois de temps seulement, on condamnait au supplice plus de sorciers qu'on ne condamne aujourd'hui d'assassins en dix ans.

Ce n'est pas l'ignorance qui est la cause immédiate d'un pareil fléau : c'est la crédulité et la superstition, filles de l'ignorance. Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de magiciens et de sorciers, précisément par la raison qu'on y croit moins; et c'est l'escroquerie et non la magie qu'on punit dans ceux qui s'en rendent coupables.

Il y a trois sortes de magies : la magie artificielle, la magie noire et la magie naturelle.

La magie artificielle ne consiste que dans des expériences de physique et des tours d'adresse. Je n'en parlerai point; je dirai seulement que, Albert-le-Grand, le P. Kircher, Vaucanson, Comus, Fitz-James, les sieurs Olivier, Robertson, Franconi, sont des magiciens artificiels; on pourrait presque en dire autant de certains escrocs fort adroits.

De la Magie Noire ou Diabolique

La magie noire, qu'on appelle aussi diabolique ou superstitieuse, est l'art de produire des effets surprenants

qui surpassent les forces ordinaires de la nature et de l'art, à l'aide du démon, avec lequel on entre en société, ou qu'on s'imagine y être entré ; il y a, par conséquent, deux espèces de magie noire, celle réellement diabolique et celle qui n'est que le fruit d'une imagination diabolique.

La religion ne nous permet pas de douter de la possibilité et de l'existence de la magie diabolique ; c'est une question de droit sur laquelle je ne m'arrêterai pas davantage; par conséquent, je sortirais de mon sujet si j'entreprenais de réfuter ceux qui disent ironiquement : *point de diable, point de Dieu*, parce qu'en effet ceux qui ne croient point au diable ne peuvent pas croire en Dieu.

Un philosophe qui a commencé par se faire connaître très-avantageusement par un ouvrage vraiment philosophique et religieux, mais qui n'a pas fait fortune, vient de faire amende honorable à la nouvelle philosophie dans quelques autres ouvrages, où il dit, entre autres choses, que « *l'existence du démon est un mensonge impudent qui ne manque pas de témoins pour l'attester ;* » et il paraît qu'on trouverait facilement ces faux témoins parmi les docteurs-médecins, il nous apprend, en effet, que Platon leur a accordé la permission de mentir, « *mendacium medicis concedendum esse.* »

La magie superstitieuse est aussi condamnable que la magie diabolique. C'est tout ce que j'en dirai.

Mais la magie noire existe-t-elle de nos jours? Peut-on dire que tel ou tel exerce la magie diabolique et qu'il est réellement en relation avec les démons? Voilà la question de fait qu'on pourrait, ce me semble, résoudre par la négative. Aujourd'hui, ces sortes de magiciens sont aussi rares que les thaumaturges, parce que c'est par la même raison et pour la même fin que Dieu opère des miracles et qu'il permet qu'il y ait des magiciens qui opèrent des espèces de miracles par leur société avec les démons? Je ne nie pas précisément que de nos jours il n'y ait point de magiciens, je dis seulement qu'ils doivent être aussi rares que les thaumaturges, et en voici la raison :

Comment les hommes peuvent-ils entretenir une relation soit avec les anges, soit avec les démons ou autres esprits célestes? Il est bien certain que ce ne peut être par aucun moyen naturel, soit physique, soit métaphysique. Avons-nous des moyens naturels d'entretenir des relations avec les habitants des planètes de Sirius (si Sirius a des planètes et si ses planètes sont habitées), non, sans doute, ces habitants, s'ils existent, sont des êtres d'une nature différente de la nôtre, qui existent sans doute par des éléments différents. Il en est de même, à plus forte raison, des esprits célestes ou infernaux qui sont d'une nature bien différente de la nôtre. S'il existait des moyens d'entretenir des relations avec les démons ou les anges, ces moyens seraient connus; dira-t-on qu'ils le sont par les magiciens? Ils le seraient bientôt par tout le monde. Mais, qui aurait enseigné ces moyens aux magiciens? — Le démon? — Mais, il est aussi impossible au démon d'entretenir une relation avec les hommes qu'aux hommes d'en entretenir une avec lui; cependant, dira-t-on, Dieu l'a permis. C'est précisément cette permission qui prouve que la chose est impossible naturellement, et que cette relation avec les démons ne peut avoir lieu que par des moyens surnaturels. Or, il est bien certain que Dieu n'a pas fait de miracles en faveur d'un aussi grand nombre de sorciers et de magiciens qu'il y en a eus de brûlés.

A la vérité, il y a des livres qui enseignent la magie diabolique; c'est-à-dire que ces livres n'enseignent rien autre chose qu'à commettre des crimes affreux, sans pouvoir obtenir le résultat désiré.

Des Obsessions ou Possessions du Démon

Il en est de même des possessions ou obsessions qui ne peuvent avoir lieu que d'une manière surnaturelle.

Hippocrate et Possidonius ont rapporté à des maladies naturelles ce qu'on appelle possession ou obsession du démon, et ce n'est pas tout à fait sans raison. Des théologiens celèbres ont établi de prétendues règles d'après les-

quelles on peut distinguer les véritables possessions des fausses qu'on a trop souvent mises au nombre des véritables.

« — Les signes et les caractères, disent ces théologiens, par lesquels on reconnaît les véritables possessions, sont :

1° L'enlèvement en l'air des personnes obsédées ou possédées, où elles restent suspendues pendant un temps considérable sans que l'art y ait aucune part.

2° Les différentes langues qu'elles parlent sans les avoir apprises, ni les avoir entendu parler, et les réponses justes qu'elles font en chaque langue, à tout ce qu'on leur demande.

3° Les nouvelles positives qu elles disent de ce qui se passe, alors, dans les pays éloignés, où le hasard n'a aucune part.

4° La découverte qu'elle font des choses les plus cachées dont elles ne peuvent avoir connaissance d'ailleurs.

5° Celle des pensées et des sentiments les plus secrets qui ne peuvent se découvrir par aucun signe extérieur.

On ne peut pas disconvenir, ajoutent ces théologiens, qu'une possession accompagnée de ces circonstances est réelle et certaine, et que jamais Hippocrate ni tous les incrédules ne parviendraient à l'expliquer naturellement.

Je ne suis, ni Hippocrate ni incrédule, et cependant je crois avoir mis tous mes lecteurs à même d'expliquer naturellement toutes ces circonstances, par cette théorie du mensambulisme qui est réellement la magie naturelle spéculative.

1° J'ai prouvé la possibilité naturelle de la première circonstance, en démontrant la puissance des substances spirituelles sur la matière ; pourquoi notre âme, dégagée de la matière, comme elle l'est dans la mensambulance, n'aurait-elle pas la même puissance que le démon, puisqu'elle est de la même nature.

2° J'ai prouvé la possibilité naturelle de la seconde circonstance, en démontrant par les faits et l'expérience journalière que les mensambules parlent toutes les langues que savent les personnes avec lesquelles ils sont en rapport.

3° La possibilité de savoir ce qui se passe dans des pays éloignés est prouvée par la nature spirituelle de l'âme qui, dégagée de la matière, se trouve en même temps en tous lieux.

4° On a vu que les choses les plus cachées pour nous, ne le sont nullement pour les mensambules.

La cinquième circonstance est encore prouvée par l'expérience des mensambules qui lisent dans la pensée des personnes avec lesquelles elles sont en rapport.

De la Magie naturelle et licite

La magie naturelle et licite est une faculté naturelle par laquelle ceux qui en sont doués peuvent opérer des prodiges merveilleux et qui surpassent les forces ordinaires de la nature.

Le grand moteur de ces prodigieux effets, c'est dans les uns la crédulité, dans les autres la confiance ou la foi; car la crédulité, la confiance ou la foi ont la même efficacité, quant à la faculté d'opérer ces prodigieux effets; mais il y a cette différence, que la crédulité vient ordinairement de l'ignorance, au lieu que la confiance et la foi sont fondées sur des motifs raisonnables puisés dans l'instruction.

Au nombre de ceux que l'ignorance, le vice et la crédulité entraînent à se mêler de sorcellerie, on remarque particulièrement les pâtres, les bergers, les bûcherons et tous ceux qui s'adonnent à des travaux solitaires dans des lieux agrestes ou sauvages, sur les montagnes, dans les forêts où les communications avec leurs semblables sont difficiles et par conséquent moins fréquentes. Leurs travaux, qui ne demandent aucune application, laissent un champ libre aux écarts de leur imagination. Ils ont des espèces d'extases qui ont

pour objet ce que leur pauvreté ou leurs habitudes vicieuses les porte à désirer le plus. Comme ils savent bien qu'ils n'obtiendront pas de la divinité l'objet de leurs désirs, leur ignorance leur persuade qu'ils l'obtiendront des esprits malins dans lesquels ils parviennent avec le temps à avoir une entière confiance. C'est cette confiance inspirée par leur ignorance et leur crédulité, qui les rend réellement capables d'un pouvoir quelquefois redoutable dans les campagnes. Ils deviennent mensambules, ils se croient possédés du démon, et dans cet état leur imagination crée des fantômes, des revenants, des loups-garous, etc.

Ces pâtres, bergers, et autres que je qualifierai de sorciers ou de magiciens, sont réellement très-coupables, puisqu'ils exercent la magie noire ou superstitieuse, en attribuant au démon des prodiges qui ne sont réellement que des effets de leur ignorante crédulité. Voilà pour les campagnes.

Dans les villes ce sont des charlatans, des médecins d'urines, des diseurs de bonne aventure, des tireuses de cartes, et autres charlatans de la même espèce. Ils étonnent souvent, même les personnes éclairées, par les révélations qui leur sont faites, lorsqu'elles vont consulter ces charlatans plutôt par curiosité et par faiblesse que par confiance. Où ces gens-là puisent-ils les connaissances qu'ils font paraître? Le voici : lorsqu'ils commencent à exercer leur métier, ils le font absolument en aveugles et sans ajouter la moindre confiance à ce qu'ils disent. Dans le grand nombre de mensonges qu'ils débitent, il s'en trouve par hasard qui se trouvent vérifiés ; ils s'en aperçoivent par l'aveu des personnes auxquelles ces mensonges, vérifiés par l'événement, ont inspiré la plus grande confiance.

Le débit de leurs mensonges augmentant, les vérifications augmentent dans la même proportion ; par le même hasard, les vérifications de ces mensonges font naître dans l'esprit de ces charlatans, une confiance dans leur métier, qui augmente de jour en jour ;

ils ne donnent plus alors que pour des vérités certaines ce qu'ils n'avaient débité, dans l'origine, que pour des mensonges. Le succès augmente et affermit enfin la confiance, et la confiance assure le succès. C'est alors qu'ils deviennent des espèces de mensambules qui lisent, sans s'en douter, dans la pensée des personnes qui viennent les consulter, quelque discrètes que soient ces personnes avec lesquelles ils se trouvent en rapport comme les magnétiseurs y sont avec leurs mensambules ; dans cette situation, ces charlatans vous disent réellement les choses les plus étonnantes, persuadés faussement qu'ils lisent ces vérités dans leurs cartes, ou dans les urines qu'on leur apporte.

On a vu des files de voitures à la porte de Mlle Le N., et des personnes d'un rang distingué allaient la consulter pour s'en amuser, disaient-elles ; mais elles se gardaient bien de convenir qu'elles avaient dans cette célèbre diseuse de bonne aventure la plus grande confiance, fondée sur la révélation d'événements qui leur étaient réellement arrivés et sur certaines prédictions qui se sont accomplies. On m'a assuré que Bonaparte avait consulté Mlle Le N., et qu'elle lui avait prédit sa chute ; ce qui lui mérita une incarcération de six mois. Cette conduite inconséquente et barbare était bien digne d'un despote. Si les événements de Martin sont vrais, il n'est pas étonnant que le Roi ait tenu une conduite tout opposée à celle de Bonaparte.

On doit concevoir que ces nouvelles Sybilles ne sont pas plus infaillibles que les anciennes et même que les mensambules. On remarque que les connaissances qu'elles ont du passé sont bien plus certaines que celles qu'elles ont de l'avenir, et que leurs prédictions, comme celles des Sybilles, sont pour l'ordinaire énoncées en termes ambigus, parce qu'elles ne peuvent pas voir aussi clairement dans l'avenir que dans le passé. Mais si elles se servent d'expressions ambiguës, ce n'est pas avec intention, et pour laisser plus de chance à la vérification des événements, c'est que réellement elles ne les voient elles-mêmes

que comme elles les annoncent. Du reste, elles parlent et elles agissent comme les mensambules, sans connaître la cause qui les fait agir ou parler. Ces personnes commencent par être coupables de mensonge et d'escroquerie ; il est peut-être possible, qu'à la fin, l'exercice de leur métier n'ait rien de criminel.

Je me garderai bien de ranger dans la classe de ceux dont je viens de parler les solitaires, les ermites, les illuminés, que M. Deleuse appelle théosophes ; ces espèces de thaumaturges, tels que Gréatrarque, et tout dernièrement le prince de Hoenlohe, et enfin les mensambules et leurs magnétiseurs, quoique dans tous ce soit en vertu du même principe qu'ils opèrent des phénomènes si différents dans leurs résultats.

(A continuer.)

N° 6. Juin 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

L'intérêt des obligations du journal LE MAGNÉTISEUR, échu le 1er Juillet 1871, sera payé à présentation du coupon, dès le 1er Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le 1er Juillet 1871, se fera devant les porteurs des obligations, le 10 Juillet, à trois heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève, peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra assister alors au tirage.

Nous engageons les abonnés, qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

ATTAQUES D'ÉPILEPSIE

Retard dans la première apparition du flux menstruel. — Atrophie du bras et de la jambe gauche. — Idiotisme.

A seize ans, Jeanne n'était pas encore grande fille ; livrée à l'âge de sept ans aux mains impitoyables d'une marâtre, les mauvais traitements qu'elle lui faisait subir avaient

tari chez elle les sources de la vie. La pauvre enfant était nourrie avec des aliments insuffisants et grossiers, et, non contente de la battre, sa marâtre allait lui tirer les pieds pendant la nuit, en lui disant que c'était sa mère qui venait de l'autre monde pour la chercher. Cette infortunée n'avait pas tardé à tomber dans l'idiotisme ; le manque de nourriture avait arrêté le développement de son corps, et les frayeurs qu'elle recevait lui avaient donné des attaques d'épilepsie si fréquentes, qu'elles se renouvelaient sept à huit fois par jour, et qu'on ne pouvait la perdre de vue un instant. Son bras et sa jambe gauche étaient atrophiés par l'application de saignées immodérées, et sa taille informe était d'une petitesse extrême pour son âge. La stupidité était peinte sur sa figure; quand on me l'amena, je crus voir un crétin: c'était un bloc grossier de matière, dans lequel circulait un sang profondément vicié.

Son père, dominé par sa nouvelle femme, n'avait pas la force d'arracher son enfant à ce martyre; enfin il parvint à vaincre sa faiblesse et se décida à l'enlever à son bourreau : il la confia à sa sœur.

Malgré toute ma confiance dans la puissance du magnétisme, la guérison de cette malheureuse me parut au-dessus de toutes les forces humaines; cependant, ému par le récit de ses souffrances, je me décidai à faire un essai, que je jugeais d'avance infructueux.

Je la magnétisai pendant trois mois sans obtenir le moindre effet extérieur; c'était un marbre immobile et glacé. Je ne me décourageai point, parce que je remarquais que la malade venait avec exactitude et une espèce d'empressement. Cependant, malgré cette insensibilité apparente, le magnétisme opérait intérieurement (1). Le quatrième mois, Jeanne eut pour la première fois le flux mensuel, et les attaques d'épilepsie diminuèrent sensiblement; peu à peu elles ne furent plus journalières; puis elles ne reparurent qu'à de longs intervalles; enfin, l'année

(1) Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'observer le manque d'effet apparent, et nous avons obtenu malgré cela la guérison de la maladie que nous traitions. Ch. L.



expirée, elle n'en eut plus, et son bras et sa jambe reprirent leur activité.

Quoique la guérison de Jeanne me parût complète, et que j'eusse obtenu tout ce qu'on pouvait espérer d'une nature aussi profondément délabrée, elle venait encore de son propre mouvement se faire magnétiser deux ou trois fois par semaine. Je supposais qu'elle était guidée par un sentiment intuitif, et je la laissai maîtresse de cesser son traitement quand elle le jugerait à propos. Ce ne fut qu'après seize mois qu'elle ne revint plus, et depuis lors son existence a été supportable et sa santé aussi bonne qu'on pouvait l'espérer.

OLIVIER.

Morsure d'un chien enragé.

ACCÈS DE FIÈVRES.

Jean Puech était le berger d'un de mes amis; un jour, pendant qu'il gardait son troupeau, son chien s'élance sur lui, le mord sur le dos de la main droite et disparaît. On fit plusieurs jours de vaines recherches pour retrouver les traces du chien; tout portait à croire qu'il était enragé. Cependant le moral de Jean ne s'en trouva point affecté, malgré que les plaies de sa main ne se fermassent pas, en dépit de toutes les applications de mauves, etc., etc.... Le quinzième jour, sa main s'enfla extraordinairement, et le vingtième il se forma au bras deux fortes tumeurs, l'une sous l'aisselle, et l'autre à l'articulation du coude. Son maître lui conseillait depuis plusieurs jours de se faire magnétiser; nullement inquiet à la vue des accidents qui se déclaraient, le berger se prit à rire niaisement de cet avis et n'en tint aucun compte. Pourtant le vingt-huitième jour il commença à ressentir de vives douleurs; la peur le gagna, et, le trentième, il fut dans un village voisin trouver *un guérisseur de la rage*, qui lui pratiqua, je crois, une saignée à l'oreille, dont le résultat fut nul. De retour, ses douleurs allèrent croissant et de-

vinrent si intolérables, que le trente-troisième jour il avait perdu le sommeil; ses yeux étaient fixes et hagards, et son bras, devenu énorme, ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'une écharpe.

Tel était l'état de *Jean Puech* lorsque M. G..., son maître, vint me chercher pour le magnétiser.

Jean fut endormi dans quelques minutes; son sommeil fut paisible, mais fort court. Le lendemain il éprouva un feu intérieur si dévorant, qu'il lui arracha cette exclamation :

« Monsieur, vous m'avez mis dans l'enfer : il semble qu'on me fait bouillir. »

Le troisième jour sa main se désenfla; le quatrième jour les morsures se cicatrisèrent; enfin le cinquième les tumeurs se crevèrent, et il en sortit une immense quantité d'eaux claires. Surpris de ne l'avoir pas vu arriver le sixième jour, qui était le trente-neuvième de son accident, je demandai le soir à son maître la cause de cette absence. Il me repondit :

Comment! cet imbécile n'est pas venu vous remercier? Il est guéri! Il a gardé son troupeau toute la journée, et il s'est servi de son bras avec autant d'adresse et de force que s'il n'avait pas été mordu. »

Un an après, ce même berger prit des accès de fièvres; au lieu d'avoir recours à moi, il s'adressa à un médecin; mais au bout de deux mois, voyant que ces accès s'enracinaient au lieu de disparaître, il me fit prier d'aller le magnétiser. Quinze jours suffirent pour le guérir.

Jean Puech présentait dans son somnambulisme un phénomène extrêmement remarquable.

Depuis l'âge de sept ans (alors il en avait trente-quatre), il bégayait d'une façon extraordinaire, à la suite d'un coup de tête de bélier, reçu dans le flanc gauche. Son bégaiement était si fort que, pour prononcer une syllabe, tout son corps se balançait pendant une minute d'avant en arrière, et, lorsque la syllabe sortait de sa bouche, il tombait en avant sur la pointe du pied, et pour la terminer, l'effort était si grand, qu'il reculait de deux pas

en arrière et retombait sur ses talons. Rien n'est exagéré dans cette description ; du reste, cet homme est assez connu dans le pays. Eh bien! ce bégaiement, dont sans doute il y a peu d'exemples et dont l'origine est si bizarre, disparaissait complétement pendant le sommeil magnétique et faisait place à une volubilité étourdissante de langue, à une netteté et une facilité d'élocution merveilleuses, pour reparaître dans toute son intensité au réveil.

J'ai longtemps cherché la cause de ce phénomène vraiment extraordinaire, dans des faits magnétiques analogues; je n'en ai trouvé qu'un seul qui ait pu me la faire entrevoir par induction. J'ai eu une somnambule qui, dans quelques sommeils, ne pouvait pas parler ; lorsque je lui adressais une question d'absolue nécessité, pour sa santé par exemple, elle se donnait la parole, et voici comment elle procédait : elle plaçait la main droite un peu au-dessous de la région inférieure du cœur, précisément à l'endroit où *Jean Puech* avait été frappé, puis, se servant de ses doigts comme d'un compas, elle faisait une ligne ascendante qui passait par l'épigastre, le sternum, le larynx, et aboutissait au bord des lèvres ; arrivée là, elle sortait la langue, la touchait légèrement du doigt, et depuis elle pouvait parler. Quand elle avait répondu à ma question, elle s'enlèvait la parole en exécutant le mouvement contraire (1).

Je livre ces deux faits aux méditations de nos savants physiologistes.

OLIVIER.

DE LA MAGIE

Suite

En effet, dans les sorciers ou magiciens, la crédulité ignorante et vicieuse plonge leur imagination dans toutes

(1) Nous pensons que c'était une de ces manies, comme il s'en rencontre beaucoup chez les somnambules, et que le magnétiseur aurait pu faire cesser par sa volonté ; et cela d'autant plus facilement que cette difficulté de parler n'existait pas dans la veille, ni chaque fois que cette femme était plongée dans le sommeil magnétique. Ch. L.

sortes d'ordures. Dans les diseurs de bonne aventure, une confiance qui naît de l'expérience, mais qui n'est animée d'aucun sentiment louable, ne les conduit qu'à des actions indifférentes en elles-mêmes, si l'égoïsme et la cupidité ne les rendent pas criminelles. Mais, dans les extasiés ou dans les mensambules, une confiance sans bornes, éclairée par l'instruction et même par la religion, animée par l'humanité, par la charité, et quelquefois par une foi vive et surnaturelle, leur donne la vertu d'opérer des prodiges qui tournent à l'avantage de la société et des sciences. Ce ne sont donc point des charlatans avec lesquels on s'est plu trop souvent à les confondre ; ce ne sont point des thaumaturges ; ils ne donnent point leurs œuvres pour des miracles. Enfin, si on veut continuer de dire des injures aux magnétiseurs et à leurs mensambules, il vaudrait mieux les traiter de magiciens ou de sorciers, pourvu qu'on ne les brûlât pas. Le nom de magnétiseur, qui n'a aucun rapport à leurs opérations, ne convient pas d'ailleurs à tous ceux de la classe dont je veux parler. Si ceux qui pratiquent le magnétisme sont des hommes respectables par eux-mêmes, il n'en est pas moins vrai que les adversaires du magnétisme ont répandu trop de ridicule sur cette science, pour qu'on puisse conserver un nom en quelque sorte avili et qui est déplacé de toutes manières.

Cherchons donc un nom qui inspire par lui-même le respect, qui annonce la nature des fonctions des magnétiseurs, et qui puisse donner une idée de la science dont ils s'occupent. Les anciens les auraient honorés des noms de *sages*, de *philosophes*, qu'ils méritent bien mieux, et par leurs écrits et par leurs mœurs, que ceux qui, de nos jours, s'arrogent ces noms, qu'ils déshonorent au point que *qui dit philosophe dit sophiste*. Abandonnons donc à ceux qui l'ont usurpé le titre de philosophe.

D'ailleurs, nos magnétiseurs sont quelque chose de plus que je ne puis mieux exprimer que par le mot de *Mage*.

Des Mages.

Etymologie : Le mot Mage est tiré de l'hébreu *moug* ou *may*, qui signifie *se fondre, se dissoudre, s'écouler.* On voit que le nom de Mage convient d'autant mieux à ceux qui s'occupent de la théorie et de la pratique du mensambulisme et de la mensambulance : l'homme est pour ainsi dire fondu, dissous, il n'existe plus ; *l'âme s'est écoulée du corps.* Platon définit la science des Mages, l'art d'honorer dignement les dieux. En effet, ils étaient les prophètes ou voyants et les prêtres des dieux.

Mages de la Perse.

La Perse fut le berceau des sciences, des arts et de la civilisation, comme l'Europe en est aujourd'hui le plus brillant séjour. Zoroastre, ce législateur persan, dont l'origine et l'histoire se perdent dans la nuit des siècles, était, dit-on, contemporain de Ninus. Il passe pour avoir inventé la magie ; ce qui veut dire que c'était un homme sage et instruit qui avait le don de produire des effets merveilleux par des causes naturelles, mais qui n'étaient pas connues. Zoroastre fut le fondateur de ces sociétés savantes composées de Mages, c'est-à-dire de ce qu'il y avait dans la Perse d'hommes instruits dans toutes les sciences. Ils étaient ce que sont de nos jours les académiciens, les docteurs de nos facultés, les philosophes, les sages et les prêtres. Mais ce n'était pas une religion, une philosophie, une sagesse de simple spéculation, comme celles de nos jours. Nous en avons un exemple dans Pythagore, qui, après s'être instruit auprès des Mages, eut la gloire de produire des changements avantageux aux mœurs dans une partie de l'Italie et surtout à Crotone, son principal séjour.

Les Mages étaient les prêtres de la Perse, par conséquent la religion et la morale étaient leurs principales études : ils s'appliquaient également à la métaphysique, à la physique, à l'astronomie et à l'histoire naturelle.

Les sectateurs de Zoroastre, chef des Mages, subsistent encore en Asie. Ils n'adorent qu'un seul Dieu créateur de toutes choses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en se tournant vers le soleil et le feu, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le soleil et le feu étant les symboles les plus frappants de la divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. Ils croient aux anges et aux démons, à la résurrection des morts, au jugement universel, au paradis et à l'enfer (1).

La politique et le gouvernement de l'Etat étaient aussi une de leurs principales occupations. Il fallait, dit Cicéron, que le roi, avant de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain temps et eût appris d'eux l'art de régner dignement et d'honorer les dieux.

Il ne se décidait aucune affaire importante dans l'Etat qu'ils n'eussent été auparavant consultés.

La haute réputation de sagesse dont les Mages jouissaient leur attirait, des pays les plus éloignés, ceux qui désiraient s'instruire à fond de la religion et de la philosophie; mais ils ne confiaient à personne la connaissance de leurs mystères, sur lesquels ils gardaient le plus grand secret.

Comme les Mages étaient tous d'une même tribu, et que nul autre qu'un fils de Mage ne pouvait prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservaient pour eux et pour leur famille leurs lumières et leurs connaissances mystérieuses, tant sur la religion que par rapport au gouvernement de l'Etat, et ils ne pouvaient, sous peine de mort, les communiquer à un étranger.

La vie des Mages était très-propre à l'exercice de la magie. Ils méprisaient les richesses, vivaient dans une grande retraite et pratiquaient d'extrêmes austérités : ils couchaient sur la terre nue et ne se nourrissaient que de pain, de légumes et de fromage. Nos philosophes, du moins ceux qui se donnent pour tels, sont moins portés à suivre la vie de ces Mages persans que celle du célèbre Sénèque, philosophe romain.

(1) Rollin.

Les magiciens, successeurs des Mages, sont encore aujourd'hui très-répandus dans la Perse, mais ils sont à l'égard des Mages qui ont été chassés de la Perse, ce que sont nos plus ignorants charlatans à l'égard de nos plus savants docteurs en médecine. Leurs Fakirs ou Calandres, qui sont des moines errants et mendiants, font une profession ouverte de la magie ; ils opèrent réellement des prodiges étonnants. qui les font plus craindre que respecter du peuple. Ils sont en même temps exorcistes, car il y a beaucoup de possédés dans les environs d'Ispahan, où cette maladie est épidémique.

Une extrême superstition, une profonde ignorance, une paresse favorisée par la chaleur du climat et la facilité de se procurer les choses nécessaires à la vie, une frugalité naturelle et une infinité d'autres causes contribuent à exalter leur imagination, et à rendre par conséquent ces obsessions fréquentes et épidémiques.

En 1634, on était encore assez ignorant et superstitieux pour croire qu'il y avait à Loudun une communauté entière de religieuses toutes possédées du démon ; une seule a suffi pour propager la contagion dans tout le couvent. Il y avait un moyen plus sûr de faire cesser sur-le-champ cette épidémie que les exorcismes qu'on a employés inutilement pendant trois ans. Le malheureux Urbain Grandier fut le héros et la victime de cette farce tragique. Il avait, dit-on, offensé le cardinal de Richelieu, et mourut par le supplice du feu. *Tantæ ne animis cœlestibus iræ !*

Mages d'Egypte.

Les Perses n'étaient pas les seuls chez lesquels il y avait des Mages : chaque peuple avait les siens. Ceux d'Égypte étaient fort célèbres ; Pythagore fut disciple d'un archiprophète d'Egypte; car les Mages portaient également les noms de prêtres, de prophètes ou de voyants. Saphis, ancien roi de ce pays, fut au nombre des voyants.

le roi Ancénophis, souhaitant de devenir voyant des dieux, on lui accorda cette faveur à condition qu'il pur-

gerait l'Egypte des lépreux. Platon visita l'Egypte pour profiter des lumières des Mages de ce pays. Porphire décrit leur manière de vivre, qui était la même que celle des Mages de la Perse et des prophètes des Hébreux.

Denis le Jeune, tyran de Syracuse, brûlant du désir de connaître la science des Mages de l'Egypte, écrivit à Platon pour l'engager de venir à sa cour et s'entretenir avec lui. Il se rendit aux invitations du tyran. Mais bientôt Platon fut obligé de s'en retourner en Grèce avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un despote.

Le célèbre devin Balaam était de l'Arabie déserte. Ce pays, voisin de l'Egypte, avait des Mages ou des hommes qui se piquaient de sagesse ou de prédire l'avenir. Les Pères de l'Eglise reconnaissent que les Mages qui vinrent adorer le Sauveur étaient des successeurs de cet ancien Mage. Job et ses amis étaient des Mages de l'Orient.

Mages des Grecs et des Romains.

Les Grecs et les Romains ne furent pas, à l'égard de Mages, aussi bien partagés que les autres nations. Les oracles et les prêtres qui y présidaient et les dirigeaient leur tenaient lieu de Mages, de prophètes et de voyants. Ils n'avaient de la science des Mages qu'une pratique aveugle et superstitieuse, sans théorie. La fameuse Pythie de Delphes n'était qu'une convulsionnaire ou une crisiaque abandonnée à elle-même, ou enfin une diseuse de bonne ou mauvaise aventure, qui ne différait guère des nôtres qu'en ce que celles-ci n'habitent ordinairement que des galetas, tandis que celle-là rendait ses oracles dans des temples magnifiques ou richement décorés Ce serait faire trop d'honneur aux uns et aux autres que de les assimiler aux mensambules. Cependant c'est la même cause qui produisait autrefois et qui produit de nos jours à peu près les mêmes phénomènes.

J'observerai, à l'égard des Pythies :

1° Que leurs oracles étaient d'autant plus confornes aux intentions et aux connaissances de ceux qui les consultaient, qu'elles étaient plus en rapport avec ceux-ci

2° Que leurs expressions ambiguës, comme celles de nos tireuses de cartes, qui laissaient plus de chances à la vérification de leurs prédictions, ne venaient point de la fourberie de leurs prêtres, mais de la manière incertaine avec laquelle elles voyaient, pendant leurs crises, les événements futurs ; elles parlaient réellement comme elles étaient affectées.

3° Que leur imagination était d'autant plus vivement affectée qu'elles se croyaient inspirées par Apollon. Nos crisiaques ou mensambules sont ordinairement inspirés par de sages et prudents magnétiseurs, qui ne permettent pas à leur imagination de s'égarer.

4° Qu'avant de monter sur le trépied, la Pythie buvait d'une eau appelée Léthée, qui avait la propriété de lui faire oublier ce qu'elle avait dit ou fait pendant son inspiration. Nos mensambules n'ont pas besoin de cette eau Léthée pour perdre la mémoire de ce qu'ils ont dit pendant leur prétendu sommeil. Cette eau Léthée n'était donc qu'une supercherie, qui aidait à cacher l'impuissance où étaient les prêtres de la Pythie d'expliquer le phénomène de la suspension de la mémoire, impuissance dont nos magnétiseurs ont hérité.

5° J'observerai, en dernier lieu, que la Pythie parlait de l'estomac ou du ventre : elle était par conséquent ventriloque, ce qui prouve, contre M. Richerand, que ce phénomène avait existé avant qu'il fût observé de nos jours.

Non-seulement nos mensambules pourraient être ventriloques, mais même ubiquiloques, comme je l'ai déjà observé.

Mages des Hébreux.

Je me garderai bien de confondre les vrais prophètes des Hébreux avec les Mages de la Perse, de l'Egypte et de l'Arabie, et encore moins avec la Pythie de Delphes, la sybille de Cumes et autres oracles des païens. Ceux que nous appelons prophètes, dans le sens propre de l'Ecriture, étaient de saints personnages inspirés de Dieu pour

instruire son peuple, lui reprocher ses infidélités, le ramener dans la voie de ses commandements, lui annoncer le Messie et lui prédire ce qui devait arriver d'intéressant pour la religion jusqu'à la consommation des siècles. Ce n'est donc pas de ces prophètes-là dont il s'agit ici ; je veux parler de ces hommes qui exerçaient volontairement et par leur propre choix la profession de prophètes ou de Mages ; ils étaient ordinairement les fils ou les disciples des prophètes choisis de Dieu. L'état de prophète était une profession à peu près semblable à celle de nos anciens religieux : ils vivaient en communautés, et ces communautés fort nombreuses étaient quelquefois composées de cinq cents prophètes ; ils vivaient à la campagne, sur des montagnes, dans des lieux déserts, et, par conséquent, séparés du monde ; ils s'occupaient particuièrement de l'étude des Livres Saints, du gouvernement de l'Etat. On n'entreprenait rien d'important sans les consulter, même les rois. Ces prophètes s'appelaient aussi *voyants*, comme les Mages de la Perse et les prêtres de l'Egypte.

On parlait ainsi dans Israël, lorsqu'on allait les consulter : *Venez, allons au voyant* (1), comme on dit aujourd'hui : Allons au devin, allons consulter la tireuse de cartes. Pour exercer la profession de voyant, de prophète ou de Mage, il fallait, au rapport de Rabbius, une imagination vive, un raisonnement solide et éclairé, un tempérament fort et vigoureux. Ces sortes de Mages cultivaient ces dispositions et ce tempérament par une vie extrêmement pauvre, par le travail, le jeûne, la prière, la méditation et les austérités, par l'éloignement des plaisirs des sens, du boire et du manger. La colère, la tristesse, la douleur et les autres passions leur étaient interdites. Cependant il paraît que la plupart étaient mariés, puisque non-seulement ils étaient prophètes, mais enfants de prophètes; mais aucune femme n'habitait avec eux dans leurs communautés. C'était parmi ces prophètes que Dieu choisissait ordinai-

(1) Venite, et eamus ad videntem; qui enim propheta dicitur hodie, vocabatur olim VIDENS (Reg. C. IX. V. 9).

rement ceux qu'il destinait à être inspirés de son esprit dans les circonstances extraordinaires, mais c'était en petit nombre; les autres, en très-grand nombre, prophétisaient par des inspirations naturelles, et on allait les consulter pour les affaires ordinaires de la vie civile et religieuse, particulièrement pour les maladies, comme on va consulter nos somnambules, et comme les Perses consultaient leurs Mages. Le roi Salomon était le plus célèbre des Mages de son temps : sa sagesse était en grande réputation auprès des savants, des Mages de toutes les nations, qui venaient de toutes parts le consulter et admirer ses connaissances. A la sagesse divine, dans laquelle il est dit qu'il surpassait tous les sages des autres nations, il joignait la science de la magie naturelle. Il avait écrit plusieurs livres sur les secrets de la nature, qui furent brûlés par le roi Ezéchias, parce que le peuple, dans ses maladies, plutôt que de s'adresser à Dieu, avait recours aux amulettes, aux talismans, aux phylactères, dont ces livres contenaient les recettes. Le serpent d'airain fut brisé pour la même raison et par ordre du même roi.

Dans le temps dont je parle, et longtemps après, les Hébreux n'avaient point de médecins proprement dits qui s'occupassent de la guérison des maladies intérieures ; il n'y avait chez eux que des empiriques ou chirurgiens, qui ne possédaient que des connaissances pratiques sur le pansement et la guérison des plaies. Ils étaient persuadés que les maladies intérieures étaient des peines infligées par Dieu même, ou venaient des malins esprits, auxquels Dieu accordait le pouvoir d'occasionner ces maladies, comme il le permit à l'égard de Job. Ils regardaient donc les maladies internes comme incurables.

Près de sept cents ans s'étaient écoulés depuis que Moïse, par l'ordre de Dieu, avait élevé le serpent d'airain, lorsqu'il fut brisé par le roi Ezéchias. Le motif de l'érection de ce serpent ne subsistait plus, et il n'y avait pas d'apparence que depuis ce temps il eût conservé la vertu miraculeuse qui y était attachée. Ce n'était donc plus qu'un monument sacré, qui rappelait aux Hébreux les miracles que

Dieu avait opérés en leur faveur dans le désert. Cependant, du temps d'Ezéchias, le peuple conservait encore une confiance dans ce serpent, qui ne pouvait être que superstitieuse, confiance néanmoins qui opérait des guérisons remarquables. Les livres de Salomon, qui contenaient des charmes contre les maladies et des formules pour chasser les malins esprits, n'étaient non plus que des occasions de superstitions que le zèle d'Ezéchias voulut faire cesser.

Mais, ces recettes, décrites dans les livres de Salomon, ne furent pas toutes anéanties par la combustion de ces livres. Comme le peuple faisait un grand usage de ces recettes, il est à présumer que plusieurs se sont conservées jusqu'à nos jours (1).

Elles se trouvent, en effet, entre les mains de Juifs qui sont généralement connus pour les posséder ; ils en font un secret qui passe de père en fils et reste dans les mêmes familles. Qu'on me permette d'en rapporter un exemple qu'on trouve dans l'historien Josèphe.

« J'ai vu, dit cet historien, un Juif nommé Eléazar, qui, « en présence de Vespasien et de ses fils et d'une grande « troupe d'officiers et de soldats, guérit plusieurs possédés ; « et voici la manière dont il faisait cette cure : Eléazar « mettait sous la narine du possédé un anneau dans lequel « était enchâssée une racine enseignée par Salomon ; en « même temps il prononçait le nom de ce prince et les « paroles qu'il avait ordonnées, le démoniaque tombait par « terre et le démon ne rentrait plus dans son corps ; et « pour preuve de la vérité et de la force de son art, le « même Juif faisait mettre un bassin plein d'eau à quelque « distance du malade, et lui disait de renverser ce vase, « et on voyait en effet, avec étonnement, le vase se renver- « ser et en même temps le démoniaque être guéri. »

(1) Le hasard m'a procuré un livre qui contient un grand nombre de recettes de phylactètes pour la guérison de différentes maladies. Je ne doute point qu'entre les mains de bergers ou autres qui y auraient une pleine confiance, l'usage de ces phylactètes ne fût suivi de beaucoup de succès.

Explications de quelques phénomènes par la théorie du mensambulisme.

En parlant des anciens Mages, des voyants et même de certains prophètes, des Oracles, de la Pythie et des Sibylles, on a dû voir que toute leur science se réduisait à la pratique et à la théorie du mensambulisme; pour nous en convaincre davantage, je vais essayer de faire l'application de la théorie du mensambulisme à certains phénomènes des plus extraordinaires, qu'on a regardés jusqu'à ce jour, ou comme des fables, ou comme des effets d'une cause surnaturelle.

Juif exorciste.

Je commencerai par le trait que je viens de rapporter de l'historien Josèphe, pour ne pas le répéter. Le prétendu démoniaque était mensambule ou si l'on veut un crisiaque d'une espèce particulière; car il y en a d'autant d'espèces qu'il y a d'hommes susceptibles de tomber dans ces sortes de crises. Le Juif était, sans le savoir, un magnétiseur en rapport avec ce mensambule, et au lieu de l'éveiller ou de le faire sortir de cet état à la manière des magnétiseurs, il lui mettait l'anneau en question sous la narine et prononçait les paroles voulues. L'anneau, la racine enchâssée, le nom de Salomon, les autres paroles ne sont rien, sinon qu'elles donnent la confiance, la foi, absolument indispensable au succès de l'exorcisme. La volonté du magnétiseur ou du prétendu exorciste est tout, mais cette volonté n'existerait pas sans la confiance. Quant au vase plein d'eau renversé, c'est effectivement ce mensambule, ce possédé qui le renverse par le seul acte de sa volonté. Nous avons vu la puissance de l'âme dégagée des liens du corps qui n'a pas besoin dans cet état de se servir des organes du corps pour agir sur la matière.

Extrait de Valère Maxime.

Je donnerai le texte de la traduction que je vais essayer.

Deux amis, tous deux Arcadiens, voyageant ensemble, se rendirent à Mégare; l'un descendit chez une personne de sa connaissance, et l'autre dans une des meilleures auberges de la ville. Celui qui était logé chez son ami eut un songe dans lequel il vit son compagnon de voyage le supplier de venir à son secours l'aider à se défendre contre l'aubergiste qui cherchait à lui faire un mauvais parti, et qu'il pouvait, par un prompt secours, le sauver d'un péril imminent; éveillé par ce songe, l'ami se lève précipitamment et se met en chemin pour se rendre à l'auberge où son compagnon de voyage était descendu. Le malheur voulut que, chemin faisant, il se reprocha d'avoir ajouté foi à un vain songe, et il renonce à son généreux dessein; il retourne sur ses pas, se couche, et se rendort.

Son ami lui apparaît une seconde fois, et le supplie que puisqu'il avait négligé de lui sauver la vie, du moins, il vengeât sa mort; que l'aubergiste avait, dans l'instant même, déposé son corps dans une voiture, qu'il l'avait fait couvrir de fumier et qu'il venait de le faire conduire aux portes de la ville. « L'ami, convaincu par des prières ac-« compagnées de circonstances aussi détaillées, se hâte de « se rendre aux portes de la ville, arrête le char qu'il re-« connaît tel qu'il lui avait apparu en songe, et fait punir « du dernier supplice le meurtrier de son ami (1). »

(1) Voici le texte de Valère Maxime :

Duo familiares Arcades iter unà facientes, Megaram venerunt : quorum alter ad hospitem se contulit. alter in tabernam meritoriam divertit. Is autem qui in hospitio erat vidit in somnis comitem suum orantem, ut sibi cauponis insidiis circumvento subveniret : posse enim celeri ejus accursu se imminenti periculo subtrahi. Quo viso excitatus, prosiluit, tabernamque in quà is diversabatur, petere conatus est. Pestifero deindè fato humanissimum propositum tamque supervacuum damnavit, idque visum pro nihilo ducens lectum ac sommum repetiit. Tunc idem ei socius oblatus obsecravit, ut qui auxilium vitæ suæ ferre neglexisset, neci saltem, ultionem non negaret. Corpus enim suum a caupone trucidatum tum maximè plaustro ad portam ferri stercore coopertum. Tam constantibus familiaris precibus compulsus, protinùs ad portam cucurrit, et plaustrum, quod in quiete demonstratum erat, comprehendit, cauponemque ad capitale supplicium perduxit.

(Val. Max., lib. I, cap. VII, art. 10.)

(A continuer.)

N° 7. Juillet 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1871. — CAUSERIE. — DE LA MAGIE (SUITE ET FIN). — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1871

Le lundi 10 Juillet 1871, à trois heures de relevée, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : **trois,— soixante, — quatre-vingt-quatre. — dix-huit. — quatre-vingt-quatorze. — vingt-neuf, — cinquante-neuf, — quatre-vingt-six,— soixante-sept, — cinquante-un.**

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 10 Juillet 1871.

E. DURIEU. Ch. LAFONTAINE.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste, la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1871, à nous le faire parvenir promptement.

Ch. LAFONTAINE.

CAUSERIE

Nous nous demandons avec une certaine inquiétude, ce que sont devenus à Paris et en France le magnétisme et les magnétiseurs? nous l'ignorons entièrement. Les événements qui ont assailli notre pauvre patrie, n'ont pas seulement frappé les intérêts matériels, mais ils ont aussi arrêté le progrès des sciences. Et si l'Académie a continué à se réunir, tout le monde sait aussi que tous les corps savants sont un peu les amis du *statu quo*.

Nous ne recevons plus de journaux magnétiques de France; seule, la *Revue Spirite* nous est parvenue; nous l'en remercions bien sincèrement, elle a maintenu son drapeau, et quoique nous ne soyons pas enrégimenté dessous, nous aimons à reconnaître sa persévérance, cela prouve ses convictions. La Société du magnétisme de Paris ne donne plus signe de vie; est-elle morte et enterrée, comme son journal l'*Union Magnétique?* La *Revue Magné-*

tique, publiée par M. Gérard ne nous parvient pas, est-ce qu'elle aussi, n'existe plus?

Les magnétiseurs avec lesquels nous étions en relation, ne nous écrivent pas plus maintenant que pendant le siége, où toutes les communications étaient interrompues. Nous leur avons envoyé et nous leur envoyons encore notre journal, comme à nos anciens abonnés, espérant qu'ils nous écriront un jour, et qu'ils nous feront part de tout ce qu'ils auront produit par le magnétisme pendant cette horrible guerre (1).

Les magnétiseurs de Paris ont eu de nombreuses occasions d'exercer le magnétisme; ils ont pu soulager, adoucir les souffrances, les douleurs des pauvres blessés; ils ont dû en guérir un grand nombre, en employant l'eau magnétisée qui enlève si facilement l'inflammation des blessures, et en les magnétisant directement ils ont pu les guérir entièrement. Il y en avait assez, ils pouvaient choisir ceux sur lesquels ils pensaient pouvoir agir avec plus d'efficacité. Ils ont pu faire faire bien des opérations chirurgicales, sous l'influence du magnétisme, et, tout en faisant acte d'humanité, faire constater la supériorité de l'insensibilité produite par le magnétisme, sur celle produite par l'éther, par le chloroforme.

L'insensibilité provoquée par le magnétisme étant pleine et entière, permet de faire lentement, avec tous les soins possibles, les opérations les plus douloureuses. L'opéré ne pouvant rien sentir, puisque le système nerveux, siége de la sensibilité, est entièrement envahi, annihilé, lorsque le somnambulisme est produit, et qu'il laisse à l'âme la facilité de voir, d'indiquer les phases de l'opération, comme si elle était faite sur une autre personne; de plus, il n'est point à craindre que le magnétisé puisse se réveiller pendant

(1) Nous recevons à l'instant une lettre de Mme Louyet, qui nous apprend que le Dr Louyet, ancien président de la Société magnétique de Paris, est très-malade. Nous espérons que malgré l'âge avancé du Docteur, il parviendra à surmonter cette maladie qui, s'il en était autrement, nous ferait perdre un homme éminent qui a rendu bien des services au magnétisme.



l'opération, et provoquer par un réveil spontané un danger quelconque.

Quand c'est un membre sur lequel on doit opérer, il n'est pas même nécessaire de produire le sommeil. On peut localiser l'action sur le membre, en le magnétisant particulièrement; on peut l'engourdir, le cataleptiser, le rendre partiellement insensible, le malade restant tout éveillé et dans son état normal.

Il n'en est pas de même sous l'influence des deux anesthésiques employés par la chirurgie officielle; il n'est pas possible de produire avec l'éther ou le chloroforme une insensibilité partielle et de la localiser sur telle ou telle partie du corps. L'action est forcément générale, puisqu'elle a lieu sur le cerveau, et chacun sait quelle perturbation, quel désordre elle peut apporter dans l'économie organique, et combien souvent elle laisse de conséquences fâcheuses, quand elles ne sont pas désastreuses.

Sous l'influence de l'éther ou du chloroforme, la vie est profondément atteinte: — c'est une asphyxie; — cette asphyxie est plus ou moins entière, et souvent, aux douleurs de l'opération, qui sont presque aussi aiguës que dans l'état ordinaire, se joint une souffrance provoquée par cet engourdissement superficiel et momentané du cerveau, par cette paralysie légère qui ne dure que trop peu de temps et n'empêche pas toujours les sensations, tout en enlevant la possibilité de les exprimer. Aussi voit-on souvent les malades reprendre connaissance pendant l'opération, et souffrir alors beaucoup plus fortement, par le fait de l'état nerveux dans lequel ils ont été mis par les anesthésiques.

Cet effet fâcheux ne peut jamais arriver sous l'influence du magnétisme; l'insensibilité comme le sommeil étant beaucoup plus profonds et ne pouvant se dissiper que par la volonté du magnétiseur.

Dans les fièvres, dans les dyssenteries, ces maladies forcées de toute agglomération d'hommes, combien les magnétiseurs ont pu soulager et guérir nos pauvres soldats;

car le magnétisme a un pouvoir immense sur ces deux maladies ; son action est souvent instantanée.

Si, comme nous aimons à le penser, les magnétiseurs de Paris se sont dévoués au soulagement des combattants, nous aurons bientôt de belles relations à publier.

En Italie, le magnétisme se propage avec rapidité ; il n'y a pas une ville qui ne possède aujourd'hui son magnétiseur; et nous le voyons avec plaisir, ce sont presque tous des médecins qui, convaincus des bons effets du magnétisme, l'emploient et le pratiquent publiquement.

Bologne possède une nombreuse société magnétique dont les membres, pour la plupart, sont fort instruits, et appartiennent à toutes les villes d'Italie. Le Président, Piétro d'Amico, est un homme actif, qui a su réunir en un seul faisceau toutes ces intelligences éparses et qui les relie entre elles par son journal *La Salute.*

LAFONTAINE.

DE LA MAGIE

(Suite et fin)

Valère Maxime n'accompagne ce récit d'aucune espèce de réflexion.

Explication. — Il faut se rappeler que c'est le fluide vital seul qui nous donne la vie, qu'un homme nouvellement décapité n'est point encore mort, quoique cette opération doive être nécessairement suivie de la mort. L'ami qui avait été assassiné par l'aubergiste n'était point encore mort lorsque son âme apparut à son ami, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille, car les âmes des morts ne reviennent pas. Dans le cas dont il s'agit, l'ami assassiné était en mensambulance, son âme était séparée de son corps avec lequel elle ne pouvait avoir les relations ordinaires, par la nature de la blessure qu'il avait reçue, par conséquent l'imagination de cette âme pouvait créer le fantôme de son corps et du char dans lequel il avait été déposé ; elle pouvait faire entendre les paroles qu'elle

adressa à son ami. Dans tout ceci, il lui suffisait, par sa volonté, de modifier la lumière et le fluide qui nous transmet les sons.

Pétrarque et Laure.

Pétrarque, revenu en Italie, et 26 ans après avoir quitté Laure, songea une nuit qu'elle lui disait un éternel adieu; quelque temps après il reçut la nouvelle de sa mort arrivée à l'époque de son rêve........ Cet exemple n'est point unique, ni particulier; les personnes douées d'une imagination expansive comme les mélancoliques, éprouvent mieux ces pressentiments.

Explication. — Je n'ai rapporté ce trait que j'emprunte de M. Virey *(Art de perfectionner l'homme)*, que pour faire sentir l'inexactitude de sa réflexion. M. Virey suppose que c'est l'imagination expansive de Pétrarque qui a produit le songe dans lequel Laure lui dit un éternel adieu. Il est possible que sans pressentiment fondé Pétrarque rêve que Laure lui dit un éternel adieu, dans le moment même qu'elle rend le dernier soupir. Dans ce cas, il n'y a rien d'étonnant que la simultanéité des deux événements, sans aucune espèce de relation entre les deux personnes; mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. C'est véritablement l'ombre de Laure qui a apparu à Pétrarque, au moment qu'elle se sentait mourir. Pétrarque aurait été éveillé que peut-être il aurait eu la même vision. L'âme de Laure était en mensambulance ; sa vive passion pour son amant était plus que suffisante pour produire un pareil effet. Je conviens cependant que le sommeil est plus favorable aux visions que la veille, parce que l'âme est moins frappée par les sens ; on ne voit et on n'entend guère de revenants que dans l'obscurité, par la même raison.

Des Revenants.

Ce mot ne m'est point échappé, car je crois aux revenants, mais non aux revenants de l'autre monde.

Si l'ami assassiné par l'aubergiste eût réellement apparu à son ami après sa mort ; si Laure eût été bien morte lorsqu'elle apparut à son amant, il faudrait bien croire aux revenants ? Mais les morts ne reviennent pas. L'âme de ces deux personnes pouvait encore avoir avec le corps certains rapports qu'elle conserve jusqu'à ce que le corps soit réellement mort, c'est à-dire privé de tout fluide vital, et par conséquent avoir des relations avec des êtres animés.

Mais, lorsque le corps est tout à fait privé de fluide vital, il est réellement mort, et l'âme, qui n'était destinée qu'à l'animer, n'ayant plus de fonctions à remplir sur la terre, passe dans une autre existence, dans un autre monde tout à fait étranger à celui-ci, et ne peut pas plus avoir de relations naturelles avec nous, que nous ne pouvons en avoir avec elle.

Les revenants que certaines personnes voient dans les cimetières, dans de vieux châteaux ou dans des masures abandonnées, sont évidemment des effets de l'imagination des personnes qui les voient. Mais quand un revenant apparaît à plusieurs personnes, à 800, je suppose, sous la même forme, dans le même moment, à la même seconde, et plusieurs fois de suite, il est impossible de supposer que 800 personnes aient eu simultanément la même imagination, il vaudrait autant supposer la vérité des revenants de l'autre monde. Attribuer une pareille apparition à l'effet de l'incube qui aurait attaqué 800 personnes de la même manière et à la même seconde, cela me paraît encore une supposition chimérique et impossible, qu'on peut avancer quand on ne veut pas, ou qu'on ne peut pas convenir qu'on croit aux revenants.

Cependant, ce phénomène a existé. Le premier bataillon du régiment de la Tour d'Auvergne, composé de 800 soldats, fut logé à Tropéa, dans une vieille abbaye abandonnée ; les habitants prévinrent les chefs que les 800 hommes ne pourraient pas conserver ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des esprits. Effectivement, à minuit, des cris épouvantables retentirent

dans toute la caserne, d'où les soldats sortirent avec la plus grande précipitation. Tous ces soldats, qui étaient couchés dans différentes chambres, dirent que le diable leur avait apparu sous la forme d'un très-gros chien à poil noir. Malgré leur répugnance, on les décida néanmoins à coucher le lendemain dans la même caserne, et le même phénomène se renouvela.

Le Dr Laurent, témoin de ce phénomène, en a fait le sujet d'un rapport à la Société de Médecine : il était chirurgien-major de ce régiment.

Le Dr Laurent explique ce phénomène par l'incube du mieux qu'il peut, et à mon avis son mieux n'est nullement admissible; j'ai déjà dit pourquoi. Voici mon explication, d'après la théorie du mensambulisme.

Explication. — Il est d'abord assez naturel de croire que dans une vieille abbaye abandonnée, l'air s'y trouve méphitisé; il est même possible que dans cette abbaye il y eût un certain lieu d'où auraient pu sortir des exhalaisons méphitiques, semblables à celles qui sortaient du gouffre au-dessus duquel on plaçait le trépied sur lequel s'asseyait la Pythie, lesquelles auraient eu la même vertu. Un seul soldat atteint de ces vapeurs, aurait pu être la cause du phénomène, parce qu'il aurait éprouvé la même crise que la Pythie éprouvait sur son trépied.

Sans cela : un militaire se couche l'idée frappée que le diable revient dans la caserne, il devient mensambule, son imagination crée l'apparence d'un fantôme qu'il fait parcourir en un clin d'œil toute la caserne, et qu'il dirige comme il s'imagine que le diable se dirigerait ; car c'est le fantôme du diable que son imagination a créé (voir ce que j'ai dit sur la puissance créatrice de l'âme par l'imagination). C'est ainsi qu'apparaissent les loups-garous, dont on entend les hurlements lorsqu'il se trouve des gens d'une imagination assez folle et assez dépravée pour se persuader qu'ils ont reçu cette puissance du diable. Dans ces circonstances, ce ne sont pas de simples apparences, semblables à celles que l'âme crée dans nos songes, ce sont réellement des fantômes que l'âme en extase, ou en men-

sambulance, crée par une modification de la lumière ou de la matière luminescible; lesquels fantômes apparaissent ou peuvent apparaître aux personnes qui ne sont ni en extase, ni en mensambulance.

Explication du Somnambulisme.

Je crois devoir faire précéder ce que j'ai à dire sur l'explication du somnambulisme de quelques notions physiologiques qui sont indispensables pour l'intelligence de ce qui suit.

On peut considérer l'homme physiologique, comme étant continuellement modifié par trois espèces de forces différentes : d'abord, son corps, en tant qu'il est un composé de matière, est soumis aux lois générales que nous observons, dans tout ce qu'il y a de matériel dans le monde. Abandonné à lui-même, il tombera comme la pierre ou le métal qui cesse d'être soutenu; il est doué d'élasticité, de dureté, d'impénétrabilité; il est susceptible de devenir électrique comme les corps privés de la vie; toutes ces propriétés, comme je l'ai dit, existent en lui, mais elles ne sont pas les seules qu'on y puisse remarquer.

Nous vivons: chaque partie de notre corps est détruite et régénérée sous l'influence des forces vitales, communes à tous les êtres organisés; ce sont elles qui président à toutes les fonctions nutritives et génératrices, aux absorptions, aux sécrétions et à tous les phénomènes qui se passent continuellement en nous, et qui forment notre corps, le réparent et l'entretiennent sans que nous ayons la conscience de notre existence.

Le corps humain n'est pas seulement soumis aux propriétés générales qui régissent tout ce qu'il y a de matériel dans le monde; sa vie ne consiste pas uniquement dans l'ensemble des forces nutritives qui lui sont communes avec les végétaux ; il existe encore en lui un autre ordre de propriétés qui le mettent en rapport avec le monde extérieur, et qui lui permettent de communiquer avec ses semblables. Ce second ordre de propriétés vitales,

dont les végétaux sont dépourvus, et qui ne se trouvent que chez les animaux, forment par leur ensemble ce qu'on appelle *la vie animale*, *la vie extérieure*, *la vie de relation*.

Le caractère spécial de cette vie, celui auquel nous reconnaissons tout ce qui s'opère sous son influence, c'est que nous avons la conscience des changements auxquels elle préside. Ainsi, toutes les perceptions qui nous arrivent par les organes des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, tout cela est du domaine de la vie extérieure; il en est ainsi du phénomène de la contraction musculaire sous l'influence de la volonté. C'est à elle que l'on a rattaché aussi ce qui, dans les phénomènes des fonctions intellectuelles, peut être du ressort de la physiologie. Il n'est personne qui ne puisse, au premier coup d'œil, distinguer la différence qui existe entre les deux vies. J'ai la connaissance, la conscience de l'existence des corps que mes yeux voient, que mes mains touchent, et toutes ces sensations sont du domaine de la vie extérieure. Au contraire, les aliments qui me nourrissent sont modifiés dans mon estomac, parcourent le canal alimentaire, sont absorbés par des vaisseaux appropriés, et portés dans toutes les parties du corps, qu'ils réparent sans que nous soyons en aucune manière avertis de ces changements; et toutes ces fonctions sont du domaine de la vie intérieure. Si mon bras se meut sous l'influencce de ma volonté, le phénomène de la contraction des muscles qui le déplacent tient à la vie animale; si mon estomac, si les différentes parties du canal intestinal se contractent pour faire cheminer les aliments qu'ils renferment, je ne suis aucunement averti de l'existence des phénomènes qui s'opèrent en moi, et cette contraction est du domaine de la vie intérieure.

Récapitulant ce que nous venons de dire, nous considérerons dans le corps humain trois espèces de propriétés différentes :

1° Les propriétés générales de la matière ;

2° Les propriétés sous l'influence desquelles le corps humain vit, se conserve et se régénère : l'ensemble de ces propriétés, nous l'appellerons *vie organique*, ou, si l'on

veut, *vie intérieure*. parce que tous les phénomènes qui dépendent d'elle, se passent à l'intérieur de nous-mêmes ;

3° Enfin, la vie animale, que nous désignerons plus souvent sous les noms de *vie extérieure*, *vie de relation*, parce que c'est par elle que nous avons la connaissance des objets extérieurs, et c'est elle qui établit des relations entre nous et nos semblables. Si on veut avoir une idée bien nette et bien distincte des trois espèces de forces dont je viens de parler, il suffira de considérer le corps humain dans trois états différents, qui s'offrent journellement à notre observation.

1° L'homme vivant et éveillé reçoit des sensations et produit des mouvements ; il a la conscience de tous les changements qui s'opèrent en lui, et tous les phénomènes dont il se rend compte sont du domaine de la vie animale ou extérieure.

2° Si nous considérons le même homme enseveli dans le plus profond sommeil, tous les phénomènes dont son intelligence était avertie, cesseront aussitôt ; mais pourtant il s'en opérera encore quelques-uns en lui. Cet homme pourra digérer, son sang circulera, les absorptions, les sécrétions auront lieu comme dans l'état de veille. Tous ces phénomènes qui survivent à l'anéantissement de la vie extérieure, de la vie animale, nous donnent précisément tout ce qui dans nous doit être regardé comme appartenant à la vie organique.

3° Enfin, le cadavre du même homme, privé de toutes les propriétés vitales, revenu à la température des corps environnants et soumis aux seules lois qui régissent la matière, nous montre ce que serait sans la vie l'étendue matérielle qui forme notre corps.

Je crois qu'on doit rattacher toutes les facultés que présente le somnambulisme à deux phénomènes principaux : l'excitation du cerveau et l'exaltation de la sensibilité propre à la vie intérieure, qui de latente ou organique qu'elle est dans l'état de veille devient perceptible dans le somnambulisme (1).

(1) On peut donc dire, en se servant des expressions consacrées par

Nous parlerons successivement de ces deux phénomènes et des facultés qui s'y rattachent.

Dans le sommeil ordinaire, il existe une privation plus ou moins complète de la sensibilité et de la motilité des organes extérieurs. Plusieurs auteurs ont même pensé que dans cet état la vie refluait à l'intérieur. Hippocrate a dit : *In somno motus intra ; somnus labor visceribus.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que souvent les mouvements spontanés des fibres cérébrales produisent pendant le sommeil une multitude d'impressions et d'images, qui nous affectent de la même manière que si elles étaient le résultat des sensations de l'état de veille. Ces impressions, à l'occasion desquelles l'intelligence entre en action, autant que le permet l'inertie morale, produisent l'état de songe avec toutes les modifications qu'il est susceptible de présenter.

Si dans les songes l'activité morale est assez développée pour permettre un usage un peu régulier de la faculté de penser, le sommeil se rapproche du somnambulisme ; et il en a tout à fait l'apparence, lorsque la possibilité des mouvements musculaires n'étant pas suspendue, un ou plusieurs des sens extérieurs restent encore en activité. C'est ce qu'on remarque chez ceux qui se lèvent pendant la nuit, et qui, les yeux ouverts, peuvent s'en servir comme dans la veille. Le somnambulisme, à ce degré de simplicité, mérite à peine d'être distingué des songes, et ne constitue guère qu'un songe en action.

Il est pourtant très-rare que dans le sommeil ordinaire les mouvements spontanés du cerveau puissent déterminer ainsi un exercice un peu régulier de la pensée et produire des mouvements suivis sans que le réveil en résulte ; presque toujours, quand le sommeil est aussi profond, cela tient à ce que la sensibilité, en même temps qu'elle re-

Bichat. que les deux principaux phénomènes physiologiques du somnambulisme sont l'exaltation de la sensibilité animale du cerveau et le changement de la sensibilité organique des organes intérieurs en sensibilité animale. Ce changement a quelquefois lieu partiellement par suite d'une inflammation maladive.

flue sur le cerveau, se porte sur les organes de la vie intérieure et rend perceptibles les impressions qui s'y rapportent. La supposition de ce changement dans le mode de la sensibilité intérieure, survenant pendant le sommeil et coïncidant avec un certain exercice des fonctions cérébrales, va nous donner l'explication des principaux phénomènes du somnambulisme.

EXALTATION DE LA VIE INTÉRIEURE

Prévision, instinct des remèdes, insensibilité extérieure, appréciation du temps.

D'abord, pour cela seul que la sensibilité est portée sur les organes de la vie intérieure, ceux de la vie extérieure doivent en être plus complétement privés; de là, ce sommeil plus profond et surtout cette insensibilité si commune dans le somnambulisme parfait. C'est par la même raison que le somnambule est plus susceptible d'entendre ce qu'on lui dit, et d'y répondre sans pouvoir s'éveiller.

Mais ce n'est pas tout; le somnambule, d'après notre supposition, éprouvant de nouvelles perceptions fournies par les organes intérieurs, leur succession constituerait une nouvelle vie, différente de celle dont nous jouissons habituellement; et dans cette nouvelle vie, on verra apparaître de nouvelles facultés et un nouvel ordre de connaissances différentes de celles qui nous sont fournies par nos sensations habituelles.

Mais, quelles seront ces nouvelles connaissances? On voit d'abord qu'elles doivent être en rapport avec la nature des perceptions dont elles sont le résultat, et que, par conséquent, produites par les fonctions des organes internes, elles doivent naturellement porter sur les modifications et sur les crises qui sont un résultat nécessaire de l'état de ces fonctions.

Nous pouvons, par suite des notions fournies par l'expérience habituelle et au moyen des calculs de notre intelligence, parvenir à connaître avec précision l'époque future des phénomènes du monde extérieur. Pourquoi n'en

serait-il pas de même relativement aux phénomènes physiologiques qui se passent en nous? Si l'astronome peut prédire que tel jour, à telle heure, un astre déterminé occupera tel ou tel point du ciel, pourquoi le somnambule, dans un état où il a le sentiment des lois de son organisation et des fonctions auxquelles elles président, ne pourrait-il annoncer d'avance le moment précis où doit avoir lieu tel ou tel phénomène physiologique?

La connaissance qu'acquiert l'astronome et celle que manifeste le somnambule diffèrent pourtant beaucoup, en ce que le premier arrive au résultat qu'il prédit par suite de raisonnements dont il se rend compte et dont il peut, à tout instant, reprendre et suivre la chaîne, tandis que la faculté de prévision survient chez le somnambule sans qu'il ait la conscience d'aucun raisonnement auquel il puisse attribuer les nouvelles notions qu'elle lui donne; différence remarquable, qui tient à ce que ces notions sont le résultat immédiat des impressions internes dont il a la perception, ce qui rapproche la prévision de toutes les autres facultés instinctives, auxquelles il est d'ailleurs évident qu'on doit la rattacher.

Qu'on n'objecte pas qu'il nous est impossible de concevoir comment telle ou telle connaissance peut résulter de la perception successive ou simultanée de certaines impressions; car la même impossibilité existe relativement à toutes nos connaissances.

Qui pourrait expliquer comment il se fait que la conclusion d'un syllogisme résulte dans notre esprit de la perception de deux prémisses? L'observation intérieure nous montre que notre esprit est doué de la faculté d'acquérir certaines connaissances à l'occasion de telles perceptions, et nous ne pouvons aller au-delà de ce fait d'observation psychologique.

Le somnambule ne peut pas plus expliquer comment il sait qu'il s'opérera en lui une révolution à un moment déterminé, qu'un homme qui sent la faim ne peut expliquer comment il sait qu'il a besoin d'introduire des aliments dans son estomac. Si le second de ces faits nous cause

moins d'étonnement que le premier, c'est que chacun de nous connaît par expérience le sentiment qui nous apprend que nous avons besoin d'aliments, tandis que nous n'avons jamais rien éprouvé de semblable aux sensations qui donnent la prévision aux somnambules.

Le somnambule, se trouvant donc dans l'impossibilité de reconnaître comment il a pu acquérir la connaissance qui tombe dans son esprit, il est naturel qu'il en attribue la révélation à un homme, à un génie, à un démon, enfin, qu'il imagine toutes les conceptions explicatives qui naissent dans l'esprit d'un homme qui rêve, à l'occasion d'une sensation qu'il éprouve ou d'une pensée qui lui vient. De là les variations dans la manière dont les somnambules paraissent acquérir les connaissances de la prévision. Nous avons déjà parlé de ces différences, et je me bornerai ici à rappeler que, de même que dans les songes, il semble le plus ordinairement à l'homme qui rêve que les pensées qui lui viennent, lui sont communiquées par un homme avec lequel il parle, de même aussi le cas le plus ordinaire est celui où il semble au somnambule que les événements qu'il annonce lui sont révélés par une voix dont il rapporte ordinairement le siége à la région de l'estomac.

La faculté de connaître d'avance les révolutions dépendantes de l'organisation intérieure, les crises des maladies, les différents symptômes qu'elles doivent présenter; en un mot, la faculté de prévision, telle que nous l'avons reconnue dans le somnambulisme, sera donc un résultat naturel de la supposition que nous avons faite.

Mais ce n'est pas tout; on ne peut se refuser à admettre que du moment où l'état des fonctions internes devient perceptible, l'instinct des remèdes ne doive acquérir un degré de perfection supérieur à celui qu'il présente dans l'état de veille. Ce qui le prouve, c'est que dans l'état ordinaire, l'instinct seul nous indique toujours le remède de tous les besoins qui se manifestent à nous d'une manière sensible, comme la faim, la soif, le désir vénérien. Or dans le somnambulisme, tous les besoins produisent des impressions sensibles, comme ceux que nous venons de

nommer; aussi le somnambule est-il aussi bien porté à faire tout ce qu'il faut pour les satisfaire que nous sommes portés à manger quand nous avons faim, et à boire quand nous avons soif.

Poursuivons, et voyons si, au moyen de la même supposition, nous pourrons rendre raison des autres phénomènes. Un des plus ordinaires et des mieux constatés est sans contredit la faculté d'apprécier le temps sans avoir besoin du secours d'aucun instrument propre à le mesurer; eh bien! cette faculté, qu'il nous serait si impossible d'acquérir dans l'état de veille, est encore un résultat naturel de la perception des impressions de la vie intérieure.

Les sensations extérieures sont intermittentes, variables, irrégulières, et c'est pour cela qu'il nous est difficile d'apprécier le temps avec exactitude, quand nous voulons le mesurer par leur moyen; les sensations intérieures, au contraire, sont continues et uniformes; de là la possibilité d'une plus grande perfection dans la manière d'apprécier le temps écoulé, quand on le juge d'après elles.

(A continuer.) D[r] BERTRAND.

N° 8. Août 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1871. — VOYAGE DE M. DU POTET EN SUISSE. — TÉTANOS GUÉRI PAR LE MAGNÉTISME. — AMPUTATION DU BRAS SANS AUCUNE DOULEUR, PENDANT LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE. — GUÉRISON DES ACCIDENTS, CONSÉQUENCES DE L'AMPUTATION DE LA CUISSE, PAR M. GÉRARD, MAGNÉTISEUR. — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND (SUITE).

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1871

Le Lundi 10 Juillet 1871, à trois heures de relevée, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : **trois, — soixante, — quatre-vingt-quatre, — dix-huit, — quatre-vingt-quatorze, — vingt-neuf, — cinquante-neuf, — quatre-vingt-six, — soixante-sept, — cinquante-un.**

Les dix obligations, portant les numéros sortis, ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 10 Juillet 1871.

E. DURIEU. CH. LAFONTAINE.

Les porteurs des dits numéros peuvent se présenter, pour être payés, à l'administration du journal, rue du Mont-Blanc, 9.

Nous engageons ceux des Actionnaires qui ne se sont pas présentés pour recevoir l'intérêt de leurs obligations, à nous envoyer les coupons; nous leur adresserons, en mandat de poste la somme qui leur est due.

Nous prions les personnes qui n'ont point encore payé leur abonnement au journal, pour l'année 1871, à nous le faire parvenir promptement.

CH. LAFONTAINE.

Tétanos guéri par le magnétisme. — Amputation du bras sans aucune douleur, pendant le sommeil magnétique. — Guérison des accidents, conséquences de l'amputation de la cuisse, par M. Gérard, magnétiseur.

Dans le numéro de Juillet dernier, nous nous étonnions de ne recevoir ni journaux magnétiques, ni aucunes nouvelles des magnétiseurs de Paris et de France, et nous nous demandions ce qu'ils pouvaient tous être devenus, puisque les communications rétablies, le même silence existait.

Notre appel a été entendu; et voici, M. Gérard, magnétiseur et directeur de la *Revue Magnétique* de Paris, qui

nous écrit enfin, et nous fait part de trois belles guérisons qu'il a obtenues par le magnétisme, pendant qu'il était *interné* en Belgique.

Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en publiant la lettre tout entière de M. Gérard, quoiqu'elle contienne quelques mots sur sa position personnelle. Les motifs de l'interruption de son journal y sont expliqués, et ils sont trop honorables, pour que nous hésitions à complimenter M. Gérard d'avoir sacrifié ses intérêts particutiers aux intérêts de la patrie. LAFONTAINE.

Paris le 22 Juillet 1871.

Mon cher confrère,

Il a fallu votre stimulante exhortation pour me tirer de mon apathie.

Depuis longtemps je voulais vous écrire, et je ne sais quelle sotte vanité m'en empêchait ; avais-je donc à rougir des fautes et des échecs de mon pays?

Vous demandez si mon journal existe encore, — oui, si c'est exister que d'avoir le désir de le continuer, mais de graves raisons sont seules causes de son interruption, et ces raisons existeront encore quelque temps sans doute, car avant de penser à la propagande, il faut songer qu'on est père de famille et les obligations sont grandes lorsqu'on vient d'essuyer les pertes que je viens de faire.

Voici en deux mots ma situation : au début de la guerre on fait appel à toutes les bourses pour nos blessés, et, confiant dans l'avenir, je donne ce que j'ai ; quinze jours plus tard, n'ayant plus rien à donner, j'offre ma personne ; on l'accepte et je pars au devant des Prussiens, laissant ma famille à Paris dans l'espoir de la rejoindre bientôt. Vous connaissez nos désastres ; pour mon compte, je suis fait prisonnier à Sedan et pendant sept mois je me trouve séparé des miens, qui n'ayant pour ressource que ma réputation, grèvent l'avenir d'une somme assez ronde, car je n'ai pas voulu abandonner ma maison, dont les frais étaient relativement considérables.

A mon retour, je trouve le désarroi dans mes finances, mais j'ai du courage et je compte bientôt combler les vides, lorsque tout à coup surgit la Commune qui fait le vide autour d'elle, notre dette augmente; car il faut vivre. La Commune passée, il fait chaud, les malades vont à la campagne, ceux qui y sont y restent, d'autres ont peur d'une épidémie, que sais-je? si bien, que j'attends toujours que mon soleil se lève pour reprendre mon essor, car j'aime les situations franches.

Si je viens de subir un échec, je n'en ai pas moins de confiance dans l'avenir et tout me fait présager qu'il me reste de beaux jours encore et de grandes choses à accomplir. Vous avez dû vous-même, mon cher Monsieur Lafontaine, subir de ces tempêtes, et votre courage ne s'en est pas affaibli; votre foi magnétique vous a soutenu, la mienne me soutiendra de même.

Puis, à mon désastre il y a eu une petite compensation. J'ai subi mes examens au baccalauréat avec quelque succès; le lendemain je me faisais inscrire à l'école de Médecine et aujourd'hui me voilà élève, ce qui n'est plus qu'une affaire de temps. Ne croyez pas cependant que j'ambitionne le titre de docteur pour faire de la médecine, non, mais pour avoir plus d'autorité pour soutenir notre cause à laquelle je ne faillirai jamais; et je vous assure que je frapperai fort et longtemps à la porte de notre Académie.

Vous voyez, mon cher confrère, que si mon journal se repose encore quelques mois, c'est que j'ai de bonnes raisons, mais croyez-le, notre cause ne perdra pas pour attendre; j'aiguise mes ongles et je sens comme le malheur les fait pousser. Jusqu'alors, ma carrière avait été parsemée de fleurs; aujourd'hui qu'il y a quelques épines, tant mieux, car elles viennent de me mûrir l'esprit tout en le fortifiant dans sa résolution.

Vous demandez ce que nous avons fait en France du magnétisme? Eh bien! je vais vous le dire : On n'a pas plus pensé au magnétisme pendant la guerre qu'on n'a songé au roi de Siam. La Société n'existe plus, même à l'état em-

bryonnaire; quelques sérieux praticiens sont morts, quelques somnambuliseurs seuls ont su exploiter la crédulité publique au sujet des absents, racontant beaucoup de hauts faits, promettant monts et merveilles aux uns et aux autres. Je connais une dizaine de familles qui ont les actes de décès de leurs enfants, tués un peu partout, et que les somnambules bercent du fol espoir de les retrouver vivants: un jour, c'est une raison aussi bête que cruelle qui fait qu'un tel n'est pas encore là; le lendemain, une lettre est en route; huit jours après on apprend que cette lettre s'est égarée, etc., etc. Toutes nos farceuses s'accordent cependant entre elles, ce qui fait que les familles croient plus profondément; mais cet accord n'est pas difficile à expliquer: *promettre toujours* vaut mieux, *car on revient*, ce qui n'aurait pas lieu dans le cas contraire. Une mère dans cette circonstance aime qu'on la trompe, c'est si bon d'espérer! et nos somnambules excellent sur l'art... de plaire. Voilà comment nous avons utilisé le magnétisme en France, et tous les renseignements que j'ai pris s'accordent à ce sujet: *exploitation indigne.*

Aussi, je n'aimais guère le somnambulisme avant, je l'aime un peu moins après; je sais cependant qu'il peut être utilisé, qu'on peut en tirer un grand secours, et la preuve c'est que je vais vous faire la relation d'une cure miraculeuse qui m'est personnelle par l'aide de cet agent.

Je vous ai dit que j'avais été fait prisonnier après la catastrophe de Sedan. Ne voulant pas nous rendre aux Prussiens, nous avons percé les lignes dans la direction de la frontière belge qui était mal bordée, par la raison que les Prussiens savaient cette partie du territoire gardée par les Belges. J'ai donc été prisonnier des Belges, et comme officier, j'ai choisi pour mon internement la ville que j'ai voulu.

J'ai choisi Namur. Là, j'ai cherché à utiliser mes loisirs en me présentant dans les hôpitaux, pour y faire du magnétisme sur nos blessés (il y avait 800 blessés français à Namur). Partout où je voulus faire du magnétisme dans les amputations, on me rit au nez et si ce n'eût été

le respect qu'imposait mon grade, on m'eût certainement mis à la porte, car je ne connais pas de pays plus en retard que cette pauvre Belgique au sujet du magnétisme et de toutes les nouveautés. Ainsi, l'homéopathie est proscrite, sous peine des condamnations les plus sévères, et tout docteur en médecine convaincu d'avoir employé cette médication, est poursuivi, non-seulement pour médecine illégale, mais pour homicide volontaire.

Les Jésuites sont en grand honneur dans ce pays-là et rien ne se pratique sans leur permission, aussi a-t-on agi envers moi comme on l'eût fait avec Satan.

Un jour cependant, une circonstance me valut mon entrée à l'hôpital Saint-Jean. Un de nos malades, légèrement blessé au bras, venait d'être atteint de tétanos. Après deux jours d'essais par les moyens héroïques de la médecine, après avoir donné jusqu'à 20 grammes de chloral par jour, la maladie continuant sa marche fatale, je fus appelé par le Dr Bribozias pour mettre à l'essai mon pouvoir et mes petits moyens, se promettant sans doute de me confondre.

J'arrive, la crise était atroce. Je magnétise en vue de calmer; mon malade s'endort; je lui demande ce qu'il faut faire. Il me répond :

« Tout est inutile, il est trop tard; hier vous m'auriez guéri. »

Je continuai malgré cela mon action, et le docteur stupéfait constatait que depuis une heure que je magnétisais aucune contraction ni trémens ne s'étaient produits : il devint attentif et m'encourageait.

Tout à coup, le malade étendit la main et me dit vivement:

« Je guérirai! mais de suite il faut me couper le bras à cinq centimètres au-dessus de la plaie. »

Le médecin n'hésita pas; il rassembla quelques-uns de ses confrères qui connaissaient le malade et la marche de la maladie; il fit l'opération qui réussit à merveille et les crises disparurent. L'opération fut faite sous l'influence du sommeil magnétique, et le malade put constamment causer pendant l'opération; c'est ainsi qu'il donna une leçon aux médecins présents :

« Messieurs, toutes les fois que vous vous trouverez dans un cas semblable n'hésitez pas, supprimez la cause et l'effet disparaîtra ; l'amputation du membre ne sera pas toujours nécessaire, si vous suprimez de suite les nerfs froissés, mais si vous attendez, comme dans ce cas-ci, magnétisez votre client et enlevez-lui le membre qui est cause de l'affection que vous ne savez pas combattre. »

Il me fut permis de continuer mes soins à ce malade, et vingt-huit jours après l'amputation, il sortait de l'hôpital parfaitement guéri. Cette cure fit du bruit en ville. On vint me trouver, la jalousie s'en mêla et je ne pus continuer à donner mes soins aux blessés et à m'assurer de l'efficacité du magnétisme, en ce que les portes des hôpitaux me furent fermées.

Je voulus cependant m'assurer de la valeur de l'eau magnétisée et des applications de la main sur les amputations. Pour cela, je pus décider une dame du monde à réclamer chez elle un officier du 56me de ligne, M. Duchâteau, qui venait d'être amputé et dont l'amputation semblait devoir déterminer la mort sous peu de jours, par suite d'une *nécrobiose* de l'os du fémur ; l'extrémité de la cuisse était verdâtre et fortement tuméfiée, l'odeur du pus était insupportable, etc.

Comme bien vous pensez, cette dame ne se flatta pas de l'essai qu'elle voulait faire ; d'accord avec l'officier, elle se dit sa parente, elle voulait qu'il mourût dans sa famille, etc. Trois jours après, un mieux très-sensible se manifestait. Je faisais cesser la dose d'opium qu'on lui faisait prendre pour dormir, il dormit cependant sans cela ; huit jours après, toute mauvaise nature de plaie avait disparu et vingt-cinq jours après, il pouvait sortir et entrait en pleine convalescence. C'est alors qu'il fit une chute en glissant sur le verglas, une fracture de l'extrémité de l'os s'ensuivit. Je recommençai par le même procédé, et quinze jours après, il n'y avait plus trace de l'accident.

Voilà à quoi s'est borné mon essai magnétique, et je crois bien être le seul qui ait fait cet essai ; quant à être

nommer; aussi le somnambule est-il aussi bien porté à faire tout ce qu'il faut pour les satisfaire que nous sommes portés à manger quand nous avons faim, et à boire quand nous avons soif.

Poursuivons, et voyons si, au moyen de la même supposition, nous pourrons rendre raison des autres phénomènes. Un des plus ordinaires et des mieux constatés est sans contredit la faculté d'apprécier le temps sans avoir besoin du secours d'aucun instrument propre à le mesurer; eh bien! cette faculté, qu'il nous serait si impossible d'acquérir dans l'état de veille, est encore un résultat naturel de la perception des impressions de la vie intérieure.

Les sensations extérieures sont intermittentes, variables, irrégulières, et c'est pour cela qu'il nous est difficile d'apprécier le temps avec exactitude, quand nous voulons le mesurer par leur moyen; les sensations intérieures, au contraire, sont continues et uniformes; de là la possibilité d'une plus grande perfection dans la manière d'apprécier le temps écoulé, quand on le juge d'après elles.

(A continuer.) Dr Bertrand.

N° 8. Août 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1871. — VOYAGE DE M. DU POTET EN SUISSE. — TÉTANOS GUÉRI PAR LE MAGNÉTISME. — AMPUTATION DU BRAS SANS AUCUNE DOULEUR, PENDANT LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE. — GUÉRISON DES ACCIDENTS, CONSÉQUENCES DE L'AMPUTATION DE LA CUISSE, PAR M. GÉRARD, MAGNÉTISEUR. — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND (SUITE).

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

Tirage au sort des Titres remboursables en 1871

Le Lundi 10 Juillet 1871, à trois heures de relevée, en présence des titulaires des obligations, convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, n° 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui doivent être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis, dans l'ordre ci-après, les numéros : **trois, — soixante, — quatre-vingt-quatre, — dix-huit, — quatre-vingt-quatorze, — vingt-neuf, — cinquante-neuf, — quatre-vingt-six, — soixante-sept, — cinquante-un.**

utile sur un champ de bataille où l'on ne serait pas entravé, on a d'autres préoccupations qui viendraient nuire à vos succès.

Ma réputation magnétique fit de tels progrès après ces trois cures à Namur, que les malades me vinrent en grande quantité, et cela des plus riches ; mais les médecins s'en mêlèrent et bientôt on me fit un procès où je fus condamné à 53 francs d'amende et frais.

Mais j'ai laissé à Namur deux ou trois enthousiastes du magnétisme, et j'espère qu'ils continueront leurs cures en dépit des procès et du clergé.

Je magnétise en ce moment une de vos clientes quand elle est à Genève, Mme de Valcourt; elle ne tarit pas en éloges sur vous ainsi que sur M. Ragazzi; elle est très-reconnaissante de vos bons soins.

Les affaires reprennent un peu, j'espère en l'avenir.

Je viens de faire paraître un ouvrage un peu philosophique et de circonstance, ce sont les *Mémoires d'un fédéré*. Je vous ferai lire cela.

Vous ferez ce que vous jugerez convenable de cette longue lettre ; vous pouvez tailler, rogner, la mettre en entier si bon vous semble : elle est à vous.

Veuillez, mon cher confrère, agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Votre serviteur,

J. GÉRARD.

Voyage de M. du Potet en Suisse et en Italie

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une lettre du Baron du Potet qui nous annonce la décision qu'il a prise de visiter les cercles magnétiques de la Suisse et de l'Italie. Nous ne doutons pas de l'accueil fraternel que recevra partout où il se présentera, notre doyen, le plus savant, le plus sérieux magnétiseur.

M. du Potet, l'homme courageux, qui, fort de ses con-

victions, a, depuis 1820, combattu partout et de toutes manières en faveur du magnétisme ; faisant de la propogande par des cours publics, obtenant des guérisons presque miraculeuses dans tous les pays ; publiant des ouvrages des plus instructifs, le *Traité sur le magnétisme*, — le *Manuel de l'étudiant magnétiseur*, — la *Thérapeutique*, etc., etc. ; et le *Journal du Magnétisme*, qui a vécu 15 ou 16 ans.

M. du Potet, dans sa vie, a eu fort à faire avec les académies soit de Paris, soit de Montpellier, et il sortait toujours vainqueur des discussions, en les appuyant par des faits qui fermaient la bouche à ses contradicteurs.

Pour notre part, nous nous réjouissons de l'arrivée de M. du Potet à Genève, et nous désirons que tous nos anciens élèves se réunissent à nous, pour le recevoir dignement.

LAFONTAINE.

Explication du Somnambulisme (Suite).

Il n'est pas rare de voir un homme qui se livre à une occupation dont il a l'habitude, et qui l'affecte toujours à peu près uniformément, apprécier le temps qu'il passe à son travail d'une manière assez approchée. Il pourra même ne se tromper que de quelques minutes sur plusieurs heures, surtout s'il juge du temps qui s'est écoulé par le travail qu'il a exécuté. Quelle exactitude, à plus forte raison, ne doit-on pas remarquer chez un homme qui juge le temps d'après des sensations incomparablement plus régulières que ne peuvent l'être les sensations extérieures les plus uniformes, quand il peut acquérir la connaissance des différents intervalles par le travail des organes intérieurs ? Un homme pourrait apprécier le temps avec assez d'exactitude, en le mesurant sur les battements de son pouls ; doit-on s'étonner qu'il l'apprécie bien mieux encore, quand ce n'est plus seulement une attention partielle qu'il donne ainsi à la plus irrégulière des fonctions de la vie organique, mais

quand la conscience qu'il a de ses mouvements les plus réguliers constitue le sentiment de son existence?

On trouve une nouvelle preuve de l'exaltation de la vie intérieure dans la considération du siége auquel les somnambules rapportent les nouvelles connaissances qu'ils acquièrent; car de même que, dans l'état de veille, nous rapportons à la tête les connaissances qui sont le résultat de la combinaison des sensations extérieures, les somnambules rapportent à la région de l'estomac les connaissances qui résultent chez eux des nouvelles perceptions internes. Cette circonstance paraîtra extrêmement remarquable à ceux qui réfléchiront à la distribution des systèmes nerveux des deux vies, dont les nerfs se réunissent, pour l'une au cerveau, où l'âme trouve comme en réserve les matériaux des raisonnements qu'elle fait et des jugements qu'elle porte, et pour l'autre à la région de l'estomac, où les plexus reçoivent des filets qui les mettent en communication avec tous les organes de la vie intérieure. Il est donc raisonnable de croire que ce plexus remplit, relativement à la vie intérieure, les mêmes fonctions que le cerveau (1) relativement à la vie extérieure, et que, c'est à cause que, dans le somnambulisme, l'âme y puise tous les matériaux nécessaires à la formation des jugements instinctifs, que le somnambule rapporte à cette partie les connaissances qui en résultent.

Presque tous les somnambules présentent le phénomène dont nous parlons; et si on demande à un malade qui prédit pour une époque déterminée, telle ou telle crise, comment il peut deviner ainsi d'avance ce qui doit lui arriver, il répondra quelquefois, il est vrai, qu'il est certain de ce qu'il dit, sans savoir pourtant comment il a pu en acquérir la connaissance; mais le plus souvent il soutiendra qu'une voix, sortant du creux de l'estomac, lui dicte tout ce qu'il annonce. Faisons abstraction de la circonstance de la voix, que nous avons suffisamment expliquée. Il n'en reste pas moins certain que l'immense majorité des som-

(1) Les anciens appelaient le plexus le *cerveau du ventre*.

nambules rapportent leurs nouvelles notions instinctives à la même région, et que cette région est justement celle où se trouve le point de réunion de tous les nerfs de la vie intérieure ; or, l'hypothèse que je propose donne une raison très-satisfaisante de cette circonstance, qui serait tout à fait inexplicable dans toute autre, et c'est un motif de plus pour s'arrêter à une opinion que tant de circonstances confirment, sans qu'aucune s'élève pour la contredire.

On pourrait être tenté même de croire que l'âme change de siége (1) dans le somnambulisme, et qu'abandonnant le cerveau, elle va se fixer au plexus solaire, pour pouvoir de là, comme d'un centre, être à portée de prendre connaissance de tous les mouvements de la vie, qui lui fournit les matériaux de ses nouveaux jugements. Cette croyance me paraîtrait d'abord merveilleusement confirmée par la circonstance de l'oubli total au moment du réveil.

Ne semble-t-il pas en effet que ce soit une loi générale de nos perceptions, que toutes celles qui ont fait une impression un peu forte sur nous, laissent dans l'organe cérébral des traces qui nous les rappellent dans la suite? Comment donc les impressions des somnambules, si elles avaient leur siége dans le cerveau, pourraient-elles s'échapper subitement de la mémoire? On ne dira pas que c'est parce qu'elles sont trop légères pour laisser des traces suffisantes ; les somnambules sentent aussi vivement que nous le faisons dans l'état de veille ; ils jugent, ils raisonnent, ils éprouvent des passions qui les agitent souvent jusqu'à leur faire verser des larmes ; et ce qui prouve sans réplique que ce n'est pas faute d'intensité que les impressions ne laissent aucune trace au réveil, c'est que le somnambule, qui ne se souvient plus une minute après son réveil, de ce qu'il vient de faire ou d'éprouver, s'en

(1) Quand je parle de siége de l'âme, il n'est pas besoin d'avertir que je prends cette expression dans un sens purement figuré, et qu'on doit entendre seulement par là, le lieu où elle agit, ou encore où elle trouve rassemblés les matériaux des connaissances qu'elle acquiert.

souviendra un mois plus tard, si à cette époque il retombe de nouveau en somnambulisme. Peut-on expliquer ce fait autrement qu'en admettant que c'est parce que l'âme a besoin de revenir au plexus solaire pour y retrouver les traces qu'elle y avait laissées?

Toutes ces considérations paraissent d'abord assez concluantes pour faire croire au transport du siége de l'âme à la région de l'estomac, où elle exécuterait, pendant le somnambulisme, toutes ses fonctions ordinaires ; et cette opinion paraîtrait même confirmée par une observation de Van-Helmont, qui prétend avoir senti un pareil transport sur lui-même ; et pourtant, quand on réfléchit avec attention, on trouve que cette opinion, qui semblait d'abord si satisfaisante, ne peut être admise. En effet, une première réflexion qui se présente, c'est que si le transport de l'âme avait lieu comme l'hypothèse le suppose, il faudrait que le somnambule ne se souvînt pas plus endormi de ce qu'il a fait éveillé, qu'il ne se souvient éveillé de ce qu'il a fait endormi.

Il n'y a, en effet, aucune raison pour que l'âme, quand elle passe dans l'épigastre, retrouve mieux les traces laissées dans la tête.

La difficulté devient plus grande encore quand on considère que non-seulement le souvenir de tout ce qui s'est passé dans l'état de veille subsiste pendant le somnambulisme, mais que même la mémoire se trouve, dans cet état, si prodigieusement perfectionnée, qu'elle produit des effets à peine croyables, comme nous en avons rapporté plusieurs exemples.

Les faits sont donc ici directement contraires à ce que l'hypothèse devrait faire supposer, et le témoignage des somnambules mêmes peut être invoqué contre elle ; car s'ils rapportent à l'estomac les notions instinctives dont nous avons parlé, ils distinguent fort bien que les raisonnements qu'ils font et les jugements qu'ils portent continuent d'avoir lieu dans le cerveau ; de sorte qu'ils disent : telle idée me vient de la tête, telle notion me vient de l'estomac ; et, circonstance très-remarquable, ils reconnais-

sent pour leur appartenir les pensées de la tête, tandis qu'ils attribuent communément à un autre être qu'ils supposent leur parler, les notions instinctives de l'estomac.

Enfin, une dernière raison qui prouve que l'âme ne perd point son pouvoir sur le cerveau dans le somnambulisme, c'est la faculté qu'ont les somnambules de se souvenir des choses qu'ils veulent se rappeler, ou de s'imprimer telle ou telle volonté anticipée d'agir ; ce qui ne me paraît pouvoir se faire que par une action exercée sur l'organe cérébral.

Il faut donc reconnaître, d'après toutes ces considérations, que la supposition du transport de l'âme au plexus solaire est une supposition inadmissible, et que contredisent les faits les plus constants. Le siége des opérations intellectuelles ordinaires reste dans le cerveau, la seule partie du corps propre à une pareille fonction ; le plexus solaire ne peut, en aucune manière, suppléer aux fonctions de cet organe, et son rôle, dans le somnambulisme, se borne à fournir les matériaux des jugements instinctifs. Je n'ai d'ailleurs jamais rencontré aucun somnambule qui rapportât à cette partie ses jugements et ses raisonnements ; mais s'il s'en trouvait quelques-uns qui crussent sentir de cette manière, leur témoignage particulier ne pourrait rien prouver contre l'observation générale qui leur est contraire, et on devrait attribuer leur erreur aux préjugés qu'on leur aurait donnés dans l'état de veille (1).

SUREXCITATION DU CERVEAU

Perfectionnement des facultés intellectuelles, activité de l'imagination, développement de la mémoire, oubli au réveil.

Quant au cerveau, non-seulement on ne doit pas le supposer inactif dans le somnambulisme, mais encore plu-

(1) J'ai souvent eu l'occasion de faire remarquer combien le témoignage des somnambules à qui leur imagination déréglée fait éprouver tout ce qu'elles croient devoir sentir, doit être de peu de valeur. On ne peut raisonnablement s'en servir que comme d'une indication pour la recherche de la vérité, ou tout au plus l'invoquer pour confirmer des idées d'ailleurs probables.



sieurs des facultés que présente cet état singulier, ne peuvent s'expliquer que par l'admission d'un surcroît d'activité dans l'organe de la pensée. Comment, sans une pareille supposition, expliquer le développement des fonctions intellectuelles, le perfectionnement de la mémoire, l'activité extraordinaire de l'imagination? Tous ces phénomènes sont certainement trop prononcés pour que la seule suspension des fonctions des sens extérieurs suffise pour en rendre compte.

Cet excès d'activité du cerveau dans le somnambulisme, me paraît présenter, au reste, une explication de l'oubli total au réveil; et le retour subit de cet organe à son type ordinaire de vitalité suffit bien pour faire perdre subitement le souvenir de toutes les impressions reçues pendant son état d'excitation ; car la même raison qui fait que des traces imperceptibles dans le cerveau, pendant la veille, sont aperçues par le somnambule endormi, peut bien être cause aussi que des impressions assez fortes, dans le sommeil, pour produire les effets les plus marqués, ne puissent plus être aperçues au moment du réveil. Nous voyons tous les jours un pareil phénomène dans le délire ; et des malades, dans le transport d'une fièvre cérébrale, sont affectés, avec la plus grande vivacité, d'impressions qu'ils oublient aussitôt que la fièvre est terminée, sans qu'on puisse trouver d'autre cause à cet oubli total, que la cessation de l'état d'irritation dont le délire était le résultat.

On voit donc que, loin que les phénomènes du somnambulisme conduisent à la supposition de l'inertie de l'organe cérébral, plusieurs d'entre eux ne peuvent être expliqués autrement que par l'admission d'un nouveau degré de sensibilité dans le cerveau, de sorte qu'il faut joindre l'admission de ce phénomène à celui de l'exaltation de la sensibilité des organes internes, pour avoir une explication complète du somnambulisme, du moins de toute la classe des facultés qui appartiennent au somnambule, considéré isolément et indépendamment de ses rapports avec ceux qui l'entourent.

On peut remarquer, relativement à l'exaltation de la vie intérieure et la surexcitation du cerveau, que ces deux phénomènes principaux du somnambulisme ne se trouvent presque jamais ensemble à un degré très-élevé, et qu'on les observe communément en sens inverse l'un de l'autre. Si le cerveau se trouve dans un état d'excitation considérable, comme on le remarque dans les possédés, les crisiaques atteints de somnambulisme extatique, les phénomènes qui dépendent de cette excitation, c'est-à-dire tous ceux qui ont rapport au perfectionnement des facultés intellectuelles, se montrent d'une manière très-prononcée, et les notions instinctives sont pour l'ordinaire très-faibles ; au contraire, les malades qui se distinguent par les notions instinctives les plus sûres et les plus étonnantes, ne présentent que des facultés intellectuelles très-ordinaires et qui, le plus communément, ne diffèrent pas de celles dont ils jouissent dans l'état de veille. Les somnambules artificiels sont en général dans ce cas ; aussi sont-ils soumis à des causes d'exaltation cérébrale beaucoup moins fortes que les anciens crisiaques auxquels on avait persuadé qu'il y avait du surnaturel dans leur état.

Parlons maintenant des autres phénomènes du somnambulisme. Les principaux sont la communication sympathique des symptômes des maladies, la communication directe des pensées et l'influence de la volonté, auxquels il faut joindre l'influence qu'acquiert le somnambule sur les mouvements intérieurs de son organisation.

Il est évident que les trois premiers phénomènes que nous venons de citer peuvent être considérés comme le résultat de cette faculté sympathique, en vertu de laquelle tout ce qui se passerait dans le corps des assistants peut se reproduire dans celui des somnambules. Il est peut-être possible de trouver quelque chose de semblable chez l'homme éveillé, dans la manière dont se communiquent le bâillement, le rire, et plusieurs affections convulsives, contagieuses par imitation.

Au reste, relativement à la communication des maladies, on ne doit pas être étonné de voir la proximité d'un corps

vivant produire les effets les plus sensibles sur un autre quand c'est d'ailleurs une loi si générale que les corps qu'elle renferme se modifient par une action réciproque, et surtout quand on réfléchit à l'extrême mobilité des lois vitales et à la facilité avec laquelle les corps vivants sont modifiés sous l'influence des causes les plus légères. L'exaltation de la vie intérieure, sur laquelle portent principalement les altérations organiques qui constituent les maladies, doit avoir aussi une grande influence sur les différents degrés de la faculté qui nous occupe; mais si la communication sympathique des symptômes des maladies est favorisée par l'état de susceptibilité générale du système nerveux de la vie intérieure, c'est à l'excitation particulière du cerveau qu'on doit rapporter les phénomènes de la communication des pensées et des volontés non exprimées. On conçoit en effet que la facilité de ces communications doit dépendre de la susceptibilité de l'organe qui en est le siége; c'est ce que l'expérience confirme; elle fait voir que les crisiaques chez qui l'excitation cérébrale est la plus manifeste par le développement des facultés intellectuelles, sont les plus propres à deviner la pensée et à sentir la volonté.

Le développement des facultés intellectuelles, la communication des pensées, l'influence de la volonté sont trois phénomènes qu'on remarque presque toujours ensemble, parce qu'ils dépendent d'une seule et même cause, de l'excitation du cerveau; la communication sympathique des symptômes des maladies, au contraire, coïncide le plus ordinairement avec le développement des facultés instinctives; et je pense que c'est à cause que comme ces dernières, elle tient à l'excitation de la vie intérieure.

Quant à l'influence qu'exercent les somnambules sur les mouvements de la vie intérieure, elle mérite une grande attention. On doit la rattacher, suivant moi, à l'exaltation des fonctions de la vie intérieure, et reconnaître que de même que ces fonctions deviennent perceptibles au crisiaque, il arrive que, réciproquement, les impressions de celui-ci ont sur elle une beaucoup plus grande influence

que dans l'état de veille. Mais cette influence n'a presque jamais lieu qu'autant qu'elle est commandée par une volonté extérieure; de sorte qu'il est naturel de se demander si elle dépend de la volonté de celui en qui se passe le phénomène, ou si l'on doit l'attribuer à celui qui la commande. L'une et l'autre supposition semblent d'abord également inadmissibles; en effet, comment concevoir la volonté d'un homme agissant directement sur un autre homme, et produisant en lui des effets qu'elle est incapable de produire sur sa propre organisation? Une pareille idée paraît tellement absurde, qu'on aurait bien de la peine à s'y arrêter, quand les faits paraîtraient conduire à l'adopter, et à plus forte raison doit-on la rejeter, quand on ne peut citer aucun fait suffisamment constaté qui l'établisse. C'est donc au crisiaque seul qu'on doit rapporter les effets qui se passent en lui. Mais est-ce à sa volonté qu'il faut les attribuer? On ne peut pas plus s'arrêter à cette idée qu'à la précédente, car les crisiaques, méconnaissant souvent leurs propres actions, et attribuant tout ce qui se passe en eux à une volonté étrangère, on ne peut aller contre le témoignage qu'ils rendent (1), et il faut bien connaître que leur volonté n'agit pas, puisqu'ils n'ont pas la conscience qu'elle agisse.

D'ailleurs, si le crisiaque a la faculté de modifier à volonté son organisation intérieure, s'il peut au besoin, et comme il lui plaît, accélérer, suspendre, arrêter les mouvements de la circulation, de la digestion, de la transpiration, la sécrétion de la bile, des urines, de la salive, la guérison des maladies les plus graves ne devra être pour lui qu'un jeu, et il lui devra être aussi facile de revenir à l'état de santé, quand il est malade, qu'en a un homme menacé d'une chute de se maintenir en équilibre par le moyen des mouvements des membres, dont il peut disposer; et s'il en était ainsi, pourquoi verrions-nous tous les

(1) On ne peut dire de la volonté ce que nous avons dit de la pensée, que les somnambules veulent peut-être sans savoir ce qu'ils veulent, car qu'est-ce qu'une volonté qui s'ignore?



jours des somnambules succomber à des maladies qu'un pouvoir beaucoup moins étendu que celui qu'on leur suppose, pourrait arrêter instantanément?

Toutes ces considérations et bien d'autres semblables, suffisent pour montrer que ce n'est pas à la volonté du somnambule qu'on peut attribuer l'influence qu'il exerce sur sa propre organisation; mais ce n'est pas une raison pour aller en chercher la cause hors de lui, car l'expérience nous fait voir sur un grand nombre de phénomènes qui se passent en nous, la réalité d'une influence différente de celle qui résulte du pouvoir de notre volonté. Qui pourrait à volonté trembler, pâlir, couvrir son corps d'une sueur froide, ou se donner une diarrhée subite? Voilà pourtant ce qu'une simple frayeur est capable de produire; et l'érection qui suit les désirs vénériens, n'offre-t-elle pas encore un résultat plus constant du pouvoir de l'imagination dans un cas où la volonté est tout à fait impuissante? Suivant moi, l'influence que les somnambules exercent pendant leur sommeil sur leur organisation, est de même nature; elle est le résultat direct de l'impression produite sur eux par l'idée qu'ils ont de la puissance de leur magnétiseur; d'où il suit que ce dernier peut produire, en les commandant, des effets tout à fait semblables à ceux qui résultaient chez les somnambules extatiques, de la persuasion où ils étaient de l'action d'un pouvoir surnaturel sur eux. Au reste, la volonté du magnétiseur est par elle-même tout à fait insignifiante, et elle n'agit qu'autant qu'elle est connue.

On voit dès lors pourquoi le commandement du magnétiseur est nécessaire, et pourquoi sa seule volonté est si souvent insuffisante; c'est que cette volonté ne peut agir qu'autant qu'elle est sentie par le crisiaque; et aussitôt qu'elle est sentie, elle produit son effet indépendamment de la volonté de celui sur qui elle fait impression.

Je n'ai point parlé, dans tout ce que je viens de dire, du transport des organes des sens dans des régions inaccoutumées, et j'avoue que je n'ai rien à dire relativement à l'explication de ce phénomène, dont l'observation me

paraît pourtant mériter toute l'attention des philosophes.

Il me serait sans doute bien facile d'imaginer quelque fluide, auquel j'attribuerais des qualités qui me conviendraient, et dont les différentes vibrations avertiraient le somnambule de la présence des corps extérieurs. J'aurais d'autant plus de facilité dans ma supposition, que l'exaltation de la vie intérieure me permettrait de placer dans les extrémités des nerfs de la région de l'estomac, une sensibilité particulière qui les disposerait à être affectés par les vibrations du fluide; mais je craindrais, en suivant de pareilles idées, de me livrer à des hypothèses sans fondement. Sans donc entrer dans aucun détail sur la manière dont peut s'opérer la nouvelle vue des somnambules, je rappellerai que plusieurs insectes, chez lesquels on n'a pu découvrir aucun organe spécial de la vue, n'en sont pas moins capables d'éviter les obstacles qui se présentent devant eux.

L'hypothèse à laquelle j'ai été conduit pour l'explication du somnambulisme, me paraît merveilleusement confirmée par l'observation d'un état dont on trouve des exemples dans plusieurs ouvrages sur le magnétisme, et particulièrement dans *l'Histoire critique du magnétisme animal* de M. Deleuze. Cet état offre la manifestation des facultés du somnambulisme chez des individus d'ailleurs présentant tous les caractères de la veille. Ces singuliers somnambules ont tous leur sens ouverts aux impressions du dehors. Ils jouissent de l'usage de tous leurs membres; ils boivent, ils mangent, ils dorment même toutes les nuits, et vaquent pendant le jour à leurs occupations habituelles; les personnes accoutumées à les voir peuvent seules reconnaître qu'ils ne sont pourtant pas dans leur état ordinaire. Dans ce somnambulisme imparfait, ils jouissent de la prévision, de l'instinct des remèdes et des autres facultés du somnambulisme, quoiqu'à un degré assez limité; après un certain temps passé ainsi, ils rentrent dans leur état habituel, et le passage est marqué par un oubli total de tout ce qui a eu lieu pendant le temps de la crise.

J'ai vu une jeune fille de douze à treize ans, attaquée d'une maladie nerveuse très-singulière, et qui présentait beaucoup de symptômes d'hystérie, tomber dans cet état singulier. Il y avait déjà dix jours qu'elle y était quand je fus appelé pour la voir. Je ne trouvai rien en elle qui dût me sembler extraordinaire; seulement elle paraissait comme dans un état de distraction permanente, ou plutôt comme une personne ensevelie dans une profonde réflexion. Il fallait lui adresser deux ou trois fois la parole avant qu'elle répondît; et quand elle parlait, c'était toujours d'une manière laconique. On eût dit qu'elle ne donnait qu'une demi-attention à ce qu'on lui disait. Les parents me dirent qu'ils reconnaissaient très-bien qu'elle n'était pas dans son état ordinaire, soit à ces signes, soit à l'altération de son caractère; car, contre son ordinaire, elle était très-brusque, et même peu respectueuse avec ses parents. Quand je la vis, elle était déjà tombée plusieurs fois dans cet état, qui d'abord avait présenté une aliénation mentale complète, accompagnée de mouvements violents, et qui peu à peu s'était réduit à ce somnambulisme imparfait.

La jeune malade dans cet état qu'elle désignait en disant qu'elle était *morte*, annonçait quand elle devait revenir à l'état de la veille, qu'elle appelait *la vie*. Elle annonça devant moi qu'elle rentrerait le lendemain dans son état de *vie*, et qu'elle ne serait plus jamais *morte* à l'avenir (c'est à dire qu'elle serait guérie).

(La suite au prochain numéro).

Dr Bertrand.



N° 9. Septembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — AVIS. — MAGNÉTISME. — MALADIE DITE TUMEUR CANCÉREUSE, PAR LAFONTAINE. — CURE MAGNÉTIQUE A TRIESTE, PAR M. GUIDI. — EXPLICATION DU SOMNAMBULISME, PAR LE DOCTEUR BERTRAND (SUITE ET FIN). — DIVERS : MOYEN DE GUÉRIR LE SOMNAMBULISME NATUREL, PAR LE DOCTEUR PÉLIZZARI. — ALLIX.

AVIS

Le journal *Le Magnétiseur* n'a pas paru depuis plusieurs mois, par des causes qui n'ont pas entièrement dépendu de nous. Nos abonnés sont en droit de nous faire des reproches, que nous acceptons, et nous leur faisons des excuses sincères, en nous recommandant à leur bienveillance. Nous allons réparer notre faute, en publiant, d'ici au quinze Décembre, les quatre numéros attardés et complémentaires de l'année 1871.

Le Magnétisme

Le magnétisme, pendant les événements politiques qui viennent de s'écouler, a pu sentir sa marche scientifique retardée. Les expériences, les recherches sont restées suspendues ; chacun était trop préoccupé personnellement, pour pouvoir se livrer avec profit aux travaux de la science quelle qu'elle soit. Mais la pratique au contraire a été

plus active, chacun a voulu prendre sa part des calamités qui tombaient sur nous; et les magnétiseurs comme les autres se sont dévoués au soulagement des misères qui nous accablaient. Ils sont allés donner leurs soins aux blessés; ils se sont multipliés pour soulager et guérir les malades sans nombre que toutes les révolutions, que tous les malheurs de la guerre faisaient surgir. Les populations, surtout celles des femmes, étaient atteintes dans leur vie intime. Le système nerveux impressionné par les luttes sanglantes était ébranlé; et bien des maladies, bien des accidents ne se seraient point déclarés dans les organisations féminines essentiellement nerveuses, sans les troubles et les perturbations que provoqua cette guerre impie. Combien avons-nous vu de femmes, d'enfants rendus épileptiques, choréiques par la frayeur de toutes les horreurs dont ils avaient été les témoins forcés! combien avons-nous vu d'hommes succomber aux fatigues, à la faim et aux privations de tous genres qu'ils n'ont pu supporter! combien sont devenus paralytiques ou perclus des membres par des rhumatismes, gagnés dans les nuits passées dans les neiges ou dans l'eau ! Que de maladies du cœur, que de maladies de la moelle épinière, que de gastralgies, que de maladies hystériques qui dormiraient encore en germe et seraient restées pour toujours à l'état latent! que de rhumatismes, que de sciatiques, que de névralgies n'auraient jamais atteint ceux qu'ils ont accablés de leurs souffrances affreuses et intolérables !

Nous avons eu, comme les autres, une multitude de malades provenant des événements; nous nous y sommes dévoués avec ardeur et nous avons été souvent assez heureux pour les guérir, mais nous en avons surtout soulagé la plus grande partie, et nous ne pensons qu'il y en ait eu même un seul qui ne l'ait été par le magnétisme, quels qu'aient été sa nation, son parti.

Tumeur cancéreuse

Une de nos plus intéressantes malades était une dame qui n'était plus jeune et qui, déjà quelques années avant, avait été éprouvée nerveusement à la suite d'un événement fâcheux, une mort accidentelle. Son cerveau n'avait pu supporter cette secousse et son intelligence avait failli en recevant le choc.

Cependant, chose rare dans un cas pareil, cette dame avait conservé une certaine lucidité sur certaines idées.

Plus tard, Mme X*** avait été guérie après une opération chirurgicale qu'elle avait elle-même indiquée instinctivement dès les premiers jours de sa maladie et à laquelle on ne se décida que longtemps après, sur ses indications et ses prières réitérées.

A peine l'opération faite, l'intelligence de Mme X*** reparut aussi nette, aussi brillante qu'avant la maladie.

Ce qui est encore une preuve de cet instinct, qu'on devrait suivre bien plus souvent, soit qu'il se présente chez le malade, ou le médecin, ou le magnétiseur.

Bien longtemps après, un an à peu près avant la guerre, Mme X*** reçut sur le sein un carton qui tomba d'assez haut. Elle éprouva, sur le coup, une douleur vive qui disparut ensuite, et ce n'est que quelques mois après qu'elle s'aperçut que ce sein était plus gros que l'autre.

Le docteur consulté trouva une glande un peu dure et ne cacha pas au mari que le cas était dangereux et qu'il ne voyait qu'une opération comme moyen de guérison, et même que celle-ci était douteuse.

Comme il n'y avait pas encore de douleur, on ne la fit pas et je crois qu'on eut raison ; car pour moi, encore aujourd'hui, était-ce cancéreux ?

D'ailleurs, que produit généralement l'ablation du sein ? des douleurs affreuses pendant et après l'opération ; et, à la suite de l'ébranlement nerveux qui en est la conséquence, il reste une énervation telle, que la mort rapprochée est souvent et presque toujours le résultat final. Ne vaut-il pas mieux l'attendre, en cherchant à atténuer

le mal qui, souvent, n'est pas aussi dangereux qu'on l'a soupçonné et avec lequel on peut vivre longtemps, en adoucissant et calmant les douleurs du mal, même quand il est incurable.

Le docteur ordonna les moyens résolutifs, les pommades, les applications, les frictions, les purgations qui, loin d'améliorer l'état, firent déclarer des douleurs très-vives qui se firent sentir pendant tout le traitement.

Mme X***, fatiguée, demanda qu'on cessât tout remède; et, au grand étonnement du médecin et à la grande satisfaction de la malade, les douleurs, qui étaient si intenses, disparurent comme par enchantement. Il ne resta qu'une grande chaleur dans le sein et un peu de gonflement.

Cet état de repos dura jusqu'au moment où la guerre éclata.

Mme X*** habitait une des villes frontières qui fut une des premières menacée d'envahissement.

A l'approche de l'ennemi, Mme X***, nerveuse et impressionnable, s'enfuit avec sa fille, au milieu d'une nuit horrible qui ajoutait encore à son effroi, et en laissant dans la ville son mari pour qui elle tremblait.

Elle alla chez une de ses amies chez laquelle elle passa un mois dans des transes terribles, des agitations et des craintes affreuses, comme peuvent en avoir des femmes nerveuses, au cœur sensible et à l'imagination vive.

Mme X***, dont le cerveau s'était exalté, voyait tout en noir : la France était perdue, son mari était mort. Ses nuits, qui étaient sans sommeil, brûlaient son sang, elle était dévorée par une fièvre qui la minait. Aussi, dans cet état d'exaltation, d'espérances et de craintes continuelles, elle ressentit des douleurs dans le sein, puis il gonfla, la peau en devint rouge, luisante et toute marbrée.

Ce fut dans cet état qu'elle vint me trouver à Genève, conseillée par son mari qui me connaissait par mes ouvrages sur le magnétisme.

Lorsque je vis Mme X*** pour la première fois, le sein gauche était beaucoup plus gros que le droit, un érysipèle aigu envahissait tout le sein, qui était gonflé et

tuméfié par places et dont la peau rouge et luisante semblait vouloir éclater. Il s'y joignait une démangeaison atroce qui tourmentait beaucoup la malade; il y avait aussi des douleurs aiguës, profondes, mais qui heureusement étaient peu fréquentes.

Le cas était grave et paraissait cancéreux: mais je ne saurais dire pourquoi je ne voulus point d'abord l'admettre comme cancer et ne voulus voir qu'une glande froissée, tuméfiée par le coup que le sein avait reçu, et dont l'inflammation momentanée, produite par la fièvre, l'échauffement du sang, les craintes et les agitations nerveuses, avaient réveillé quelques douleurs aiguës. C'était pour moi, à cet instant, un effet nerveux, compliqué peut-être par toutes les souffrances morales.

En effet, on confond souvent sous la dénomination de cancer plusieurs maladies essentiellement différentes, telles que les tumeurs épithéliales ou épidermiques; plusieurs variétés de tumeurs hypertrophiques des glandes; des tumeurs fibro-plastiques, etc., etc., qui, tout en offrant un état dangereux, n'ont point l'importance d'un cancer, qui, lui, est toujours incurable.

J'attribuai la maladie que j'avais sous les yeux à une ou plusieurs glandes hypertrophiées; et je fus confirmé dans cette pensée quand, après quelques jours de magnétisations, les douleurs intérieures, qui étaient aiguës et profondes, disparurent et me laissèrent en face de celles de l'érysipèle dont je fus bientôt maître par les compresses d'eau magnétisée. La démangeaison disparut, la peau diminua de rougeur et ne fut plus brillante; le sein diminua de grosseur et, ainsi que la peau, redevint naturel. Seulement le bouton resta toujours un peu enfoncé.

En sentant ce soulagement, l'espérance revint et l'esprit de Mme X*** se tranquillisa; les nouvelles de son mari la rassurèrent sur lui; les nuits furent calmes, le sommeil se rétablit ainsi que l'appétit; et bientôt le teint de la malade, qui était fatigué, plombé, s'éclaircit et devint naturel.

J'avais commencé ce traitement le 20 Septembre 1870 et nous étions aux premiers jours de Novembre. En six semaines j'avais obtenu un changement, une amélioration telle, que je pensais, ainsi que la malade et sa fille, que nous obtiendrions une guérison complète.

Il n'y avait plus de douleurs depuis les premières magnétisations, le sein était conforme à l'autre, la peau avait repris depuis longtemps sa couleur et sa transparence, tout nous portait donc à croire à une guérison s'il ne venait rien à la traverse; mais nous comptions sans l'imprévu.

Une dame, de la connaissance de la malade et qui demeurait dans la même maison, eut, devant elle, une attaque d'apoplexie, le 7 Novembre. Mme X*** en fut fort effrayée et cela produisit un effet fâcheux sur elle.

On m'envoya chercher; j'arrivai immédiatement, et je fus assez heureux pour faire disparaître de suite tout danger. Cette congestion, provoquée par un embarras gastrique, céda parfaitement à une énergique magnétisation. — Il est à remarquer que beaucoup d'attaques d'apoplexie sont provoquées par de fausses indigestions. Le magnétisme est souverain dans ces cas, il débarrasse promptement l'estomac, dégage le cerveau et fait disparaître tous symptômes alarmants. C'est ce qui fut fait pour cette dame.

Mais, malheureusement pour ma malade, sa nature nerveuse fut impressionnée si vivement, la secousse fut si forte, que quelques douleurs se firent sentir, le sein se gonfla immédiatement et l'hypertrophie reparut. Cependant, après quatre ou cinq jours d'une magnétisation des plus fortes, j'étais parvenu à diminuer et faire cesser presqu'entièrement tous ces fâcheux effets. Le mieux allait reprendre son cours, lorsque par un malheur inconcevable, une deuxième attaque d'apoplexie survint chez la même personne; elle fut moins forte et j'en fus maître de suite, mais ma pauvre malade en fut de nouveau bouleversée si profondément, les accidents se représentèrent si violents et accompagnés d'une fièvre si forte, qu'il me fut impossible dès lors d'être maître de la maladie.

Je parvins à câlmer les accès, je prévins les douleurs, je les fis avorter ; mais, après bien des magnétisations dans lesquelles je me dépensai en entier, je fus forcé de reconnaître que je maintenais un état dans lequel il n'y avait pas de souffrance, que j'arrêtais le mal, mais que je ne le faisais plus reculer.

Après bien des mois pendant lesquels j'évitai à la malade toute douleur et toute aggravation, si ce n'est que par moments le sein se gonflait et diminuait ensuite, Mme X***, la paix étant faite, désira retourner chez elle, où un ami magnétiseur amateur, devait et pourrait continuer à la maintenir dans cet état qui, sans être une guérison, détruite malheureusement par la fatalité, était cependant une immense amélioration.

Mme X*** fit très-bien le voyage, sans trop de fatigue ; les soins les plus empressés lui furent prodigués dans sa famille ; mais, dans des cas aussi graves, il faut non-seulement une grande expérience pratique, mais encore une grande connaissance du corps et du cœur humain, pour parvenir à maintenir psychologiquement et physiquement, dans une amélioration constante, une nature si impressionnable et si profondément atteinte que celle de la malade.

Deux mois après le retour de Mme X*** chez elle, les douleurs ne s'étaient point présentées, mais le gonflement du sein avait augmenté et s'étendait au bras. L'hypertrophie devenait de l'hydropisie et gagnait lentement le cœur. L'oppression augmenta, la respiration devint plus difficile et enfin s'arrêta. La malade, sans aucune des souffrances atroces qui sont la conséquence d'un cancer, s'éteignit sous celles de l'étouffement.

Nous ne pouvons point nier qu'il y ait eu une tumeur cancéreuse, mais aussi nous pouvons affirmer combien elle a été transformée par le magnétisme, combien les douleurs ont été annulées, et combien le principe même du mal a été modifié et arrêté dans sa marche ascendante, et combien même nous le faisions reculer en ramenant forcément la circulation dans les parties où elle était in-

terrompue. Nous pouvons le dire hardiment, parce que c'est notre conviction intime. Le magnétisme guérissait cette tumeur cancéreuse, s'il n'était point survenu des bouleversements extérieurs, indépendants de la maladie même.

Nous en avons pour preuve l'absence entière de douleurs aux derniers moments.

LAFONTAINE.

Nous trouvons dans *l'Il Citadino*, publié à *Trieste*, le 24 Septembre 1871, la relation de la guérison suivante, faite par le professeur Guidi, magnétiseur, qui vient de parcourir la Turquie, la Russie, et qui rentre en Italie. Bien d'autres guérisons ont été obtenues par le professeur, mais celle-ci mérite une mention particulière, d'autant plus qu'elle est écrite par le père même de la malade guérie.

Cure magnétique intéressante

Faite par le professeur François Guidi

Il serait plus facile de douter de l'existence de la lumière en plein midi, que de la réalité du fait suivant :

Ma fille Emilie Mazzucato, forte, saine et robuste avant et après son mariage, fut prise entre le quatrième et le cinquième mois de sa grossesse et sans aucune cause apparente, de graves convulsions pendant le mois de Juin de l'année 1866, qui s'obstinèrent tout le temps que dura son état, et, chose étrange, qui cessèrent toutes au moment suprême où la femme devient mère.

D'autres crises se représentèrent après, qui devinrent périodiques, féroces, crises nerveuses foudroyantes qui l'agitaient avec d'horribles tremblements, la faisant tomber comme un corps mort, sans en avoir un indice précurseur, et quelquefois la faisant se précipiter même dans les escaliers au péril de ses jours.

Traitée par divers médecins les plus distingués de cette ville, et ayant consulté les plus renommés d'Italie et de l'étranger, pendant ces cinq années de souffrance, nonobstant le mérite de leur savoir et de leur bonne volonté, il ne fut pas possible de trouver le moyen de la guérir.

C'était au mois de Juin de cette année, et depuis plusieurs semaines son état se trouvait notablement aggravé ; que faire pour la calmer, à quel parti se rattacher ?

Une lueur d'espérance fut la présence à Trieste du professeur de magnétisme M. F. Guidi, lequel en 1864 avait guéri de terribles convulsions, dans un moment mortel, Mme Erminie de Clémenti ; fait admirable qui fut enregistré dans la *Presse* de Vienne du 21 Janvier 1865, et qui, récemment, avait aussi guéri Mme Elisa Halperson comme l'attestèrent les journaux de la localité.

Ma fille consulta pour sa maladie la somnambule, Mme Louise, qui est la compagne du Professeur, et celle-ci lui indiqua comme seul moyen efficace d'obtenir sa guérison, et comme dernière planche de salut, une magnétisation régulière.

Dès le 21 du même mois de Juin, M. Guidi commença le traitement à six heures et demie de l'après-midi. Les séances magnétiques produisirent sur ma fille des effets admirables, que je vais vous narrer. Les magnétisations eurent lieu dans ma campagne devant les membres de ma nombreuse famille, et devant un médecin distingué, qui se trouvait chez moi en villégiature, et qui avait donné son approbation à ce traitement magnétique ; quelques amis y assistèrent aussi.

A la fin de la première magnétisation, Emilie entra en sommeil mesmérique, qui devint ensuite toujours plus profond, avec isolement, appréciation du temps et insensibilité absolue. Ici se manifesta le somnambulisme, lucide d'abord pour elle, puis pour les personnes mises en communication avec elle. Comme faculté dominante, se présenta la prévision des perturbations nerveuses, qui auraient ou n'auraient pas lieu pendant les jours suivants,

et elle ne se trompa ni sur le jour, ni sur l'heure des crises prévues.

L'amélioration fut certaine depuis les premières magnétisations. Les convulsions, qui par le passé avaient lieu plusieurs fois par jour, n'eurent plus lieu que deux fois, et beaucoup moins intenses, dès les premiers jours du traitement.

Tel fut pendant un mois de suite l'état normal. Les convulsions qui au commencement de la cure étaient aiguës et fréquentes, transformées par le magnétisme, devinrent rares et moins violentes et furent promptement calmées par le magnétisme.

Dans un moment d'extase la plus clairvoyante, et en présence de sa mère et de son frère, elle annonça au magnétiseur, cinq jours à l'avance, une dernière et grave convulsion, nécessaire pour le complément de sa guérison, qui commencerait à quatre heures et demie et finirait à sept heures et demie du soir, non pas avec les phénomènes épileptiques, mais avec la récapitulation de tous les divers bouleversements nerveux qui se manifestaient capricieusement pendant la durée de sa longue maladie.

Quant à ce qu'elle a dit, tout s'est vérifié par la suite. Depuis ce jour elle n'eut plus de convulsions et fut dans un état de calme parfait et en très-bonne santé ; la guérison fut complète.

Par ce récit je n'entends pas faire l'apologie du magnétisme humain et du somnambulisme qu'il provoque, me jugeant incompétent dans une pareille question ; j'entends faire un acte public de reconnaissance pour la cure diligente et sagace de l'éminent magnétiseur le professeur Guidi, et rendre en même temps hommage à la vérité par le récit de ces faits incontestables.

Trieste, 23 Septembre 1871.

(Signé) Charles César.

Explication du somnambulisme

par le Docteur Bertrand. (Suite).

La première prédiction s'accomplit, mais trois heures plus tôt que la malade ne l'avait annoncé. Quant à la seconde, celle qui regardait sa guérison, elle se trouva fausse, les accidents ayant seulement été suspendus pendant six semaines ou deux mois (1).

La prévision de la malade était imparfaite, comme on l'a vu, et en général les caractères du somnambulisme étaient peu prononcés chez elle. Elle ne jouissait non plus qu'à demi de l'état de veille, comme il était évident par le peu d'activité des organes des sens. Comment donc expliquer son état? Rien de si faciele dans nos idées, dont il présente même une confirmation. Il y avait chez elle une exaltation de la vie intérieure qui, sans être portée aussi loin que dans le somnambulisme parfait, était pourtant suffisante pour produire la prévision et les autres facultés instinctives au faible degré où elle les présentait. Ordinairement cette légère exaltation n'a lieu que dans le moment de l'inertie des organes des sens, et elle paraît le résultat du transport de la sensibilité de l'extérieur à l'intérieur. Ici, il n'y avait pas de transport, mais la sensibilité était partagée entre les deux vies. De là, le peu d'aptitude des organes des sens à recevoir les impressions du dehors, et le peu d'attention qu'elle paraissait capable de donner à ce qui se passait autour d'elle; on pourrait dire qu'elle était distraite par les impressions internes.

(1) Il est assez commun de voir les somnambules, qui d'ailleurs jouissent d'une prévision très-étendue, se tromper sur l'époque de leur guérison, qu'ils annoncent ainsi sans qu'elle ait lieu. Je crois que cette erreur provient de ce que, ne pouvant prévoir les accidents au-delà d'un certain temps, et ne jugeant de la maladie que par les symptômes qu'ils en voient dans l'avenir, ils doivent prendre une suspension un peu longue des symptômes pour une guérison complète s'ils n'aperçoivent rien au-delà. J'ai remarqué que le moment que les malades avaient indiqué comme devant terminer leur maladie, était le commencement d'une suspension plus ou moins longue de ses symptômes.

La malade, dont les crises duraient plusieurs jours de suite, dormait la nuit dans son lit, comme à l'ordinaire. Il aurait été alors très-curieux de l'interroger pendant son sommeil. Je suis persuadé que si on était parvenu à la faire répondre sans s'éveiller, on aurait reconnu en elle un somnambulisme parfait.

Plusieurs somnambules ont présenté cet état intéressant. Mlle Julie, dans le cours de sa maladie singulière, dont le baron Strombeck a donné l'histoire, quand elle n'était pas dans son somnambulisme parfait, se trouvait dans cet état de demi-crise, comme il est évident par la circonstance de l'oubli total, à la fin de sa maladie.

On trouve dans les annales du magnétisme animal, un exemple semblable d'une malade qui, même éveillée, redoutait beaucoup le moment qu'elle avait indiqué en somnambulisme, comme devant être l'instant d'une crise douloureuse. Elle oublia tout ce qu'elle avait fait dans l'intervalle où elle avait joui de cette demi-prévision.

M. de Puységur cite dans ses mémoires des faits semblables, qui me paraissent mériter la plus grande attention. Il raconte que plusieurs des malades qui venaient à son château de Busancy et qu'il rendait somnambules, non-seulement oubliaient, au moment où il les faisait sortir du sommeil, tout ce qui s'était passé pendant leur somnambulisme, mais que même ils ne pouvaient se rappeler tout ce qu'ils avaient fait, à partir de l'instant où ils avaient pris la résolution de venir le trouver. Ainsi, ils ne se rappelaient ni leur sortie de leur maison, ni leur voyage, ni leur arrivée au château, ni l'application qui leur avait été faite des procédés magnétiques : ce qui prouve que la seule pensée de se soumettre au magnétisme animal les faisait tomber dans un état de demi-crise, bien certainement dû à la seule imagination ; et il naturel de penser que les procédés magnétiques ne faisaient qu'achever de les faire tomber en somnambulisme, en portant l'exaltation de l'imagination au plus haut degré. Quelques personnes dont l'opinion est pour moi d'un grand poids, pensent que le somnambulisme de diffère point, quant à sa nature, du sommeil

ordinaire, et que toutes les nuits nous jouissons dans notre lit des facultés du somnambulisme. Dans cette supposition, l'oubli au réveil serait la seule cause de l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons à cet égard dans l'état ordinaire; mais il suffirait d'interroger un homme endormi pour en faire un somnambule.

Ce que j'ai dit jusqu'ici me paraît suffisant pour faire voir combien cette prétention est peu fondée, et pour mettre en évidence les différences qui séparent le sommeil ordinaire du somnambulisme. Mais, au reste, j'ai été assez heureux pour pouvoir interroger, même dans son sommeil ordinaire, une somnambule qui, dans cet état, pouvait m'entendre quand je lui parlais, et qui me répondait sans s'éveiller, de sorte que j'ai pu avec elle observer, pour ainsi dire à découvert, le sommeil ordinaire, et voir en quoi il diffère du somnambulisme.

La somnambule dont il est question, était cette jeune personne hystérique dont j'ai parlé souvent, et sur laquelle j'ai fait mes premières observations. J'avais voulu voir si je pourrais la faire passer du sommeil ordinaire au somnambulisme, par le moyen des procédés magnétiques, et sans qu'elle sût que j'agissais sur elle. J'avais fait ensorte d'être introduit dans la chambre de la malade pendant qu'elle dormait (1). J'ai répété plus de vingt fois la même expérience, elle m'a toujonrs réussi ; mais de plus, elle m'a donné l'occasion de faire l'observation dont je viens de parler. J'interrogeai un jour la malade endormie, avant d'avoir cherché à agir sur elle, et je lui demandai : Dormez-vous ? — Oui. — Comment vous trouvez-vous ? — Bien. — Etes-vous endormie du sommeil magnétique ? — Non. — Vous dormez donc comme vous le faites toutes les nuits ? — Oui. — Voyez-vous votre maladie (2) ? — Non. — Pouvez-vous dire quand vous aurez un nou-

(1) C'était une chose facile ; cette jeune personne se couchait toujours de très-bonne heure, et ses parents passaient la soirée près d'elle en travaillant.

(2) J'avais coutume de m'exprimer ainsi pour m'informer si elle avait sur sa maladie les notions extraordinaires qu'elle acquérait en somnambulisme.

vel accès ? — Non. — Cherchez. — Je ne sais pas. (Elle en avait annoncé plusieurs en somnambulisme pour les jours suivants.) — A quoi pensiez-vous quand je vous ai parlé ? — A rien. — Si un autre que moi vous interrogeait ainsi au milieu de votre sommeil ordinaire, lui répondriez-vous sans vous éveiller ? — Non, je m'éveillerais. — Pourquoi me répondez-vous à moi ? — Parce que nous sommes en rapport.

Cette expérience, que j'ai répétée plusieurs fois, et que je crois concluante pour la question dont il s'agit, me paraît d'autant plus curieuse, que je ne crois pas que jusqu'ici aucun magnétiseur ait cherché à faire parler les somnambules pendant leur sommeil ordinaire ; je pense pourtant que l'expérience dont je viens de rendre compte pourrait être facilement répétée sur le plus grand nombre des somnambules.

Lorsqu'on agit sur un malade au moyen des procédés magnétiques, pour l'ordinaire on ne produit pas sur-le-champ le somnambulisme ; mais cet état est précédé d'un sommeil si profond, que le malade ne s'éveille pas, quelque haut qu'on lui parle. Un sommeil tout aussi profond suit quelquefois aussi le somnambulisme, et sépare cet état du retour au réveil. Ceux qui veulent qu'il n'y ait aucune différence entre le sommeil ordinaire et le somnambulisme, seraient sans doute bien embarrassés pour rendre raison de cette circonstance, qui s'explique facilement dans notre hypothèse ; car le sommeil qui précède le somnambulisme survient quand la sensibilité ayant abandonné l'extérieur, commence à se fixer à l'intérieur, sans en rendre pourtant encore les impressions perceptibles, et celui qui le suit quand la sensibilité a déjà assez abandonné les organes internes pour que les impressions n'en soient plus perceptibles.

Dans l'un et l'autre cas, la sensibilité est pourtant assez fortement fixée sur les organes internes pour qu'il soit plus difficile que dans le sommeil ordinaire de la rappeler à l'extérieur, c'est-à-dire pour que le sommeil soit plus profond.

Moyen de guérir le somnambulisme naturel

Nous avons reçu du docteur Pelizzari, de Brescia, un article sur le moyen de guérir le somnambulisme naturel qui affecte principalement les jeunes filles et les jeunes garçons.

Le Docteur indique un moyen bien simple, un fil de cuivre.

Mais le Docteur nous annonce une suite d'articles, développant scientifiquement sa manière d'apprécier les phénomènes qui se présentent dant cet état; et sur l'application du moyen qu'il indique pour combattre cette phase maladive.

Dans le prochain numéro, nous espérons être en mesure de publier les articles du Docteur, qui intéressent à un haut point l'hygiène et la santé de la jeunesse.

Allix

On lisait dans le *Journal de Genève* l'extrait suivant d'un article publié dans *la Liberté* du 25 Août :

« Jules Alix, l'illuminé de la Commune, est mort mardi à Charenton, dans un accès de folie furieuse.

« Parmi les détails fournis à ce sujet, *la Liberté* assure que sa folie avait été jusque-là du caractère le plus doux; il se contentait de magnétiser de loin les juges du Conseil de guerre, prétendant ainsi les obliger à absoudre ses amis, et d'évoquer avec des gestes de possédé les fantômes de ses défunts collègues.

« Mais mardi, pendant une conversation avec le spectre de Delescluze, il entra dans une rage telle que l'écume lui vint aux lèvres, et qu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante. »

Cette note, heureusement, n'était point exacte, et a été démentie; nous en sommes heureux, car, quelles qu'aient été les énormités attribuées à Allix dans la Commune, nous ne pouvons, nous, qui l'avons connu personnellement, croire à tout ce qu'on a pu dire.

Allix, qu'on a représenté comme un illuminé, ne l'était pas, mais c'était un exalté, un mécontent de sa position qu'il ne savait point rendre meilleure, malgré son intelligence et une certaine instruction, faussée, il est vrai, par un amour-propre excessif qui paralysait les facultés qu'il possédait. C'était une exagération telle, qu'il ne pouvait supporter un avis contraire au sien.

Nous ne sommes donc point étonné que dans les événements politiques où il a pu se trouver, au milieu de certaines circonstances qui ont dû l'exalter, sa raison n'ait pu tenir devant la gloire de gouverner la France pendant quelques heures; mais nous ne pouvons admettre qu'il soit descendu jusqu'au crime, nous l'avons toujours connu malheureux par lui-même, mais honnête.

Quoique Allix ait pratiqué le magnétisme avec un certain succés en Italie; quoiqu'il ait écrit en italien un livre intitulé : *Le Guide élémentaire de l'étudiant magnétiseur*, nous ne pouvons admettre qu'il soit un magnétiseur sérieux, ayant des connaissances exactes de la force, de la puissance du magnétisme et de son utilité curative. Pour lui, le magnétisme était seulement un moyen de vivre. Il le pratiquait honorablement; mais non point par l'amour de l'art, non point avec cet enthousiasme, cette conviction sincère qui font vaincre tous les obstacles; s'il avait connu le magnétisme et toutes les ressources et toutes les jouissances qu'il pouvait en retirer par la pratique sérieuse et persévérante, il ne se serait point jeté dans cette vie d'aventures qui l'a perdu.

Nous désirons vivement qu'il revienne à la santé et qu'il obtienne l'indulgence que commande sa vie honnête. Peut-être pourrait-il rendre des services à la grande cause scientifique et humanitaire que nous poursuivons.

Ch. LAFONTAINE.

N° 10. Octobre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Le magnétisme considéré comme agent thérapeutique

Si l'on demandait à un médecin raisonnable quelle est l'action thérapeutique du quinquina, il répondrait que le quinquina, dans certaines circonstances, fortifie l'estomac, relève la circulation, ranime l'appétit, fait cesser les sueurs, tonifie en un mot et guérit principalement les fièvres d'accès et les névralgies périodiques. Mais comment le quinquina guérit-il ces affections? Est-ce en fortifiant les organes digestifs? Est-ce en rendant l'appétit? Est-ce en ranimant la circulation? -- Messieurs les médecins répondez, et dites que vous n'en savez rien, si vous voulez qu'on vous croie.

Vous prétendez que le mercure guérit la syphilis! — que l'opium guérit le délirium tremens! — que les pilules de Méglin guérissent le tic douloureux de la face! — que le sous-nitrate de bismuth guérit les crampes d'estomac! — que le tartre stibié guérit la pneumonie! — que le sel marin guérit la phthisie! — eh bien comment.....? — Mais nous n'en finirions pas si nous cherchions à des-

sein les occasions de mettre en défaut la perspicacité médicale. La pénétration humaine a des bornes, et les conquêtes de l'empirisme sont les seuls progrès incontestables qu'ait faits la médecine depuis deux mille ans. C'est pourquoi le magnétisme devrait être au moins, même par les médecins les plus médecins, mis au nombre de ces découvertes utiles qui élargissent leur domaine, puisque, sans qu'il soit possible de dire pourquoi, le magnétisme, lui aussi, guérit, par lui-même, une foule de maladies.

Comment se fait-il donc alors que Messieurs les médecins ne s'en servent pas plus que s'il n'existait pas? — Ah! c'est qu'il n'y a pas de milieu. — S'ils s'en servaient une fois, leur raison les condamnerait à s'en servir toujours, et il leur en a tant coûté de labeur et d'argent pour apprendre ce qu'ils appellent leur science! et puis, il y a quatre-vingts ans que la faculté de Paris a crié haro! sur les magnétiseurs! — Le mot d'ordre est donné; on se le passe de bouche en bouche; on se le rappelle mutuellement; on se le transmet de père en fils; il est buriné sur les tables de la loi et sculpté en relief sur le fronton du temple: il subsistera donc jusqu'à ce que le temple lui-même s'écroule. — Soit, — nous attendrons; — car elle touche à la fin cette grande lutte dont l'issue ne saurait être douteuse, puisque nous avons pour devise la vérité, et l'univers pour juge.

Le magnétisme suffit-il seul à la guérison de toutes les maladies? — Oui. — Car il n'y a pas une seule maladie dont il n'y ait eu au moins une guérison par l'influence intrinsèque du magnétisme sur l'économie souffrante.

Ils sont aussi nombreux qu'authentiques, ces faits que les disciples d'Esculape n'ont jamais voulu compter ni étudier; on en a rempli des volumes, et on en comblerait des bibliothèques qu'un nouvel Omar brûlerait en vain, puisqu'ils se reproduiraient aussitôt. Que ferait à la vision l'anéantissement de tous les traités d'optique? un seul homme en deviendrait-il borgne ou aveugle? — non pas, s'il vous plaît: l'intégrité de mes yeux n'est point subordonnée à vos théories, Messieurs les idéologues. — Eh bien! — les

vérités magnétiques sont aussi inaltérables, aussi immuables, aussi inaccessibles à vos systèmes, aussi essentielles enfin que nos facultés de voir, de sentir et d'entendre. Le magnétisme n'est point une science dont la valeur et l'utilité peuvent dépendre du degré d'intelligence de ceux qui la pratiquent; c'est une ressource que l'Eternel, dans sa bienveillance, a dispensée non-seulement à tous les êtres humains, mais encore à tous les êtres vivants.

L'influence du magnétisme s'exerce principalement sur le système nerveux et sur celui de la circulation générale; et, comme l'état fonctionnel de ces deux systèmes est constamment altéré dans toutes les maladies, il s'ensuit que dans tous les cas possibles le magnétisme doit imprimer à l'économie une modification quelconque. Cependant, c'est surtout dans les affections que caractérisent des phénomènes anormaux d'innervation, ou certains vices dans la circulation du sang et de la lymphe, que cette modification devient promptement appréciable. Ainsi, d'un côté, l'épilepsie, la chorée, les spasmes, les convulsions primitives et les différentes formes d'hystérie; d'un autre côté, les engorgements sanguins, bilieux ou ganglionnaires, la scrofule avec toutes ses nuances, telles que la phthisie, le carreau, la chlorose, les aménorrhées et même les dégénérescences cancéreuses ou mélaniques. Telles sont les maladies que guérirent les premiers magnétiseurs, dont les succès eurent un tel retentissement que leurs élèves rejetèrent avec dédain toute espèce de division et de classification nosologiques, persuadés que, nonobstant la nature du mal, il n'y avait qu'à magnétiser pour le faire disparaître. C'était de l'enthousiasme, on les accusa d'exagération.

Mais encore aujourd'hui, nous pensons de même : oui, toutes les maladies, sans distinction, peuvent être guéries par le magnétisme, puisque toutes les maladies ont pour cause première un *défaut de circulation*. D'ailleurs, quelle innovation se fit jamais sans entraîner des abus ?

LAFONTAINE.

Phthisie pulmonaire guérie par le magnétisme

« La mort, dit Buffon, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent. La succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme tous les autres qui ont précédé : La vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement.... Pourquoi donc craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre les suites? pourquoi redouter cet instant puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir.... »

« La plupart des hommes meurent sans le savoir, et dans le petit nombre qui conserve de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il n'en est pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance.... »

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons. C'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît quand on vient à s'en approcher de près.

Les phthisiques, on le sait, sont toujours confiants dans leur destinée ; ils font des projets de bonheur et d'avenir, alors que va sonner leur heure suprême; ils ressentent l'espoir et la joie quand déjà on songe à leurs funérailles. Pour expliquer cette anomalie, on a coutume de dire que les poitrinaires ignorent la gravité de leur mal. Nous pensons, nous, avec M. *Figuier*, qu'ils ont au contraire, quelque notion confuse et inconsciente de leur état ; nous croyons que la nature leur révèle l'approche d'une existence de bonheur sans nuages, et que, c'est cette conviction secrète qui leur donne espoir et confiance dans l'avenir. L'avenir qu'ils entrevoient, n'est pas celui de la terre, mais l'avenir des cieux.

« Avez-vous quelquefois, dit un écrivain célèbre, connu

des poitrinaires sachant qu'ils l'étaient? avez-vous remarqué comme pour eux la vie a des aspects inconnus à ceux qui ont une plus longue vie à parcourir? leurs yeux auxquels, par le pressentiment de la mort, Dieu dévoile déjà une partie de son éternité, perçoivent les êtres et les objets sous un jour tout particulier et qui les poétise. Ils voient avec leur âme plus qu'avec leur corps. Chez eux, les sensations ont une instantanéité électrique. La chose qui n'émeut les autres que par la déduction, les émeut à première vue. On dirait que leur âme, trop à l'étroit dans leur poitrine, tend perpétuellement à s'élever, et que, des hauteurs où elle arrive, elle distingue ce qui échappe au vulgaire. Elle vit plus haut que leur corps, c'est ce qui explique leur mort facile; car, lorsque l'heure suprême arrive, la partie immatérielle de leur être s'est séparée depuis si longtemps de son enveloppe corporelle, qu'elle s'en détache sans effort, sans douleur, et qu'elle l'abandonne ainsi que l'on fait d'un vêtement trop lourd.......»

« Ceux qui sont atteints de cette maladie, ont, comme le malade de Millevoye, — qui n'était que Millevoye lui-même, — un incessant besoin de se rapprocher de la nature, cette source première de la vie. Pour eux, les arbres ont une ombre particulière, les oiseaux ont un chant qu'eux seuls comprennent, le soleil une chaleur ignorée des autres hommes. Ils voient un bienfait de Dieu là où l'on ne voit ordinairement qu'un fait naturel, leur visage finit par revêtir la mélancolique poésie de leur esprit. Ils ont pour les souffrances la pitié qu'ils excitent. Ils sont indulgents et le pardon est dans leurs habitudes, parce qu'ils sont près du Seigneur. Si la nature leur a donné la faculté de reproduire physiquement les sensations que la vie éveille en eux, leur talent devient tout à coup du génie, se colore d'une teinte pâle et transparente comme un rayon d'étoiles, parfumé comme l'invisible arôme d'une fleur cachée. Écoutez Bellini, lisez Millevoye et vous trouverez dans la musique de l'un et dans les vers de l'autre cet indéfinissable sentiment, plaintif et mélodieux, qui a été toute leur vie. »

— Ce n'est pas seulement chez les poitrinaires que l'on peut faire ces remarques. Tout homme destiné à mourir jeune, semble marqué de ce cachet intime de l'âme qui donne tantôt une douce et charmante mélancolie, tantôt une vivacité d'esprit ou une sensibilité que les parents admirent, et qui trop souvent, hélas! n'est que l'indice d'une fin prochaine. Les qualités qui éclatent chez les jeunes gens ne sont quelquefois que les signes avant-coureurs de leur mort!

— «Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu!» — dit Casimir Delavigne dans *les Enfants d'Edouard.*

Les Grecs disaient : — « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux. » —

Donc ne craignons pas la mort; attendons-la, non comme la fin de notre existence, mais comme sa transformation.

Mlle A... X***, cette jeune fille si jolie, si spirituelle et en même temps si naïve, était atteinte d'une phthisie bien caractérisée et bien reconnue par les médecins qui, depuis longtemps, avaient condamné la malade, en déclarant que rien ne pourrait la sauver. Il y avait, en effet, des tubercules aux poumons, une toux et une expectoration fatigante; la consomption qui appartient à toutes les maladies organiques, mais surtout à la phthisie, était là, dévorant lentement et progressivement les forces de la malade et produisant cet amaigrissement de toutes les parties molles du corps, qui est un des principaux symptômes de la maladie et qui sert quelquefois à indiquer la maladie même.

En désespoir de toutes choses, on s'adressa au magnétisme, non avec une espérance de guérison, mais avec l'espoir d'un soulagement et d'un adoucissement à certains accidents.

Quand je vis pour la première fois la malade, je fus frappé d'étonnement. Ce n'était point une femme, sa physionomie n'avait rien de terrestre, elle était presque diaphane; ses yeux, des plus beaux, avaient une expression

si douce et en même temps si profonde qu'on ne pouvait les regarder sans éprouver en soi une admiration et une sensation qui vous reportait vers la divinité. Avec elle, on n'était plus sur terre, on se trouvait dans l'immensité, on voyageait dans les espaces invisibles, commes les âmes des morts qui ont déjà abandonné notre planète et qui vivent de la vie spirituelle dans l'éther.

Quand je la vis, je ne me sentis point à la hauteur de cet être supérieur qui exaltait tout de son regard divin.— Cependant quand elle parla, avec sa voix douce, onctueuse, qui donnait son expression juste à chaque mot qu'elle prononçait, sa voix me ramena sur terre. Revenant à moi, je l'examinai avec attention; à son teint plombé, à ses joues creuses et décharnées, à ses pommettes légèrement colorées, à ses yeux dont le regard sympathique exprimait par moment la souffrance et la résignation mêlées à une vague espérance; à tous les désordres produits sur ce pauvre corps, je reconnus que l'âme était trop grande pour s'accommoder d'une enveloppe matérielle, que la lame usait le fourreau, et que, si je voulais soulager un peu ce corps si malade, il me fallait surtout chercher à atteindre l'esprit intérieur.

Mlle X*** mangeait à peine, elle vivait comme un oiseau, d'un grain de millet, d'air et de soleil, elle vivait en elle-même et sur elle-même, non comme les animaux qui s'endorment tout l'hiver, en se digérant physiquement, Mlle X*** se dévorait lentement par des pensées qui n'étaient point de ce monde, et auxquelles se mêlaient, peut-être aussi, des pensées moins élevées et plus terrestres. C'était une âme qui cherchait une âme, qui appelait sa sœur, sa sœur semblable à elle, sa sœur immatérielle comme elle, sa sœur qui se serait fondue, évaporée avec elle, dans des sensations spiritualisées qui les auraient transportées dans un autre monde.

Hélas ! il est beaucoup de ces êtres supérieurs qui, jetés sur cette terre, n'aspirent qu'à s'envoler dans une autre vie, dont ils ont une sensation inconsciente.

Devant cette malade, et surtout devant cette maladie qui n'était pas une phthisie ordinaire et seulement organique, mais bien une de ces maladies de poitrine, physique il est vrai, mais en même temps nerveuse et soumise à une imagination qui, en quelque sorte, la spiritualisait,— j'étais embarrassé, indécis.

Fallait-il produire le sommeil et le somnambulisme, soit pour me laisser guider par la lucidité qui pourrait se présenter, soit pour envahir le système nerveux, le calmer, le fortifier, afin de pouvoir agir sur cette imagination exaltée, et faire descendre cette âme des hauteurs idéalisées où elle se tenait ?

Ou bien, fallait-il commencer par magnétiser simplement, afin d'envahir aussi le système nerveux, pour calmer, soulager ces organes si douloureusement affectés, si irrités par cette petite toux sèche, nerveuse, qui devenait le matin, et quelquefois le soir, une toux forte, convulsive, pendant laquelle il y avait une expectoration abondante, qui, quand elle avait cessé, semblait avoir soulagé la malade, tout en la laissant brisée, anéantie et sans souffle ?

Fallait-il enfin attaquer d'abord le corps, ou bien l'âme, pour réagir ensuite sur le premier ?

Pendant que je réfléchissais, je fus tiré d'embarras par la malade elle-même, qui fut prise extraordinairement d'un accès de toux convulsive, si violente, qu'elle détermina des vomissements de sang, comme Mlle X*** en avait quelquefois, mais qui ne se présentaient ordinairement qu'au moment des règles.

Il n'y avait plus de choix à faire, il fallait, avant tout, arrêter cet accès.

Je magnétisai avec force par des impositions de mains et des insufflations chaudes, sur la poitrine, le cœur et l'estomac, et j'eus bientôt fait cesser la toux et les vomissements de sang. La malade était brisée, quoique la crise eût été plus courte qu'elle ne l'était chaque fois qu'elle se présentait.

Ici cette crise était organique, matérielle ; le médecin s'y serait reconnu, mais pour moi ce n'était pas suffisant ;

il me fallait savoir, connaître la cause qui avait occasionné cet accès hors des habitudes de la maladie. L'approche des menstrues pouvait être une cause suffisante, mais je ne voulais pas m'en contenter. Etait-ce l'appréhension du magnétisme? C'était peu probable, puisque la malade le désirait. Dans des cas semblables et avec des malades d'un autre genre, à la vérité, j'avais toujours reconnu que la cause n'était pas seulement matérielle, mais qu'il y en avait une seconde inconnue et par conséquent morale.

Je magnétisai, aussitôt après la fin de la crise, la malade ayant les yeux fermés par la fatigue. Je lui pris les pouces et les maintins pendant dix minutes afin d'envahir sans secousse tout son organisme; mais je cessai plus tôt que je ne l'aurais voulu, en sentant dans les bras et dans les jambes quelques petits mouvements nerveux qui devenaient de plus en plus accentués. J'imposai alors la main sur l'estomac, ce qui les calma. Je fis ensuite des passes de la tête aux genoux, et après une demi-heure de cette magnétisation calmante, la malade ouvrit les yeux, et dit en souriant à sa mère : Je suis bien, je me sens très-bien. Je la priai de ne plus parler et de fermer encore les yeux; puis, je continuai les grandes passes pendant une autre demi-heure, mais seulement de la tête au bas du buste; je la dégageai fortement après, quoiqu'elle n'eût pas éprouvé de sommeil.

Mlle X*** rouvrit les yeux; elle attira sa mère pour l'embrasser et lui dit : — chère mère, je n'ai jamais éprouvé un calme et un bien-être intérieur aussi grands qu'aujourd'hui, — je ne suis plus la même; — oh! si je pouvais guérir! — et ses yeux se remplirent de larmes. Je lui pris la main. — Espérez, — dis-je.

Quand je retournai le soir, la malade était resplendissante, son doux visage était illuminé. Je m'empressai de la magnétiser afin d'essayer d'empêcher la crise de toux de se présenter. En effet, elle ne parut pas. La nuit fut calme, et Mlle X*** dormit. Mais le matin, avant mon arrivée, il y eut un violent accès de toux, avec expulsion de crachats, vilains d'aspect. Je trouvai la figure de la ma-

lade fatiguée, étirée, ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré.

Hélas! L'espérance de la veille s'était envolée, et elle n'osait plus compter sur un moyen qui n'avait donné qu'un moment de bien-être.

Les malades sont ainsi : nous les connaissons.

Après une heure d'une magnétisation calmante, la malade avait repris sa physionomie qui exprimait toute sa confiance et elle faisait déjà des projets pour m'enlever et me faire voir les montagnes du beau pays de son père; il était Ecossais et prétendait descendre de Mac-Grégor.

Je ne m'étais pas abusé sur mon influence, et j'avais reconnu, une fois de plus, combien l'imagination, combien l'esprit domine la matière. Je compris, je sentis quelles précautions il me fallait prendre, quelles forces morales et physiques il me fallait réunir, pour combattre avec succès, chez cette enfant, la maladie incurable pour tous et que je commençais à ne pas vouloir accepter pour telle.

Je reconnaissais que l'organisation était atteinte profondément, que les tubercules des poumons, après s'être vidés, se reformaient au lieu de se cicatriser, que les forces physiques étaient à peu près nulles, et qu'elles manqueraient bientôt entièrement.

Mais je me disais que si je parvenais à m'emparer de cette force morale qui existait chez cette malade, si je parvenais à me rendre maître de cette âme si grande et si forte à laquelle la matière était soumise, je pourrais guérir cette enfant.

Je n'hésitai plus; et, à la magnétisation de la journée, je me mis en mesure de provoquer le sommeil et par suite le somnambulisme magnétiques pendant lesquels l'âme, entièrement sous ma dépendance, agirait selon mon intention, selon ma volonté. Je serais alors maître de diriger toute cette force morale dans le sens de la conservation; le fluide vital circulerait dans tout l'organisme et cicatriserait les plaies des poumons, en les forçant de réagir sur eux-mêmes, en provoquant des contractions

plus vives par une plus grande activité de circulation dans tout l'organisme respiratoire.

Après avoir demandé la tranquillité la plus grande, le silence le plus profond, quoiqu'il pût arriver, je me mis en devoir d'agir.

Il me fallut près d'une heure en tenant les pouces pour obtenir la clôture des yeux, la torpeur, la somnolence et enfin le sommeil qui en est la conséquence. Puis je fis des passes de la tête aux genoux, tantôt sur les bras, tantôt sur la poitrine.

Le croira-t-on? sur une jeune femme aussi nerveuse, d'une sensibilité, d'une impressionnabilité aussi grandes, et qui aurait dû arriver au somnambulisme en vingt minutes, je fus obligé de magnétiser pendant deux heures entières. La malade s'opposait à mon action; quand elle se sentait envahir par le fluide, elle réagissait volontairement et, par une secousse nerveuse intérieure, elle se dégageait. Dix fois pendant cette magnétisation cela arriva, mais enfin je parvins à la dompter et à la maintenir dans le sommeil magnétique.

J'étais épuisé par ce travail de trois heures, heureusement le somnambulisme se déclara promptement.

Après une inspiration profonde et deux ou trois autres plus légères, Mlle X*** me dit, en se tournant vers moi et en laissant échapper deux larmes : — je ne puis plus lu t-ter — je suis à vous. — Aussitôt son corps s'étendi e se raidit comme si elle était morte.

La mère jeta un cri et voulut s'élancer. Mais le père, qui ne s'était décidé à employer le magnétisme qu'après avoir pris des renseignements qui lui avaient donné toute confiance en moi, l'arrêta et la maintint.

La face était devenue livide, le sang et la vie semblaient avoir abandonné le corps, dont le cœur et le pouls ne donnaient aucun signe, dont la respiration était nulle.

Ceux qui souffrirent le plus, en ce moment terrible, furent ceux qui, présents, se levèrent et restèrent debout, sans mouvement et sans souffle, c'étaient la mère et la sœur, plus pâles et plus mortes que la malade ; ce fut le

père qui maintint le silence par un bras étendu, et dont les yeux pleins de larmes ne quittaient pas le visage de sa fille. Il la croyait morte, — il me l'a dit depuis.

Sans m'occuper des spectateurs, je fis vivement des insufflations chaudes sur le cœur, sur la poitrine, sur le cerveau, sur l'estomac, sur le bas-ventre, et bientôt on vit les paupières légèrement remuer et la respiration revenir ; le cœur se fit sentir, lentement d'abord, puis il s'arrêta et repartit par des secousses à rompre la poitrine, puis il se calma. Le visage reprit de la couleur, mais la vie était lente à revenir ; il y avait encore un combat intérieur dont il fallait être maître : je continuai donc avec énergie mes insufflations dans lesquelles je mis toute ma volonté, toute mon âme. Enfin, après quelques minutes qui parurent des siècles, une inspiration plus profonde et plus longue que la première fit jouer la poitrine, et d'une voix à peine intelligible, tant elle était faible, Mlle X*** me dit : Que voulez-vous ? — Que vous viviez. — J'obéirai, mais c'est cruel.

Je ne répondis pas, convaincu que j'étais maître de l'esprit en ce moment.

Tout épuisé que j'étais, je me remis à magnétiser par des passes afin d'activer la circulation et rendre un peu de force au corps qui avait été le théâtre de la lutte entre l'âme de la malade et la mienne, et dont ma volonté avait heureusement vaincu toutes les résistances qui s'étaient présentées pendant cette longue magnétisation, avant d'arriver au sommeil.

Je ne me dissimulais pas que l'esprit ou l'âme de la malade avait été, en quelque sorte, initiée à la vie future quelle qu'elle soit, et qu'elle tendrait toujours à s'en rapprocher. Je devais donc, si je voulais *faire vivre* la malade, *la guérir*, m'emparer de son âme de telle sorte que je puisse la maintenir terre à terre et la forcer d'agir sur son corps de manière à lui rendre assez de vitalité et de force pour que l'équilibre fût de nouveau rompu, mais en faveur de la matière ; travail immense et qui ne peut se faire que pendant le somnambulisme, où l'âme est as-

treinte d'obéir à la volonté du magnétiseur et où le corps se repose et prend de plus en plus des forces par l'activité donnée à tout ce qui compose l'organisme humain.

Après les passes, j'imposai, sur l'estomac, la main que je maintins pendant un quart d'heure ; après quoi, voyant le calme de la respiration continuer régulièrement, j'interrogeai la malade qui ne me répondit pas, parce qu'elle était descendue du somnambulisme dans le sommeil magnétique pendant lequel le magnétiseur lui-même n'est pas entendu du magnétisé.

Je dégageai alors la malade, puis je la réveillai. Bientôt les grands yeux de Mlle X*** s'ouvrirent. Elle me tendit la main en me remerciant de l'air d'un enfant qui a fait une sottise et auquel on a ordonné d'aller faire des excuses.

Toute la famille s'empressa autour d'elle et la questionna. Elle répondit qu'elle était bien, mieux que jamais, mais elle disait cela en me regardant, comme si elle eût besoin que je confirmasse son assertion. Il devait y avoir, dans sa pensée, non un souvenir, mais un vague inconnu dont elle ne pouvait se rendre compte.

LAFONTAINE.

(La suite au prochain numéro.)

Épuisement, douleurs rhumatismales et nerveuses

M. Jaquemot, jeune homme de vingt-cinq ans, avait fait la dernière guerre comme mobile. Le malheureux avait souffert mille privations, il avait passé des nuits au froid, dans la neige, dans l'eau ; il avait fait tant de marches et de contre-marches pendant des journées entières, sans manger ni boire et à peine couvert, que sa constitution, quoique bonne et forte, avait été ébranlée. Lorsque la paix fut conclue il revint dans sa famille dans un état alarmant.

Après quelques jours de repos, il se trouva plus fatigué, plus faible, plus épuisé qu'il ne l'était en arrivant chez

lui. C'est qu'il n'était plus soutenu par ce sentiment intime, la volonté, par cette force nerveuse toute factice qui disparaît quand la volonté elle-même cesse d'être en action. Il ne pouvait se tenir debout tant il était faible ; des douleurs nerveuses, des douleurs rhumatismales se firent sentir dans tout le corps; il n'avait pas une seule place qui ne le fît souffrir ; et son estomac ne pouvait plus supporter aucune nourriture.

Le médecin appelé ordonna quelques pilules, des frictions avec des pommades; mais le malade n'éprouvait aucun soulagement, ses souffrances augmentaient, et ses forces diminuaient au point qu'il ne pouvait quitter le lit ni se tenir assis.

Ce fut alors qu'il se souvint que, quelques années auparavant, j'avais sauvé sa sœur, qui était considérée comme morte par la médecine. Il m'envoya chercher. Je le magnétisai par des passes, je lui donnai à boire de l'eau magnétisée par petite quantité et souvent. Il dormit dès la première nuit, ce qu'il n'avait pu faire depuis quinze jours. Dans la seconde séance, après les passes, je le massai fortement; je lui fis appliquer, la nuit, une compresse d'eau magnétisée sur l'estomac, et d'autres sur les genoux et les pieds dont il souffrait à crier.

Après quatre jours de ce traitement, il pouvait manger une côtelette, se lever et marcher dans la chambre. Huit jours après, les forces étaient revenues, les douleurs étaient disparues, et M. Jaquemot sortait. Il était guéri.

LAF.

Douleurs rhumatismales arthritiques

Monsieur Bell, charpentier-mécanicien, était pris, depuis deux mois, de douleurs rhumatismales dans tous les membres, toutes les articulations étaient enflées, il ne pouvait faire un mouvement dans son lit sans ressentir des douleurs tellement aiguës quelles lui faisaient jeter des cris.

Les moyens médicaux employés ne lui avaient procuré aucun soulagement pendant ce long temps.

En trois magnétisations, en y joignant des compresses d'eau magnétisée sur toutes les articulations, il fut entièrement guéri. L'enflure avait disparu dès la première nuit.

Huit jours après ma première visite, il avait repris son travail.

LAF.

Hygiène — Absinthe

M. Bouley a présenté à l'Académie des sciences de Paris une note pleine d'actualité de M. le docteur Magnan sur des expériences comparées relatives aux effets de l'alcool et de l'absinthe.

En 1869, l'auteur a mis hors de doute que, contrairement à une opinion longtemps soutenue, l'absinthe n'est pas dangereuse seulement par l'alcool qu'elle renferme, mais surtout par son principe même; les effets de l'alcool et de l'absinthe sont distincts.

Ainsi de petits cochons d'Inde enfermés sous une cloche pleine de vapeurs d'alcool, tombent rapidement en état d'ivresse et s'endorment; mais remplace-t-on l'alcool par des vapeurs d'absinthe, la scène change : l'animal s'agite violemment et des crises épileptiques se manifestent.

Les expériences répétées et soigneusement faites ont amené à conclure que l'absinthe finissait par amener l'épilepsie.

Pendant le siége de Paris, M. Magnan a examiné plus de deux cent cinquante cas d'alcoolisme à Sainte-Anne. Il a reconnu, conformément à ses observations antérieures, que l'abus de l'alcool conduisait toujours au délire et au tremblement, tandis que l'abus de l'absinthe amenait, avec le délire et le tremblement, l'épilepsie.

Ainsi, le vin ou l'alcool, pris à haute dose, conduisent au *delirium tremens;* l'absinthe produit les mêmes effets funestes et y ajoute encore les crises épileptiques.

Quand donc ceux qui se livrent aux excès voudront-ils enfin comprendre qu'ils se vouent fatalement à la folie et à l'épilepsie?

Moyen de Guérir la fièvre jaune et le choléra.

On lit dans le *Times :*

Un habitant de la Floride, grand chercheur et investigateur infatigable des secrets de la nature, a étudié à fond le problème des épidémies, et il a annoncé que, comme la fièvre jaune, le choléra étant engendré et nourri par les animalcules qui flottent invisibles dans l'espace, un système de secousses énergiques imprimées à l'air doit suffire pour rendre à une atmosphère viciée sa pureté primitive, et anéantir dans son germe toute épidémie provenant de cette cause.

Comme preuve, M. J. Hardee, l'inventeur, propose de commencer l'expérience par Charlestown, où la fièvre jaune fait précisément à cette heure de grands ravages, cent victimes par jour. Il demande que dix jours lui soient accordés; en cette courte période, il engage son honneur à anéantir le fléau.

Voici comment il compte procéder:

Il emploiera une seule tonne de poudre pour la ville entière de Charlestown (Caroline du Sud, 50,000 habitants); il opèrera pendant dix nuits consécutives, commençant à neuf heures, et brûlant 5 livres de poudre à chaque explosion.

Après dix jours ainsi employés, affirme M. J. Hardee, l'épidémie aura disparu.



N° 11. Novembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — La Médecine, par Lafontaine. — Magneto-Dynamique, par le Professeur Chevillard. — Apparition d'un Esprit *(Revue Spirite)*. — Réflexions, par Lafontaine. — Vertu antimagnétique du fil de cuivre, par le Docteur Pellizzari. — Variété : M. Morse.

La Médecine

« La médecine, dit Broussais, ne fut, dans son origine, qu'un empirisme grossier que le hasard ou *l'instinct* dictèrent aux premiers hommes (¹). »

Mais bientôt les philosophes se mirent à dogmatiser et à ajouter leurs hypothèses aux données déjà si équivoques d'une science qui n'en était pas une, puisque la médecine comme nous l'entendons échappe aux plus subtiles investigations de l'esprit. Voilà justement où aboutirent (si nous ouvrons l'histoire de l'ancienne Grèce) tous les efforts de ces illustres penseurs qui se succédèrent depuis Empédocle jusqu'à Héroticus, l'inventeur de la gymnastique, ou, si l'on veut, depuis l'hygiéniste Pythagore jusqu'à Hippocrate. Ce dernier opéra, il est vrai, une heureuse révolution dans la médecine par le bon esprit qu'il

(¹) Broussais. *Examen des doctrines médicales,* etc. — Paris 1829, t. 1, p. 2.

eut de la séparer de la philosophie; mais ses successeurs, Platon, Aristote, Dioclès, Pracsagoras, etc., ne tardèrent pas à revenir au dogmatisme, c'est-à-dire qu'on recommença à raisonner à outrance sur des choses dont on n'avait aucune idée, et à déduire de faits dénaturés les documents d'un art usuel. A partir de cette époque, la médecine, (bien que la nature humaine n'ait point subi la moindre modification et soit constamment restée la même) la médecine ne cesse de se transformer et de changer de principes ; il y a des empiristes, des humoristes, des pneumatistes, des humoro-pneumatistes, des éclectiques, des méthodistes, etc., etc..... véritable tour de Babel où chacun assourdit ses voisins d'un jargon qu'il ne comprend guère plus que ceux qui l'écoutent.

Vint ensuite le tour de Galien qui, en criant plus fort ou peut-être plus longtemps que les autres (¹) finit par faire prévaloir ses idées, qu'il avait prises un peu partout; sa profession médicale (s'il en avait une) était un dogmatisme si complexe qu'il faudrait plus d'un volume pour en faire le résumé.

Après la mort du médecin de Pergame, il ne resta plus qu'un vaste champ de ténèbres, où l'art des Asclépiades se transforma en science occulte dont l'infernal grimoire serait indéchiffrable pour Satan lui-même.

Mais l'ignorance des médecins d'alors fut-elle plus préjudiciable à l'humanité que la sublime inspiration des modernes génies ? — Dieu le sait ; — les morts sont muets.

Cependant, sur la fin du moyen âge, la médecine, au dire d'experts, secoua la poussière de ses ailes après trois siècles de léthargie et reprit son vol aérien sous les auspices de Paracelse et de Van Helmont (²). Mais qu'est-ce,

(¹) Il n'y eut jamais un écrivain aussi fécond que Galien. Il composa plus de cinq cents livres sur la médecine et la philosophie, et à peu près autant sur la géométrie, la grammaire, etc. Bon nombre de ses ouvrages périrent à l'incendie du temple de la Paix, d'autres se sont perdus depuis. Il ne reste plus, aujourd'hui, qu'une partie de ses œuvres médicales.

(²) Voyez Renouard, *Histoire de la médecine*, Paris 1846.

grand Dieu, que cette restauration ! Il ne s'agit plus seulement, comme au temps d'Héraclite et d'Aristote, de la philosophie mêlant ses dogmes aux préceptes de l'art de guérir, ce sont toutes les sciences, tous les arts libéraux ou mécaniques qui viennent à l'envi s'y réfléchir en s'y défigurant. La grande découverte de Guillaume Harvey ne change rien au cours des choses, car, nonobstant la circulation du sang qui, d'ailleurs, reste longtemps en question, on fait de la médecine *moléculaire* et *mathématique* avec Silvius de Leboé et Willis, comme on avait fait de la médecine *chimique* ou *alchimique* avec Paracelse. Enfin le vitalisme de Stahl et de Frédéric Hoffmann vient mettre le comble aux perplexités des adeptes. N'en déplaise aux apologistes de cette époque, c'était encore une fois le chaos. Eh bien ! voyons donc comment les médecins en sont sortis. Quelques nosologistes infatigables, à la tête desquels il faut placer Sauvage et Pinel, ont l'héroïque courage de fouiller ces décombres, de les remuer, de les coordonner et de les mettre en œuvre pour en construire un nouvel édifice qui, cette fois, subsistera. Il est debout, cet édifice ; le plan en est irréprochable, la base en est solide, et il ne restera plus à la postérité qu'à en compléter les détails. Il y aura donc désormais une doctrine médicale immuable, éternelle..... Erreur ! illusion ! car voyez accourir de sa province cet homme au regard d'aigle, à la voix retentissante. De son souffle puissant, il va faire crouler, en un clin d'œil, tout cet échafaudage dont, en moins de vingt ans, il ne restera pas vestige. Cet homme c'est François-Victor Broussais qui, après avoir fait table rase, ne laisse rien après lui... que son nom !

Où donc est la vérité, maintenant, MM. les médecins? quoi ! depuis trois mille ans, vous la poursuivez sans l'atteindre ! trente siècles de débats, et la cause n'est pas jugée : il y a erreur alors. Vous ou moi nous sommes dupes d'une hallucination. Changeons de route, s'il vous plait; car, si nous poursuivons, Molière a eu raison de faire dire au frère d'Argan : — « *Qu'il ne voit point de plus plaisante momerie, qu'il ne voit rien de plus ridicule*

qu'un homme se mêlant d'en guérir un autre. » — Vous voulez savoir où est la vérité en médecine? — Elle est dans le magnétisme, messieurs.

J'ignore jusqu'à quel point est fondée l'hypothèse que je me suis posée, sur les instincts médicaux des premiers hommes; mais une chose incontestable pour moi, c'est que ces instincts existent réellement au fond de toute organisation humaine, et que le seul état dans lequel ils se révèlent aujourd'hui est le magnétisme. Aussi Boussais disait-il il y a quarante ans à un de ses amis : « — Si le magnétisme était vrai, la médecine serait une absurdité ; » — proposition rigoureuse, dont le plus célèbre des médecins modernes ne rejetait la conséquence que parce qu'il doutait des prémisses. Or, je le dis et je le proclame à la face de l'univers, cette conséquence qui révolta le grand systématique du Val-de-Grâce, je l'admets entièrement, explicitement, sans réserve; car les deux termes de sa proposition constituent également pour moi deux irréfragables vérités.

Oui, le magnétisme est une vérité.

Il agit sur tous les corps vivants. Il guérit toutes les maladies, soit directement, puisqu'il est le principe fondamental de la vie, soit indirectement, par le somnambulisme qu'il provoque et dans lequel l'instinct médical se développe.

LAFONTAINE.

Magneto-dynamique

Nous offrons à nos lecteurs le chapitre XXV de la seconde édition de la *Solution rationnelle du problème spirite*, par M. Chevillard, fragment détaché de l'ouvrage entier qui paraîtra en 1872, à Paris.

§ XXV

Condensation nerveuse intérieure altérant les tissus sensoriels du fétus. Envies ou regards. Extension d'une formule générale. Extatiques.

L'action intérieure du fluide nerveux par le désir intense de possession d'un objet, est telle chez quelques personnes, qu'elle arrive à réaliser l'image de l'objet sur le corps humain; je veux parler du phénomène appelé *envie* ou *regard* de femme enceinte.

On sait que l'image d'un objet vu est peinte au fond de l'œil du spectateur. Cette peinture est une intégration d'ensemble déterminé des vibrations lumineuses remontrant la rétine.

Il coexiste ainsi deux images un peu différentes, qui ne donnent au cerveau qu'une seule perception, mais avec sensation du *relief*. C'est ce que prouve expérimentalement l'instrument appelé *stéréoscope*.

Dans le fait d'un fruit vu, puis convoité par la femme enceinte, et dessiné sur le corps de l'enfant, il faut faire observer que celui-ci n'est, au moment du phénomène, qu'un fétus animé, mais sans volonté, n'ayant qu'un sens actif, celui du toucher sur la peau; ses oreilles, ses yeux, son nez sont fermés ou insensibles. C'est une espèce de monade liée à la femme, dans laquelle il existe à la façon d'un organe intérieur, mais plus activement que tout autre, puisqu'il s'organise lui-même sans cesse. Sa sensibilité tactile, la seule, est grande, car on sait bien qu'il ressent ou réfléchit toutes les impressions sensorielles de la mère. A cause de cette existence spéciale dans une enceinte très-chaude, c'est évidemment l'organe le plus vivace de la mère, le plus imprégné de fluide nerveux, c'est-à-dire toujours à l'état magnétique, sans lequel il ne pourrait réfléchir impressionnellement, et même absorber et croître.

Lorsque la mère désire ardemment un fruit qu'elle voit,

elle est comme le médium faisant acte de volonté, quand le crayon arrive sur la lettre attendue, et le fétus est comme la table magnétisée qui réfléchit en miroir et tactilement la pensée du médium. La vision de la mère dont l'œil, organe parfait, a fonctionné normalement quoique avec intensité, se porte donc vibratoirement du cerveau par les trajets nerveux jusqu'au fétus, en conservant plus ou moins complétement sa forme intégrale première, et imprime à la peau de celui-ci un choc exagéré, violent et court, qui produit blessure, en y laissant les traces que chacun aperçoit au sortir du sein maternel.

De même, j'ai vu quelquefois une table-organe exécuter un acte mécanique, laissant des traces de rupture dans sa charpente lorsqu'elle n'était pas assez solide pour l'acte commandé et exécuté.

L'organe de la vue du fétus peut être affecté pareillement par une envie de la mère. Tout Paris a connu, en 1826, la jeune Joséphine, portant sur l'iris de l'œil l'exergue circulaire de Napoléon empereur, qui provenait d'un regard de sa mère fixé sur une pièce d'or. Pourquoi cette vision, au lieu de se répercuter sur la peau de l'enfant, a-t-elle impressionné l'œil de celui-ci, malgré l'occlusion ? Il suffira de faire observer que la mère fixait, pendant des mois entiers, cette pièce donnée par son mari avant de partir pour la guerre. Par suite, l'empreinte a pu se faire lentement, et, pour ainsi dire, par action continuelle, sur un organe spécial du fétus, organe très-imparfait, sans doute, mais plus directement sollicité par la mère que dans la vision instantanée d'un fruit. En effet, l'idée de consommation et de jouissance du fruit, actionnant sympathiquement à la fois plusieurs des organes sensoriels de la mère, ceux-ci réagissent tous ensemble et d'une seule manière, c'est-à-dire tactilement sur l'objet imprégné ; d'où il me semble que la place de cette réaction est bien moins déterminée que dans le cas de la pièce convoitée, où la jouissance est seulement oculaire.

J'ai connu un individu chez lequel le siége du sens du goût ou son voisinage, c'est-à-dire la voûte palatale, affec-

tait par en haut la forme tranchante du coin ; et il était né avec une bouche de raie, poisson que sa mère avait, en effet, convoité étant enceinte de lui.

Il resterait à citer des faits de concentration nerveuse affectant, dans le fétus, les tissus des organes de l'ouïe et de l'odorat, mais je n'ai pas de renseignements à ce sujet.

On sait que la magnétisation entre deux êtres n'est autre chose que la conséquence de l'imprégnation nerveuse des tissus de l'un par l'autre. Lorsqu'il s'agit d'acte purement mécanique, il doit se présenter des analogies entre les phénomènes produits dans le cas où l'objet magnétisé est inanimé, et ceux produits dans le cas où il est animé (§§ IX, XXII). Si l'objet imprégné est animé, mais sans volonté, ce qui est le cas du fétus, il se rapproche beaucoup de la condition de l'objet inanimé ; et, en effet, les divers actes produits sur le fétus par un regard de la mère, je les ai expliqués en reprenant les raisonnements déjà employés pour l'explication des phénomènes nervostatique et nervodynamique.

On trouve donc, ce qui semble remarquable, que la formule du § XXII :

« *L'idée de l'action volontaire mécanique se transmet par le fluide nerveux jusqu'à l'objet inanimé suffisamment échauffé ; après quoi celui-ci exécute rapidement l'action en qualité d'organe automatique, lié par le fluide à l'être voulant, que la liaison soit au contact, ou à distance courte ; mais l'être n'a pas la perception de son acte, parce qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire* »

quoique faite pour les cas de condensation nerveuse extérieure, elle convient encore aux cas de condensation intérieure. Le fétus est un véritable miroir-réflecteur-organe réalisant automatiquement, c'est-à-dire selon son organisme, la pensée maternelle, inconsciemment pour la mère et lui.

Il existe un effet terrible de la condensation fluidique intérieure par le désir intense, chez d'infortunés extatiques qui, à force de contempler des journées et des mois

entiers les marques du supplice de la Passion, voient apparaître, sur leur propre corps, les stigmates qu'une prière ardente ne cessait d'implorer comme un bienfait de la Providence. C'est sans doute là le plus haut degré possible d'hypérestésie locale ou d'exaltation nerveuse volontaire, dont l'explication est bien facile après ce qui précède. Il doit résulter de cet état de grands désordres dans l'économie des forces mentales, puisque la partie stigmatée ne peut devenir miroir-organe de la pensée qu'aux dépens des fonctions organiques de l'extatique, ce qui n'a pas lieu dans le cas naturel où l'objet actionné est toujours très-imprégné pour vivre et possède déjà un organisme sensible particulier.

Paris 1871.

CHEVILLARD.

La *Revue spiritualiste*, rédigée par M. Pierrart, ne nous arrive plus. Est-ce qu'elle est morte pendant le siége? nous en serions fâché, car, quoique nous ne partagions pas les idées de la rédaction, nous aimions à voir ces idées énoncées par des hommes qui nous paraissaient convaincus. Peut-être n'est-ce qu'un oubli ou une négligence de la poste, et, s'il en est ainsi, nous prions M. Pierrart de continuer l'échange bienveillant avec notre journal *Le Magnétiseur*.

Nous recevons très-exactement, au contraire, la *Revue spirite* qui, dans ce moment, fait une critique spirituelle et de bon aloi du livre de M. L. Figuier, *le Lendemain de la mort*. C'est un titre à effet; nous en parlerons nous-même dans un autre numéro, et nous dirons aussi ce que nous en pensons.

Apparition d'un Esprit

Nous trouvons dans le numéro de Juin 1871 de la *Revue spirite*, l'anecdote d'une apparition que l'on présente comme étant un fait spirite, prouvant la communication des per-

sonnes mortes avec les personnes vivantes. Si la *Revue* n'avait que des faits pareils à énoncer, certes elle n'aurait pas autant d'adeptes, au moins nous l'espérons pour le bon sens humain.

Ce fait est extrait des mémoires d'une femme de qualité, sur Louis XVIII, sa cour et son règne, par la comtesse de Cayla, favorite de ce souverain, dont la jouissance la plus grande était de poser une prise de tabac sur la gorge de la comtesse, qui l'avait très-belle, et de la *renifler.* Il paraît que c'était fort agréable et très-royal.

Enfin voici le fait tel qu'il est raconté dans la *Revue spirite :*

« ......Le lendemain matin, dit la comtesse, je n'avais pas encore repris ma gaîté naturelle, lorsque je reçus la visite d'un de mes amis de province, le colonel Lecrosnier, qui commandait la gendarmerie à Lyon. Il remarqua ma tristesse, et quand il en sut la cause :

« — Si la pensée de la mort vous effraye à ce point, me dit-il, que serait-ce donc si, comme moi, vous aviez vu la mort en personne?

« — Comment, colonel, vous avez vu la mort?

« — Oui, ou au moins un des habitants de son empire, un spectre, un fantôme, une ombre, comme il vous plaira de l'appeler.

« — Savez-vous que votre plaisanterie n'est point divertissante!

« — Mais je vous jure que je ne plaisante pas.

« — Vous avez donc vu une apparition?

« — Comme vous le dites.

« — Vous m'effrayez et vous piquez ma curiosité.

« — Je suis prêt, répondit le colonel, à la satisfaire.

« — Il est grand jour, répliquai-je, les esprits ne reviennent point à cette heure; racontez-moi donc votre histoire.

« — J'étais, me dit le colonel, en 1792, au camp de Verberie. Nous bivouaquions fort mal à notre aise. Par bonheur je découvris dans la campagne un moulin aban-



donné. Je m'y établis avec mon domestique et un capitaine de mon régiment nommé Robert. Nous nous couchâmes tous trois au premier étage du moulin.

« Mes deux compagnons dormaient déjà ; j'allais en faire autant, lorsque j'entendis un bruit sourd, semblable à celui d'une trappe qu'on soulève avec effort, et en effet, il y avait une trappe au milieu du plancher, qui servait à descendre les sacs de farine. Je regarde ; je crois voir à travers l'obscurité quelque chose de blanc qui s'élève insensiblement, et qui demeure immobile devant mon lit. Je crus que quelqu'un de mes camarades voulait m'effrayer. Je parlai, point de réponse. Je parlai de nouveau, même silence. Impatienté, je menace le fantôme, s'il ne déclare qui il est, de me précipiter sur lui. Et, en effet, je saisis mon épée et je m'élance ; mais tout avait disparu, et je vins me heurter violemment contre le mur opposé.

« Robert, éveillé, me demanda la cause de tout ce tapage. Je n'eus pas le temps de lui répondre ; la figure blanche avait reparu. Je l'interrogeai de nouveau ; cette fois elle me répondit.

« — Elle vous répondit, m'écriai-je avec un effroi involontaire, et comment était sa voix ?

« — Elle était douce et à demi-étouffée. Voici ce qu'elle me dit :

« — Tu as entendu parler de moi ; je me nomme François, j'étais boulanger à Paris. Je fus massacré par le « peuple en 1788, dans l'une des premières émeutes de la « Révolution. Ce moulin m'appartenait. On en dispute la « propriété à ma sœur ; les titres lui manquent pour « établir son droit : dis-lui que ces titres sont chez le « notaire de Verberie. Dis-lui aussi qu'elle a tort de « préférer le premier de ses fils au second, il lui arrivera « malheur si elle continue de négliger ainsi un de ses enfants pour l'autre. »

« Cela dit, le fantôme disparut. Mon camarade avait entendu ces paroles tout comme moi.

« Le lendemain matin nous étions à la porte du moulin avec quelques camarades, auxquels nous racontions no-

tre histoire de la nuit précédente. Une petite charrette s'arrête auprès de nous; une femme en sort, pousse un cri et tombe évanouie à nos pieds.

Revenue à elle, cette femme me dit que, la nuit dernière je lui étais apparu en songe, habillé comme je l'étais en ce moment, et que je l'avais engagée à venir me trouver au moulin, lui promettant de lui apprendre où elle trouverait les papiers qui lui manquaient. Je lui rapportai ma conversation avec son frère; elle confessa qu'elle était injuste envers son second fils, et prit la résolution de le mieux traiter. Nous allâmes ensemble chez le notaire de Verberie, et nous trouvâmes dans son étude les titres de propriété du moulin.

« — Et vous avez vu ce que vous me contez-là? demandai-je au colonel.

« — Je vous le jure, me répondit-il, la chose est surnaturelle, incroyable, impossible; mais elle est vraie.

« Je répétai le récit à Louis XVIII, il me dit :

« — Si la raison nous défend d'admettre les faits mer-
« veilleux, elle nous ordonne d'autre part de nous fier au
« témoignage de nos sens, et à celui des hommes graves.
« Pour moi, je crois fermement que mon infortuné frère
« m'est apparu, et m'a parlé plus d'une fois. »

La *Revue* nous dit : — « L'antiquité avait ses apparitions, ses évocateurs et ses médiums; le moyen-âge et la renaissance sont féconds en récits mystérieux, en légendes populaires, basés sur des faits qu'on ne saurait expliquer autrement que par les lois enseignées par les Esprits. On ne saurait parcourir les auteurs d'une époque quelconque sans découvrir une foule de documents spirites d'une authenticité incontestable. »

— Il est certain que dans tous les temps il y a eu des légendes fantastiques; que des contes mystérieux et merveilleux ont été racontés; que les auteurs sont pleins d'histoires ou de fables surnaturelles, d'apparitions de morts,

de faits qui pourraient bouleverser la raison de l'homme, d'autant plus qu'ils s'appuient sur ce que la religion chrétienne admet les apparitions des anges, etc. Nous n'avons point à discuter les faits religieux, on doit comprendre pourquoi.

Mais revenons à celui cité par la *Revue*.

Nous en sommes bien fâché, mais nous ne voyons rien de merveilleux comme la *Revue* veut bien nous l'indiquer. Nous ne voyons pas l'âme de François le boulanger, mais bien François lui-même, qui peut-être n'était pas mort des blessures qu'on lui avait faites, et qui, plus tard, s'est sauvé de Paris et s'est retiré dans son moulin qu'il a laissé inhabité, pour sa plus grande sûreté. Dans ces temps de troubles, la mort était présente partout, et chacun cherchait à l'éviter. François a pu profiter de la présence du colonel dans le moulin pour faire parvenir à sa sœur un renseignement utile, que lui-même ne pouvait donner, puisqu'il était mort pour tous.

Ou bien, ce peut être un garçon meunier, un de ces serviteurs fidèles, qui, ayant toute la confiance de son maître, connaissait où étaient les titres, et a profité de la présence du colonel.

On demandera : pourquoi n'a-t-il pas prévenu la sœur? Chacun sait combien, même en temps de sécurité, le campagnard s'astreint à ne point s'occuper des affaires des autres, de peur de se compromettre.

Nous engageons la *Revue spirite* à nous citer des apparitions où les revenants d'Anne Rathcliffe ou ceux de nos nourrices ne soient point dans toute leur simplicité comme celui-ci.

Il y a, en effet, des apparitions réelles, positives; nous sommes bien loin de contester le fait, mais elles ne sont point dans les mêmes conditions ni de même sorte que celles présentées par la *Revue*.

Nous en parlerons un jour.

LAFONTAINE.



Nous commençons aujourd'hui la publication des articles que M. le Docteur Pellizzari, de Brescia, a bien voulu nous adresser au sujet de la propriété antimagnétique du cuivre, articles dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro. N'ayant pas vérifié nous-même par des expériences les faits avancés par l'auteur, nous lui en laissons toute la responsabilité.

VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE

Avant-propos

Une des causes principales qui, jusqu'ici, a retardé la propagation du magnétisme employé comme agent curatif et sa substitution à la médecine, c'est la crainte de voir des personnes chez lesquelles le sommeil et le somnambulisme ont été provoqués, passer de cet état à celui de léthargie ou de folie, sans que le magnétiseur puisse conjurer ce danger.

Je me propose, dans l'article suivant, de démontrer qu'à l'aide de l'application méthodique et très-facile d'un simple fil de cuivre, on peut promptement retirer qui que ce soit de cette espèce de sommeil et de somnambulisme.

Autre point. L'affection très-ancienne appelée noctambulisme ou somnambulisme spontané, devient souvent dangereuse et même mortelle par suite des hallucinations qui peuvent arriver pendant cet état.

L'expérience n'avait pas encore établi de remède qui pût prévenir ou éloigner cette maladie. Aussi voit-on, dans tous les Etats modernes de l'Europe et de l'Amérique, que cette affection est comprise parmi les maladies qui dispensent de la levée militaire.

Dans un second article j'exposerai comment ce même fil, qui dissipe le somnambulisme magnétique, dissipe avec la même facilité le somnambulisme spontané et le détruit définitivement.

Troisième point. On croit généralement, soit en Europe, soit en Amérique, que les mouvements des tables tour-

nantes expriment réellement l'action et la pensée d'êtres vivants, actifs et pensants, mais invisibles, et du ressort de l'autre monde.

Dans un troisième et dernier article, j'exposerai comment, par l'interposition de mon fil dans ces expériences, il devient évident que ces mouvements ne proviennent pas du tout d'êtres de l'autre monde, mais bien du fluide impulsif vital, c'est-à-dire magnétique, qui, à l'insu des expérimentateurs, émane d'eux-mêmes, de l'intérieur de leurs personnes, et reçoit sa direction et sa forme de la pensée et du mouvement qui prévaut dans leur esprit.

Lecteur attentif, lorsque tu auras lu ces quelques pages, médite les XVIIIe et XIXe aphorismes de Mesmer; bientôt tu reconnaîtras que la vertu aperçue dans le fil que je propose et les applications conséquentes de ce dernier ne sont qu'un nouveau pas dans ce large chemin que, il y a cent ans, le grand enfant de la Souabe ouvrait aux esprits qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

ARTICLE 1er

Le fil de cuivre et le somnambulisme magnétique

Je commencerai par rappeler comment je me livrai à l'étude pratique du magnétisme vital et quelle part je pris à la propagation de cette science en Italie ; comment, enfin, je réussis à surmonter la difficulté *très-grande* dans quelques cas, pour les magnétiseurs, de réveiller les somnambules, et les graves appréhensions qui, chez les uns et chez les autres, surgissaient d'une telle difficulté.

Jusqu'en 1851, je n'avais jamais magnétisé, ni su magnétiser, ni vu aucune personne qui eût été magnétisée. Seulement j'avais lu avec beaucoup d'attention l'*Instruction pratique sur le Magnétisme*, de Deleuze, le *Manuel de l'Etudiant magnétiseur*, du baron Du Potet, et l'*Art de magnétiser*, de M. Lafontaine. Ces lectures firent naître en moi le vif désir de devenir spectateur ou provocateur de phénomènes magnétiques.

Le soir du 11 Août 1851, la fortune répondit à mes vœux ardents. Je fus appelé en hâte auprès de Mlle Garelli da Cassalluttano, de Crémone, jeune fille de dix-sept ans, sujette, depuis longtemps, à des vomissements spasmodiques quotidiens. J'accourus, et je la trouvai en proie à un spasme suffoquant si violent, que d'un instant à l'autre elle semblait devoir succomber. Dans une circonstance si grave, il me parut que la simple action des antispamodiques ordinaires aurait été trop lente ; je voulus essayer, quoique je fusse très-inexpérimenté, la magnétisation, comme le remède peut-être le plus prompt et le plus efficace. Je réussis. Une seule passe, depuis le front aux épaules et aux coudes, suffit pour faire cesser ce spasme menaçant qui fut remplacé par un grand calme et un sommeil magnétique qui ne tarda pas à se transformer en somnambulisme véritable ; j'en eus la preuve par la reproduction très-prompte de mes sensations chez cette jeune fille comme si elle eût été un miroir et un écho vivant de mon être sensitif.

Ce fut une heureuse chance pour la malade et pour moi ! Heureuse pour elle, car il me suffit de la magnétiser chaque matin, pendant environ une heure, pour qu'au bout de vingt jours sa guérison fût complète, et sans lui avoir administré aucun remède de pharmacien ; guérison qui, d'après mon jugement et celui de plusieurs autres médecins, semblait auparavant tout à fait impossible. Heureuse pour moi, car, pendant cette cure magnétique, m'étant rompu à cette nouvelle expérience, j'eus la joie de provoquer moi-même et d'étudier ces phénomènes presque miraculeux que m'avaient révélé les traités de magnétologie.

Après cette cure, je voulus m'occuper de quelques recherches magnéto-physiologiques dont les traités que j'avais lus ne faisaient pas mention ; et pour pouvoir offrir un champ plus vaste à mes études, je me créai, outre Mlle Garelli, d'autres somnambules, qui de 1851 à 1853 atteignirent le chiffre de vingt.

Mes premières recherches eurent pour objet d'étudier,

sur mes somnambules, par de petites magnétisations locales, les différents points de l'arbre *cerebro-spinale* et d'examiner les fonctions particulières de chacun de ces points sous l'influence du courant magnétique. De cette manière, presque toutes les fonctions phrénologiques marquées sur le crâne par Gall et par Spurzhein, furent constatées et éclaircies une à une et rendues évidentes par les expressions physionomiques, mimiques et par les paroles des somnambules soumis à ces expériences.

A cette époque, les recherches du même genre faites par les deux Anglais P. Hall et G. Elliotson étaient encore ignorées dans presque tout le continent, et plus encore en Italie. Ma satisfaction fut extrême quand je reconnus que j'étais d'accord avec eux sur de nombreux points, et que j'en avais fait une exposition beaucoup plus complète dans ma *Phrénologie rendue évidente par le magnétisme vital*. (Brescia, 1871.) (A continuer.)

M. Morse.

On vient d'inaugurer à New-York la statue de M. Morse, du vivant même du célèbre professeur, inventeur du télégraphe électrique tel qu'il fonctionne presque partout maintenant. Les journaux d'Amérique disent qn'on a fait de cette circonstance une véritable fête nationale. Il y a eu, le matin, fête nautique dans la baie de New-York. Tous les bâtiments étaient pavoisés. A bord d'une frégate, musique, repas, discours, etc. Après midi, foule immense dans le Parc central. La tribune décorée était placée près de la statue qui allait être dévoilée par les autorités de la ville. *Te Deum* entonné par plus de dix mille voix. Lorsque M. Morse lui-même s'est avancé pour envoyer la première dépêche, l'émotion a été générale.

M. Morse, qui a habité Genève, a fait remettre à cette occasion sa photographie à M. le général Dufour, à M. Auguste de la Rive, à MM. les professeurs Wartmann et Chaix et à la Société de physique et d'histoire naturelle.

N° 12. Décembre 1871. Année XIme.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE : VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE, PAR LE DOCTEUR PELLIZZARRI (SUITE ET FIN).

VERTU ANTIMAGNÉTIQUE DU FIL DE CUIVRE

(SUITE ET FIN)

Mes adversaires, bons confrères comme disciples d'Esculape tant qu'ils ignorèrent les noms et les faits de MM. Hall et Elliotson, se plaisaient à croire et à répandre le bruit que j'étais halluciné ou, pour employer leur expression, que j'étais *toqué*. Quand ils eurent connaissance des travaux de ces deux savants, ils m'accusèrent de plagiat.

Tout cela par zèle de science et amour de la patrie !

Je désirais vivement que les médecins chargés du soin des aliénés examinassent le magnétisme et les observations phrénologiques que j'avais faites, pensant qu'avec ce secours, ils pourraient peut-être mieux réussir dans le diagnostic des maladies mentales et même obtenir des guérisons. Mes tentatives furent vaines.

Le magnétiseur trévisien Zanardelli sut mieux profiter de mes études que les médecins auxquels je m'étais adressé. En 1852, il vint à Brescia, désireux que je l'instruisisse sur cette nouvelle forme de phrénologie parlante au sujet de sa fille Elise, âgée de 16 ans, parfaite somnambule. Je

le fis volontiers et cela fut un vrai bien pour la propagation des vérités magnétiques et phrénologiques en Italie, et pour la destruction des préjugés qui s'y opposent. En effet, à l'exception des villes du royaume de Naples, M. Zanardelli parcourut en apôtre persévérant et avec la foi ardente dont il était animé, toutes les autres villes d'Italie, les plus grandes comme les plus petites. L'exposition de la nouvelle science du magnétisme et de l'organisme phrénologique lui attira partout des curieux de toute classe et de toute condition. Devant des phénomènes si clairs et si merveilleux, toutes les vieilles objections et tous les sophismes de la théorie disparaissaient, et les incroyants et les opposants se réduisirent à une infime minorité.

Mais un grave inconvénient subsistait et empêchait les nouveaux adeptes du magnétisme de profiter avec fruit des enseignements et de la propagande de Zanardelli. Plus d'un élève, quoique convaincu et désireux de produire lui-même les effets qu'il avait observés, n'osait essayer de provoquer le somnambulisme dans la crainte qu'une fois cet état obtenu, il ne puisse plus réveiller la personne endormie, comme cela était déjà arrivé plus d'une fois. L'étudiant magnétiseur se demandait avec anxiété quels pourraient en être les résultats, et s'effrayait à la pensée que le somnambule passerait peut-être de l'état de sommeil magnétique dans une léthargie complète, un délire ou une folie qu'aucun effort ne saurait vaincre. Alors il s'entendrait traiter d'ignorant, imprudent et assassin, et se verrait, comme tel, sévèrement puni.

Cette crainte n'était pas exagérée. Le fait suivant, très-répandu et très-véridique, en est une preuve :

A Nantes en 1840, un garçon de café, nommé Eugène, jeune homme qui subissait très-facilement l'influence magnétique, fut un soir bêtement magnétisé par un voyageur qui était de passage en cette ville. Le matin suivant, Eugène fut trouvé dans la salle de billard, étendu à terre, immobile et privé de tout signe extérieur de vie, ses membres étaient raides et glacés ; on n'apercevait aucune pulsation, soit d'artères, soit du cœur, aucun indice de

respiration ni de souffle. Ses pupilles étaient larges, immobiles et ternes. C'était en somme une vraie catalepsie magnétique qui, s'étant étendue au cœur. s'était traduite en asphyxie et simulait la mort ; tout le monde le crut réellement mort, même les médecins. Fort heureusement pour ce jeune homme, M. Lafontaine, savant magnétiseur, se trouvait alors en passage à Nantes ; prévenu par une femme pieuse et charitable de cet accident, il accourut auprès de l'infortuné Eugène, qui avait toutes les apparences d'un cadavre, et il crut, lui aussi, qu'il était mort. Cependant, voulant s'en assurer, il agit sur le cadavre et, multipliant ses efforts, il réussit à faire reparaître de légers signes de vie. Grâce à sa puissance magnétique, il sauva ce jeune homme qui, quelques moments plus tard, eût été réellement asphyxié.

M. Lafontaine a raconté ce fait dans *L'Art de magnétiser* (chap. 9), ainsi que dans les *Mémoires d'un Magnétiseur* (chap. 8).

Mais combien sont-ils, ces magnétiseurs qui possèdent la puissance magnétique de M. Lafontaine?

Il est vrai que des cas semblables à celui que je viens de citer sont rares; cependant des difficultés même moindres, quand le magnétisé en léthargie reste dans cet état pendant plusieurs heures, suffisent pour jeter le plus grand découragement dans la famille et chez le magnétiseur.

De plus, il faut ajouter que des hommes de peu de tête et de mauvais cœur se sont fait un plaisir d'avancer la simple idée de cette difficulté pour enrayer la propagation du magnétisme.

C'est ainsi qu'à Brescia, en 1852, pour exciter la haine contre mes études et contre ma personne, on fit courir le bruit dans les cafés et dans les familles qu'une jeune fille, nommée Botti, était déjà morte d'une léthargie magnétique de quatre jours, qui ne put être détruite ni par moi, ni par d'autres. Je me trouvai forcé de défier par la presse, qui que ce fût, de désigner le quartier, la rue et le nu-

méro de la maison où était arrivé ce cas de mort. — Eh bien ! *personne* ne répondit à ce défi.

Je répète donc que pour la sûreté des personnes à magnétiser, pour la tranquillité de leur famille, pour l'honneur des magnétiseurs et pour encourager la continuation des études magnétiques en Italie, il me tardait d'éloigner du champ du magnétisme pratique cette difficulté.

En 1851, mes observations graduées sur l'axe cérébro-spinal me mirent sur la voie de la phrénologie magnétique, qui me conduisit à la solution que je cherchais.

Ce fut en étudiant les propriétés des métaux et les différentes manières dont ils affectaient les somnambules soumis à leur action, que je fis cette importante découverte. Je commençai mes observations par les deux métaux les plus répandus sur le globe : le fer et cuivre. Je remarquai que le fer renforçait chez mes sujets les phénomènes du somnambulisme et les forces musculaires. Le cuivre diminuait ces phénomènes et ces forces.

Un cylindre de fer empoigné par les somnambules augmentait cette clairvoyance qui est le plus haut degré du somnambulisme. Puis, il donnait une telle vigueur à leurs forces, que quelqu'un d'entre eux, ne souffrant plus d'être assis, se levait, prenait une pose hardie, et parfois, avec un air menaçant, mesurait des coups de poing et des soufflets.

Le cuivre produisait des effets tout contraires. Des pièces de cuivre rognées, mises dans la main du somnambule, l'affaiblissaient et elles tombaient par terre. Son bras, entouré d'une bande de cuivre mince et flexible, perdait toute sa force et tombait. En approchant de lui, sans même le toucher, une baguette du même métal, il devenait sombre pâlissait, s'affaissait et s'évanouissait.

De telles observations sur les métaux étaient tout à fait nouvelles.

Dans les premières époques du magnétisme, Mesmer et ses disciples jusqu'à Puysegur, faisaient usage de petites baguettes de fer pour renforcer l'action magnétique. — Quant au cuivre, les magnétiseurs allemands, français et

italiens avaient remarqué qu'il produisait sur les somnambules une impression désagréable.

En réfléchissant que l'action du cuivre dans les expériences magnétiques devenait adversative, diminutive et pour ainsi dire négative, je m'avançai à conjecturer que si ce métal était réduit à la forme d'un long fil, pendu au bras ou au flanc de sujets somnambules, jusqu'à terre, il pourrait peut-être, à la manière d'une tige métallique qui décharge la machine électrique, soustraire entièrement du sujet la puissance invisible qui le constitue somnambule.

Je me mis à l'œuvre; le résultat répondit promptement et heureusement à ma pensée; car aussitôt que le fil pendu à la main, au flanc, au genou des sujets toucha la terre, leur somnambulisme se dissipa et disparut. Cette expérience, que j'ai faite maintes fois à Brescia, et que d'autres ont répétée ailleurs, a toujours obtenu le même succès et le même heureux résultat, même dans les cas de sommeil magnétique qui ne cédaient à aucun des moyens indiqués dans les traités de magnétologie comme efficaces pour le réveil.

L'expérience est convainquante et facile à faire. Que l'on prenne pour sujet une personne subissant facilement l'influence magnétique et qui déjà ait été souvent mise en état de somnambulisme; qu'on fasse descendre de sa main droite le fil en question, de sorte qu'il traîne à terre : on ne réussira pas à la magnétiser. Cette épreuve a été faite bien des fois. Il y a toute apparence que le fil attire à lui et absorbe le fluide du magnétiseur. Donc non-seulement ce fil dissipe le sommeil et le somnambulisme déjà provoqués, mais il empêche ces phénomènes de se produire.

Pour le moment, je ne cherche pas la raison de ce résultat; il me suffit seulement d'en constater la réalité pour la solution pratique du problème que je me suis posé; et cela suffira aussi, je l'espère, à rassurer les étudiants magnétiseurs et à bannir en eux la crainte de ne pouvoir réveiller leurs sujets.

Il importe que cette propriété du fil de cuivre soit con-

nue, et il serait désirable que tous les journaux s'occupant du magnétisme publiassent cette découverte : ce sera un grand pas pour la science mesmérique.

ARTICLE 2

Le fil de cuivre et le Somnambulisme spontané ou noctambulisme.

Parmi les différentes *formes* physico-psychologiques de notre vie, y en a-t-il une qui ressemble vraiment au noctambulisme, nommé aussi somnambulisme spontané ou affection somnambulique? — Oui; c'est cette *forme* qui, étant restée inconnue pendant plusieurs siècles aux psychologistes, aux physiologistes et aux médecins, fut reconnue en 1784 par l'ingénieux observateur Armand de Puységur, chez des sujets qu'il avait magnétisés (1). Cette forme ressemble tellement au noctambulisme, qu'elle fut appelée *magnétisme somnambulique* ou *somnambulisme magnétique*.

Depuis cette époque, cette nouvelle forme s'est propagée dans tous les pays.

L'identité du *somnambulisme ancien* et du *somnambulisme moderne* fut reconnue par Puységur (2), puis par Lemoine (3); je l'ai vérifiée moi-même sur des somnambules magnétiques et sur des noctambules.

Pendant le printemps de 1852, à 7 heures du soir, je provoquai le somnambulisme chez une jeune fille, Mathilde Begnotti, chlorotique. Elle n'avait jamais été noctambule; dans les six soirées suivantes, à la même heure, elle redevint spontanément somnambule et se promena par la maison, de sorte que personne n'aurait pu distinguer si ce somnambulisme était naturel ou provoqué.

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal*. Paris 1784.

(2) *Recherches et observat. physiologiques dans l'état de somnambulisme naturel et dans l'état de somnambulisme provoqué par l'art magnétique*. Paris 1811.

(3) *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique*. Paris 1811.



Je déduisis de cette frappante ressemblance entre les deux états qu'ils devaient avoir une certaine affinité, et je conçus l'espoir que le fil de cuivre, qui dissipait si parfaitement le somnambulisme magnétique, exercerait une influence semblable sur le noctambulisme, puisque *quae sant sunt simi inter se, ab cadem superveniente vi similiter officientur*. Je pensai par ce moyen empêcher le noctambulisme de se produire et même le détruire entièrement.

En 1866, dans l'après-midi du 22 Novembre, M. César Josoni, de Calvitano, voulut bien faire l'essai de mon traitement. Noctambule depuis son enfance, M. Josoni était âgé de plus de 35 ans et d'un aspect athlétique. Depuis longtemps, en désespoir de cause, il avait renoncé à consulter les médecins, qui n'avaient jamais réussi à modifier son état. Ses accès de noctambulisme étaient très-fréquents et duraient fort longtemps. Eh bien ! dès la première nuit de l'application du fil de cuivre, il n'eut plus aucun accès.

Le bruit de cette guérison se répandit et beaucoup de noctambules vinrent auprès de moi de toutes les parties de l'Italie. Tous ceux que je traitai furent guéris, mais il y en eut qui refusèrent l'application de mon fil, prétendant que je le tenais du diable, et ils préférèrent rester noctambules plutôt que de s'en servir.

Voici ma méthode : chaque soir le malade s'entoure une jambe, près du mollet, avec un fil de cuivre mince, bien nettoyé, continu et d'une longueur telle qu'il traîne à terre. Par ce procédé si simple, le malade jouit d'un sommeil tranquille, et, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques semaines, la guérison complète est obtenue.

Il est important que le fil soit bien uni dans toute sa longueur, qu'il ne contienne aucun atome de fer, et qu'il ne touche non plus à aucune barre de ce métal, car le fer diminue l'action du cuivre en la contrariant.

Me sera-t-il permis d'établir ici une comparaison. — Quel est le chiffre des individus qui, dans un pays vaste et très-peuplé, privé de paratonnerres, meurent frappés

de la foudre? — Et, dans le même pays, dans un temps égal, quel est le nombre des noctambules qui périssent par suite de chutes?

En comparant le nombre des victimes de ces deux causes, atteintes pendant ces dix dernières années dans notre province, je conjecture que les victimes du noctambulisme sont aussi nombreuses que celles de la foudre. Ainsi, le fil anti-somnambulique et le paratonnerre ont un droit égal à la reconnaissance de l'humanité et sont de première nécessité.

Il ne manque cependant pas d'esprits contradicteurs qui, pour contester l'utilité de ma découverte, prétendent que le noctambulisme peut à peine être considéré comme une maladie, que c'est, tout au plus, un simple état qui disparaît spontanément, au bout de quelque temps, sans aucune cure médicale, et qu'il existe, du reste, pour faire cesser cet état, maints remèdes plus que suffisants.

« Le noctambulisme ne doit pas être considéré comme une maladie! » — La simple statistique des cas de mort provoqués par cet état est la réponse la plus éloquente qu'on pourrait faire à cette étrange assertion. Qui ne sait, du reste, combien sont fréquentes les hallucinations auxquelles ces malheureux se trouvent en proie pendant leurs promenades nocturnes et les chutes qui en sont la conséquence? Qui ignore les actions criminelles commises pendant cet état, et relatées dans les annales de la médecine légale? — Et on voudrait taxer cette maladie de peu d'importance!

« Le noctambulisme est une maladie contre laquelle on a eu de tout temps des remèdes suffisants. » — Qu'on en cite un — un seul — qui ait guéri le noctambulisme! — Si cela était, pourquoi, pendant tant de siècles, pourquoi, à notre époque même, au lieu d'employer ces séquestres, ces cachots, ces chaînes avec lesquelles on garrotte les malheureux noctambules, pourquoi ne fait-on pas l'application de ces remèdes si suffisants? — Pourquoi, puisque le noctambulisme est si facile à guérir, est-il rangé,

en Europe et en Amérique, parmi les affections qui dispensent du service militaire?

« C'est une maladie qui disparaît toute seule. » — Cela est vrai, du moins dans le plus grand nombre des cas; mais, pendant sa durée, elle expose à de graves dangers. Ne pas les prévenir lorsqu'on le peut serait une légèreté inconcevable et une cruauté. De plus, si cette affection disparaît ordinairement chez le plus grand nombre, il en est quelques-uns qui la conservent toute leur vie. En 1866, M. le Dr G.-B. Crescini, médecin à Orne, avait dépassé l'âge de 70 ans et était noctambule dès son enfance; une nuit, à la suite d'une hallucination somnambulique, il se précipita du haut d'un escalier, et mourut au bout de trois jours.

D'autres adversaires se présentent enfin, qui n'ont pas plus de savoir que les précédents, mais qui font plus de bruit. Ceux-là ne discutent pas : ils nient. Selon eux, le fil de cuivre n'a jamais guéri et ne guérira jamais ni noctambules ni somnambules magnétiques ; de là des injures et des marques de profond dédain contre le remède et son auteur. Que ces Messieurs se montrent conséquents : avant de juger, qu'ils examinent! Lorsqu'ils m'amèneront des somnambules soit naturels, soit magnétiques, je leur prouverai la véracité de ce que j'avance, et l'on jugera qui a raison d'eux ou de moi.

Article 3

Le fil de cuivre et les Tables tournantes.

En 1853, les journaux apportèrent en Italie les premiers détails sur les tables tournantes américaines et sur les phénomènes qui avaient été observés à ce sujet en France et en Allemagne. Mes expériences sur le magnétisme m'avaient déjà laissé entrevoir la possibilité de ces phénomènes, et les assertions verbales ou écrites de nombreux spectateurs très-éclairés et dignes de foi ne me lais-

sèrent aucun doute sur leur réalité. Bien différent de ces sceptiques qui ne croient que ce qu'ils voient et touchent, je n'hésitai pas à croire à l'authenticité des récits qui étaient faits, et je voulus pénétrer les causes de ces mouvements si extraordinaires et qui paraissaient si mystérieux. Les explications qui étaient données ne me satisfaisaient pas : je ne pouvais admettre une cause mécanique ou organique non plus qu'une cause psychologique ou mystique. Je m'imaginai que les mouvements des tables provenaient plutôt de l'impulsion donnée *inconsciemment* par la force magnético-vitale des expérimentateurs et des consultants, et je conjecturai que la *chaîne* formée par ceux-ci provoquait un courant magnétique impulsif, assez puissant pour produire le craquement, la vacillation et le mouvement progressif de rotation de ces tables. Je pensai que les mains des expérimentateurs, quoique ne pensant pas elles-mêmes, transmettaient la pensée prédominante de chacun d'eux à la table, et que les mouvements de celle-ci n'étaient que la reproduction vague de ces pensées.

Ne pouvant concevoir d'où provenait cette force dynamique mystérieuse non plus que cette manifestation de la pensée, les expérimentateurs, semblables en cela aux enfants qui entendent pour la première fois l'écho de leur voix dans la montagne et qui en cherchent l'auteur, crurent de bonne foi que ces manifestations étaient produites par une puissance invisible et indépendante d'eux-mêmes. — Quant à moi, elle me parut toute naturelle. Et en effet, que signifient en définitive les plus fameuses réponses données par les tables-oracles, sinon l'écho de quelque pensée juste ou injuste, noble ou ignoble, élevée ou basse, et toujours en rapport avec la moralité ou le savoir des expérimentateurs ?

La force magnétique transmettant la pensée prédominant dans le *moi* de l'un ou de plusieurs des expérimentateurs : tel est l'*Esprit* qui répond à leurs demandes.

J'écrivis ce que je pensais de ces manifestations des tables tournantes à M. le docteur Argenti, de Padoue, le

priant de vouloir bien faire assister à ses expériences sur les tables son somnambule, M. Rosane, jeune homme d'une clairvoyance très-grande, afin que celui-ci examinât le phénomène et dise ce qu'il en pensait, non seulement à moi, mais aussi que le résultat de ces observations soit publié dans la *Chronique magnétique* de Milan.

Ce jeune homme aperçut des courants *lucides* se répandre sans interruption des doigts des expérimentateurs et des assistants, et la table se mouvoir suivant l'impulsion de ces courants.

Le *Chroniqueur Milanais* reproduisit fidèlement le rapport de M. Argenti, mais en ajoutant qu'il se pourrait que le somnambule Rosane ait été victime d'une illusion et ait pris pour un phénomène produit par les expérimentateurs, ce qui n'était qu'une hallucination de son propre cerveau.

Je pense que M. Argenti, qui s'occupait beaucoup d'expériences sur les tables, aurait dû ne pas s'arrêter à ce doute et répéter devant un autre somnambule clairvoyant l'expérience déjà faite devant M. Rosane.

Plus tard, la cause du mouvement des tables fut éclaircie par le moyen du fil de cuivre. Le 24 Avril 1869, M. Chevillard, l'un des membres les plus distingués de la Société de Magnétisme de Paris, ayant entendu parler de mon fil et de ses propriétés, en fit l'application à la table tournante. Mademoiselle H***, médium, voulut bien se prêter à cette expérience, et mit sa table en mouvement. Les oscillations étaient suspendues toutes les fois que le fil de cuivre que M. Chevillard avait apporté avec lui, et qui traînait à terre, se trouvait, par l'un de ses bouts, mis en contact avec la table sous la main de Mlle H***. Le médium expliqua à sa manière ce phénomène : il dit que les esprits d'outre-tombe abhorrent les métaux, et que si une table était recouverte de petites lames de cuivre, ou si ses pieds en étaient revêtus, les Esprits ne répondraient jamais par cette table. M. Chevillard pensa que le fil de cuivre soustrayait à la table le fluide magnétique qu'y insinuait

le médium à son insu (1), ce qui annulait la force mouvante.

Cette expérience de M. Chevillard n'est-elle pas convaincante et peut-elle encore laisser un doute sur la nature de la force motrice des tables ? et par là la déclaration du somnambule Rosane n'est-elle pas confirmée ?

En résumé, le fil de cuivre empêche la magnétisation d'une personne éveillée, prévient les accès de somnambulisme naturel, et, appliqué d'avance à une table, l'empêche de tourner : c'est une action *préventive*. Ce même fil, qui dissipe le sommeil magnétique déjà provoqué, qui arrête un accès de noctambulisme, appliqué à une table déjà mise en mouvement, l'arrête : c'est une action qui *réprime*, qui *détruit*.

En présence de ce parallélisme dynamique qui rappelle l'ancien axiome : *quæ sunt æqualia unitertis, sunt æqualia inter se*, est-il trop audacieux d'en déduire que chacune de ces trois évolutions : somnambulisme magnétique, noctambulisme et mouvement des tables naît d'une surabondance interne de forces magnétiques et que le fil de cuivre en empêche l'apparition ou dissipe ces forces aussitôt qu'elles paraissent, puisqu'en démagnétisant il détruit cette surabondace ?

Brescia, 9 Octobre 1871.

Giovanni PELLIZZARI.

(1) *Union magnétique*. n° 345, 25 Mai 1869, page 264.

M. LAFONTAINE fils, de retour d'un voyage en Italie, reprendra dans peu de jours ses traitements magnétiques.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE ONZIÈME VOLUME

1er NUMÉRO. — JANVIER 1871

IIe NUMÉRO. — FÉVRIER 1871

IIIe NUMÉRO. — MARS 1871

IVe NUMÉRO. — AVRIL 1871

Ve NUMÉRO. — MAI 1871

VIe NUMÉRO. — JUIN 1871

VIIe NUMÉRO. — JUILLET 1871

VIIIe NUMÉRO. — AOUT 1871

IXe NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1871

Xe NUMÉRO. — OCTOBRE 1871

XIe NUMÉRO. — NOVEMBRE 1871

XIIe NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1871